John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

TABLEAU
GÉNÉRAL
DU
COMMERCE
DE L'EUROPE.

BIBLIOTECA

TABLEAU GÉNÉRAL DU COMMERCE DE L'EUROPE,

AVEC L'AFRIQUE, LES INDES ORIENTALES ET L'AMÉRIQUE.

Fondé sur les Traités de 1763 *&* 1783.

A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal, N°. 216, près le Théâtre des Variétés.

M. DCC. LXXXVII.

RPJCB

AVERTISSEMENT.

QUANTITÉ de Négocians qui n'ont ni la volonté, ni le loisir de lire l'inexact & long Ouvrage de l'Abbé Raynal, ont paru desirer qu'on leur mît sous un point de vue facile à saisir, les établissemens de Commerce que l'Europe a dans les trois autres parties du monde; qu'on y joignît des connoissances générales sur leur origine, sur leur situation, sur la nature des affaires qu'on y peut négocier, sur le caractere des différens peuples avec lesquels il faut traiter; enfin sur la quantité & la qualité des marchandises qu'il faut exporter pour obtenir les leurs.

Cet extrait fournira aux Négocians, relativement à tous ces objets, des détails circonstanciés, d'après lesquels ils pourront

former des ſpéculations utiles, diriger leurs courſes & leurs opérations. On a ſupprimé les déclamations indécentes, & tout l'enthouſiaſme déplacé de l'Auteur de l'hiſtoire philoſophique, & on y a ſubſtitué des détails plus exacts & plus néceſſaires pour le Commerçant.

L'Abbé Raynal a fondé ſes calculs & ſes obſervations ſur le Traité de paix de 1763, dans un temps où on diſoit publiquement à Londres, que dorénavant il ne ſeroit plus permis aux nations de l'Europe de tirer un coup de canon ſur les mers, ſans la permiſſion du peuple Britannique. On verra combien cette fierté s'eſt peu ſoutenue dans le dernier Traité de Verſailles en 1783. On ne négligera point de faire connoître les établiſſemens de Commerce que l'Angleterre a été obligée de reſtituer à la France, en Afrique, en Aſie & en Amérique. La liberté des

mers, rendue au Commerce, les Etats-Unis de l'Amérique, ſouſtraits à la domination Angloiſe, érigés en République ſouveraine, la création d'une nouvelle Compagnie Françoiſe pour le Commerce des Indes orientales, la ſuppreſſion de la Compagnie de Caraque, faite par l'Eſpagne à peu près dans le même temps, & refondue dans la Compagnie créée pour le Commerce de Manille & des Philippines, ſeront auſſi le ſujet de quelques remarques dans les articles qui les concernent.

TABLEAU
GÉNÉRAL
DU
COMMERCE
QUE L'EUROPE FAIT EN AFRIQUE, DANS LES INDES ORIENTALES, ET EN AMÉRIQUE.

L'AFRIQUE.

LA découverte de l'Amérique, celle du cap de Bonne-Espérance, faite sur la fin du XVe. siecle, sont des époques célebres dans l'histoire du Commerce, & qui en ont entierement changé la direction; le voyage de Magellan autour du

TABLEAU
GÉNÉRAL
DU
COMMERCE
QUE L'EUROPE FAIT EN AFRIQUE, DANS LES INDES ORIENTALES, ET EN AMÉRIQUE.

L'AFRIQUE.

LA découverte de l'Amérique, celle du cap de Bonne-Espérance, faite sur la fin du XVe. siecle, sont des époques célebres dans l'histoire du Commerce, & qui en ont entierement changé la direction; le voyage de Magellan autour du

monde, fini dans le même temps, & depuis pluſieurs fois renouvelé, en a beaucoup agrandi les idées & les opérations.

Auparavant, tout le Commerce de l'Europe avec l'Aſie prenoit ſon cours par l'Afrique, & ſingulierement par l'Egypte. Les richeſſes, les marchandiſes de l'Arabie, de l'Ethiopie, des côtes orientales de l'Afrique, du golfe Perſique, des Indes orientales, étoient tranſportées par la mer Rouge dans les ports de l'Egypte, & ſur-tout dans celui d'Alexandrie. Les navigateurs de la Méditerranée, ceux de Conſtantinople, des iſles de l'Archipel, de Piſe, de Livourne, de Florence, de Veniſe, de Genes, de Marſeille, les y alloient prendre, & les diſtribuoient dans toute l'Europe. Depuis la découverte du cap de Bonne-Eſpérance, ainſi qu'on l'a obſervé, cette direction a changé. La route par la mer Atlantique, qui ouvre un chemin direct aux Indes orientales, a été préférée; & c'eſt celle que les navigateurs européens ſuivent encore.

Ce chemin n'eſt peut-être pas le plus court; mais il expoſe à moins de dangers: on y trouve moins d'embarras, moins de retards; par conſéquent il devient plus expéditif. La navigation de la mer Rouge eſt gênée par les écueils & par les iſles ſtériles qui bordent ſes deux rivages, & qui empêchent les gros bâtimens d'entrer dans

les ports. Les pirates maures & arabes, les princes mahométans qui regnent ſur les côtes orientales de l'Afrique, pillent, rançonnent les marchands ; ils y ſont ſujets à quantité d'avaries : on ne trouve point tous ces inconvéniens par la route du cap de Bonne-Eſpérance.

La navigation de la mer Rouge ſeroit cependant expoſée à moins de dangers, ſi un événement qui vient d'arriver avoit les ſuites qu'on ſemble s'en promettre. Par un traité conclu le 7 Mars 1775, entre le premier des beys de l'Egypte & M. Haſtings, gouverneur de Bengale, les Anglois, établis dans l'Inde, ſont autoriſés à introduire & faire circuler, dans l'intérieur de l'Egypte, toutes les marchandiſes qu'il leur plaira, en payant ſix pour cent de celles qui viennent de Madras & du Gange, & huit pour cent de celles qui ſeront chargées à Surate & à Bombay. Cette convention a déja été exécutée, & le ſuccès, dit-on, a paſſé les eſpérances. Si la Cour Ottomane & les Arabes, ſi les princes qui occupent les côtes orientales de l'Afrique pouvoient s'abſtenir des vexations qu'ils ont coutume d'exercer contre les marchands ; ſi le port de Suès, que les ſables achevent de combler, étoit réparé ; ſi on pouvoit obtenir pour les Européens l'entrée du vieux port d'Alexandrie ; ſi les ſéditions qui bouleverſent ſans ceſſe les rives du

Nil, pouvoient enfin s'arrêter ; on verroit peut-être les liaisons de l'Europe avec l'Asie reprendre en tout ou en partie leur ancien canal.

Pour accélérer un événement aussi utile & aussi desirable pour le Commerce de l'Europe, il faudroit sans doute établir une communication de la mer Rouge avec la mer du Levant. Pour y réussir, depuis long-temps on avoit imaginé de couper l'isthme de Suès. Le projet en a été souvent proposé ; mais il a été jugé impraticable, & enfin abandonné. Seroit-il également impossible d'ouvrir un canal depuis le port de Suès jusqu'au bras oriental du Nil, qui se décharge dans la mer Méditerranée, à deux lieues de Damiette ? Ce canal produiroit à-peu-près le même avantage qu'on se proposoit en coupant l'isthme de Suès, & n'exposeroit pas l'Egypte aux mêmes dangers. On a observé que la Méditerranée étant plus haute que la mer Rouge, inonderoit toute l'Egypte, en lui ouvrant un passage par l'isthme de Suès.

L'Afrique, dans presque toute son étendue, remplie de mines d'or très-abondantes, couverte de pays fertiles, propres à donner les plus riches productions de la nature, environnée de tous côtés par des mers qui lui ouvrent une communication facile avec toutes les autres parties du monde, auroit pu faire, par elle-même, le

Commerce le plus utile & le plus étendu ; mais ſes peuples, dans tous les temps, livrés à la plus ſtupide ignorance & aux plus groſſieres ſuperſtitions, énervés par la chaleur du climat, gouvernés par les tyrans les plus féroces, ont mieux aimé reſter étendus ſur leur ſol, courbés ſous le glaive de leurs deſpotes, que de cultiver leurs terres, & de faire le moindre mouvement pour ſe procurer un ſort plus tolérable. S'ils ſont enfin ſortis de chez eux, il a fallu les en arracher, pour aller, chargés de chaînes, aſſervis au plus affreux eſclavage, cultiver un autre hémiſphere, le fertiliſer par leurs travaux, l'arroſer de leurs ſueurs & de leurs larmes.

Laiſſons Guillaume-Thomas Raynal, & toutes les ames ſenſibles, gémir ſur un ſort ſi déplorable. On ſe borne ici à jeter un coup d'œil rapide ſur les liaiſons de Commerce que l'Europe a formées avec l'Afrique. Cette région immenſe, beaucoup plus vaſte que l'Europe, tient à l'Aſie par l'iſthme de Suès, eſt preſque toute ſituée ſous la zone torride, & préſente la figure d'un triangle irrégulier. Tous les pays qui ſont dans l'intérieur de ce triangle ſont preſque inconnus : le côté qui regarde le nord s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'à l'iſthme de Suès, ſur 900 lieues de pays, tous baignés par la Méditerranée. Le côté oriental commence

à l'isthme de Suès, & finit au cap de Bonne-Espérance, qui forme, au midi, la pointe du triangle : ce côté oriental a pour bornes la mer Rouge & l'Océan méridional : enfin, le côté situé à l'occident se prolonge depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Bonne-Espérance, le long de la mer Atlantique, ou de l'Océan occidental.

COTES SEPTENTRIONALES DE L'AFRIQUE.

Ces côtes comprennent l'Egypte, les états barbaresques de Tripoli, de Tunis, d'Alger, & l'empire de Maroc. Les nations commerçantes de la Méditerranée embrassent seules le Commerce de ces pays, qui sont à leur portée. Les Anglois, qui s'introduisent par-tout où il y a quelque trafic à faire, y participent aussi, surtout à celui de l'Egypte, qui seule fournit plus de ressources que tous les états barbaresques ensemble. Outre les productions qu'elle offre par elle-même, on y trouve encore les effets de Commerce que l'Arabie, l'Ethiopie & les côtes orientales de l'Afrique y font entrer par la mer Rouge.

EGYPTE.

IL y a peu de pays dans l'univers qui ait été plus célebre par la puiſſance de ſes monarques, par la ſageſſe de ſes loix, par l'induſtrie de ſon peuple, & par l'étendue de ſon Commerce, qui s'eſt ſoutenu par les plus grands ſuccès juſqu'à la découverte du cap de Bonne-Eſpérance. Aujourd'hui tout a changé de face. Le gouvernement, ſi ſage autrefois, eſt un deſpotiſme affreux : le peuple eſt d'une ignorance craſſe, fourbe & menteur, lâche, pareſſeux. Il n'y a que les campagnes qui ont conſervé leur ancienne fertilité ; & il faut qu'elle ſoit bien grande, puiſque, mal ou peu cultivées, non ſeulement elles fourniſſent à la conſommation du pays, mais encore elles offrent au Commerce des objets importans d'exportation. A l'égard du Commerce de l'Egypte, déchu de ſon ancienne ſplendeur, il ſe trouve aujourd'hui réduit à des bornes très-étroites.

Les ports de l'Egypte ouverts au Commerce, ſont Alexandrie, Roſette, Damiette & les Béquies. Ce dernier port eſt excellent, mais très-petit, & l'on n'y aborde que lorſque les vents ne permettent pas d'entrer dans Alexandrie, ou de gagner les bouches du Nil.

Roſette, à une lieue de l'embouchure occidentale du Nil, reçoit les denrées qui deſcendent le fleuve, & les envoie aux navires peu éloignés, ſur des barques ; mais, par l'embouchure orientale, il ſe forme un entrepôt beaucoup plus conſidérable à Damiette. Ce fut peut-être autrefois un port ; aujourd'hui les bâtimens ſont obligés de mouiller en pleine mer, à deux lieues de la côte, mais ſur un bon fonds. Si de gros temps, aſſez ordinaires, les forcent de s'éloigner, ils ſe réfugient dans les rades de Chypre, d'où ils retournent à leurs poſtes.

Alexandrie a deux ports qui ſe communiquoient, dit-on, & qui ſont actuellement ſéparés par une langue de terre fort étroite. Le port neuf ou oriental eſt d'un accès plus facile que l'autre ; mais il eſt preſque comblé par le ſable que la mer y pouſſe, & par le leſt des bâtimens qu'on eſt dans la mauvaiſe habitude d'y jeter : il n'y a pas un ſiecle qu'on amarroit les vaiſſeaux au quai ; ils en ſont maintenant à plus de deux cents toiſes. L'eſpace qu'ils peuvent occuper eſt ſi ſerré, que, pour qu'ils ne ſe heurtent pas, on eſt réduit à les arrêter ſur pluſieurs ancres. Cette précaution ne ſuffit pas même toujours ; aſſez ſouvent dans les gros temps ces navires tombent ſur les navires voiſins, & les entraînent dans des bas-fonds, où ils périſſent enſemble.

Le vieux port, ou le port occidental, eſt vaſte & commode : les vaiſſeaux de guerre & les vaiſſeaux marchands y ſont également en sûreté ; mais les Européens en ſont exclus. Les Turcs, naturellement ſoupçonneux, ont imaginé une prophétie qui annonce que la ville tombera au pouvoir des Chrétiens, lorſque leurs bâtimens ſeront admis dans cette belle rade.

L'été eſt la ſaiſon la plus favorable pour aller d'Europe en Egypte. Les vents du nord & d'oueſt, qui ſont alors preſque continuels, rendent les voyages courts. C'eſt au printemps, c'eſt en automne que doit ſe faire le retour. Pendant l'hiver, la navigation eſt très-dangereuſe ſur des côtes ſi baſſes, qu'on n'y découvre pas la terre de deux lieues, pour peu que le temps ſoit obſcur, & le ciel chargé de nuages.

Toutes les marchandiſes que vendent les Européens, toutes celles qu'ils achetent, paient trois pour cent : on en prend ſix ſur le café, & juſqu'à dix ſur le riz, dont l'exportation eſt défendue. Ce brigandage eſt au profit de deux vaiſſeaux envoyés tous les ans des Dardanelles, pour écarter les corſaires des côtes de l'Egypte, & qui eux-mêmes ne font qu'opprimer les négocians, & favoriſer la fraude.

Les marchandiſes qu'on porte en Egypte ſont des draps, des dorures, des étoffes de ſoie, du

fer, du plomb, de l'étain, du papier, de la cochenille, des quincailleries & de la verroterie. Les marchands y reçoivent en échange du riz, des grains de toute eſpece, du café, du ſafran, de l'ivoire, des gommes, du coton, du ſené, de la caſſe, du baume, des cuirs, du fil filé, & du ſel ammoniac.

La plus grande partie du Commerce de l'Egypte ſe fait par les Turcs & les Barbareſques, qui y emploient annuellement ſept à huit cents bâtimens. Leurs chargemens ſont évalués, l'un dans l'autre, trente mille livres. En ſuppoſant 750 navires, l'Egypte conſomme pour 22, 500, 000 l. de productions apportées par ces navigateurs; mais elle leur fournit le double de ſes marchandiſes: ainſi ce ſont 22, 250, 000 qui doivent lui rentrer en argent, pour ſolde de compte.

Les liaiſons des Européens avec cette province ne ſont pas, à beaucoup près, ſi conſidérables. Le montant des marchandiſes qu'ils y porterent en 1776, ne s'éleva pas à plus de 6, 896, 310 l. Les Vénitiens entrerent dans cette ſomme, pour - - - - - - - - - - - - - - - = 755, 035 l.

Les Toſcans & les Anglois, qui font leurs opérations par Livourne, pour - - - - - - - 2, 143, 660

Les François, pour - - - - 3, 997, 615

6, 896, 310 l.

Si jamais l'Egypte ſortoit de l'anarchie où elle eſt plongée ; s'il s'y formoit un gouvernement établi ſur des loix ſages ; ſi le peuple pouvoit devenir laborieux, & acquérir de bonnes mœurs, cette région pourroit devenir ce qu'elle fut autrefois, une des plus induſtrieuſes & des plus fertiles de la terre. Mais, comment ſe promettre une révolution ſi extraordinaire ? En la ſuppoſant poſſible, combien de ſiecles ne faudroit-il pas pour la préparer ? Pour que cette contrée recouvre ſon ancienne ſplendeur, qu'elle remonte à cet état de proſpérité dont elle jouiſſoit ſous ſes premiers rois, qu'elle redevienne l'école des mœurs, des ſciences & des arts. On ne croit pas haſarder une prophétie, en annonçant que tant de bonheur n'eſt plus fait pour l'Egypte.

ETATS BARBARESQUES.

TRIPOLI.

En ſortant de l'Egypte par l'orient, on entre ſur le territoire de Tripoli. Il offre 230 lieues de côtes ſur la Méditerranée : elles ſont aſſez fécondes ; mais l'intérieur du pays n'eſt qu'un vaſte déſert, habité par quelques miſérables familles maures ou arabes.

De tous les états barbaresques, Tripoli fut long-temps celui dont les bâtimens corsaires étoient les plus nombreux, les mieux armés & les plus redoutables : mais les troubles civils, qui sans cesse ont agité & bouleversé cette malheureuse région, ont d'abord fait décliner, & ensuite fait tomber ses forces de mer & son Commerce. Aujourd'hui, ses liaisons avec l'Europe sont très-peu de chose : il n'y a que les Toscans & les Vénitiens qui aient des relations suivies avec Tripoli ; mais les marchandises que les uns & les autres y envoient, ne s'élevent pas à plus de trois ou quatre cents mille livres.

Les Toscans sont assujettis à toutes les formalités des douanes. Les Vénitiens s'en sont affranchis, en donnant tous les ans 55, 500 l. Ce marché a été dédaigné par les François, quoique le roi de France n'ait pas discontinué d'entretenir un consul dans cette échelle.

Le safran, les dattes, le sené, la cire & le miel, sont les principaux objets du Commerce de Tripoli : on y trouve aussi les meilleurs & les plus beaux chevaux de Barbarie. On les éleve dans la province de Derne. Les François ont un vice-consul à Darnis, capitale de ce district, dont la juridiction s'étend jusqu'à Bengazy, ville maritime de cette province.

TUNIS.

LE royaume de Tunis eſt placé ſous un beau ciel, & l'on y reſpire un air très-pur. Il s'étend de l'orient à l'occident, le long de la Méditerranée, ſur 60 à 80 lieues de côtes. Il s'y trouve des terres d'une qualité excellente, mais mal cultivées; & la moitié de ce royaume eſt en friche. On remarque cependant que, depuis un demi-ſiecle, les habitans ſont devenus plus laborieux, que leurs mœurs ſont plus douces que celles des Tripolitains & des Algériens, & qu'il y a beaucoup plus de sûreté dans leur Commerce que dans celui de leurs voiſins. Adonnés au trafic, à l'agriculture, à d'autres arts paiſibles, on voit qu'ils renonceroient volontiers à la piraterie, ſans un préjugé ſuperſtitieux qui leur perſuade que la religion les oblige d'être continuellement en guerre avec les chrétiens. Les Tuniſiens doivent cet heureux changement à un meilleur gouvernement. Le bey qui conduit actuellement les affaires eſt un prince maure, aſſiſté d'un conſeil ſage & modéré. Les vexations ſe ſont un peu affoiblies : on cultive mieux les terres; & les manufactures ont pris quelque accroiſſement.

Tunis, la capitale de ce royaume, eſt ſituée dans le voiſinage de l'ancienne Carthage, au pied

& ſur le penchant d'une colline. Quoique l'air, à cauſe des marais qui l'environnent, n'y ſoit pas pur, & que les bonnes eaux y ſoient ſi rares, qu'il faille en aller chercher de potables à deux ou trois milles, il s'eſt cependant réuni dans ſes murs cent cinquante mille habitans les moins barbares de l'Afrique. Cette ville communique à la mer par un lac, à la ſuite duquel eſt un canal étroit qui conduit à la Goulette, qu'on doit regarder comme la rade de la capitale. Elle eſt immenſe, sûre, d'une égalité peu commune dans ſon fonds & dans ſes eaux: elle eſt fermée par deux chaînes de montagnes que le cap Bon & le cap Zebit terminent au nord. Tous les navires marchands qui mouillent dans la rade de Tunis, ſaluent de trois coups de canon le château de la Goulette. Le capitaine ſe rend auſſi-tôt à terre avec ſa chaloupe, & va ſaluer l'aga du château, qui fait avertir le bey de l'arrivée du bâtiment.

Toutes les marchandiſes qui entrent à Tunis ne paient que trois pour cent, ſi elles viennent directement du pays qui les fournit; mais les productions du nord, & d'ailleurs, qui ont été dépoſées à Livourne, ainſi que celles qui ſont propres à ce port, paient huit pour cent, & même onze, ſi elles ſont adreſſées à des juifs. Le gouvernement s'étoit autrefois réſervé le

Commerce exclusif des huiles qu'une partie de l'Europe demande pour ses fabriques de savon ; mais il a renoncé à ce monopole, dont cependant il fait acheter le sacrifice par des droits très-considérables.

Les batimens françois, outre les droits ordinaires qu'ils doivent, en paient encore d'autres qui leur sont particuliers, & qui sont levés par le premier député de leur Commerce. Ces droits sont ceux d'ancrage, d'avarie, de cotimo & de consulat. L'ancrage, dans ces derniers temps, pour chaque navire, étoit de 17 piastres & demie, qui se partageoient entre l'aga du château, les chiaoux & le drogueman du consul. L'avarie s'emploie aux dépenses de l'échelle, augmente ou diminue selon les besoins. Le cotimo est un autre droit imposé sur tous les bâtimens françois qui commercent de Tunis en Italie, ou d'Italie à Tunis, sur des commissions qu'on leur délivre, & qui ne durent que deux ans. Chacun des nombreux bâtimens occupés à ce cabotage paie 31 l. 10 s. pour son ancrage, & pareille somme, lorsqu'il met sa cargaison à terre. Le produit de cet impôt sert à faire les réparations du port de Marseille. Enfin, le droit de consulat est de deux pour cent de toutes les marchandises qu'on charge à Tunis, & sert à payer les appointemens du consul, & ceux des officiers de l'échelle.

Tous les ans, le receveur de ces droits en rend compte en préſence du conſul, du chancelier, & de quatre négocians de Marſeille.

Les marchandiſes qu'ordinairement l'Europe envoie à Tunis ſont des laines d'Eſpagne, des draps, du vermillon, du ſucre, des épiceries, des vins, des eaux-de-vie, du papier, des quincailleries : les marchandiſes que fournit Tunis ſont des huiles, du bled & d'autres grains, de la cire, des peaux de maroquin & des cuirs communs.

Quoique l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Suede, Veniſe, Raguze, & quelquefois la Toſcane, entretiennent des conſuls à Tunis, les ventes & les achats de ces nations s'y réduiſent à peu de choſe : les Anglois même n'y en font point ; ils y ont ſeulement un agent pour aſſurer la tranquillité de leur pavillon dans la Méditerranée. Les François ſeuls l'emportent ſur tous leurs rivaux réunis. Les Tuniſiens, qui les trouvent plus ſociables, plus accommodans que les autres Européens, ſont naturellement portés à leur donner la préférence : cependant, ils n'envoient pas à Tunis annuellement en marchandiſes pour plus de deux millions.

Quoique la ville de Tunis ait concentré dans ſes murs la plus grande partie de ſon Commerce, les autres rades de cet état ne laiſſent pas de recevoir

recevoir quelques bâtimens. Celles qui ſont le plus fréquentées, après la Goulette, ſont Bizerte, Porto-Farino, ſitué dans le voiſinage de l'ancienne Utique, la Gallipe, Suſa, Sfax & Monaſtéer. Il y a flux & reflux dans celle de Sfax, où les vaiſſeaux ſont auſſi tranquilles que dans un baſſin. Le port de Farino, qui recevroit les plus grands vaiſſeaux, s'il étoit entretenu convenablement, eſt à peine acceſſible aux frégates. C'eſt dans ſon voiſinage que ſe tiennent les vaiſſeaux de la régence de Tunis. Ses galiotes ſont à Bizerte, qui ne peut recevoir que des bâtimens de moyenne grandeur.

O Carthage! dont les triſtes débris ſont encore l'admiration des voyageurs, dans les temps de ta ſplendeur, aurois-tu jamais pu prévoir que ton port, autrefois ſi fréquenté, deviendroit un jour le repaire de quelques infames pirates; que ton Commerce ſi étendu, tes loix, ton gouvernement ſi puiſſant, tes temples, tes palais, ces vaſtes magaſins qui renfermoient les tréſors de tout l'univers, ſeroient détruits au point qu'on ne pourroit pas même reconnoître les emplacemens où ils étoient ſitués? O temps! quelle eſt donc ta puiſſance pour créer & pour détruire? Quelles révolutions terribles ne peux-tu pas faire craindre aux empires les plus floriſſans & les mieux affermis?

ALGER.

Les états de la république d'Alger sont bornés, au levant, par le royaume de Tunis, au couchant, par l'empire de Maroc, au midi, par les déserts de Sahra, & au nord, par la Méditerranée, sur 150 lieues de côtes. Le climat y est tempéré: les arbres ne perdent jamais leur verdure : il y a quelques lieux de déserts & incultes; mais en général on y trouve de vastes plaines fertiles en toutes sortes de grains, d'excellens pâturages & de beaux vignobles.

Malgré tous ces avantages, le Commerce qui se fait à Alger est peu considérable; & les négocians ont éprouvé que ce pays ne leur fournit que de très-foibles ressources. Comme le Commerce est monopole entre les mains du gouvernement, on trouve peu de sûreté, & encore moins de profit à traiter avec lui.

Quoique les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Suédois & les Vénitiens n'éprouvent aucune gêne dans les rades d'Alger, ces nations n'y font que très-peu d'affaires. Les trois quarts du Commerce sont tombés entre les mains des François; &, de ces trois quarts, la plus grande partie se fait par une compagnie établie à Marseille, dont le principal objet est d'approvisionner

la Provence de grains. Cent ou cent vingt navires, dont le fret coûte environ cent mille écus, ſont annuellement occupés à les tranſporter. Pour en aſſurer les chargemens & la navigation, la compagnie a un traité toujours ſubſiſtant avec la régence d'Alger, qui lui a accordé le Commerce excluſif ſur une aſſez vaſte étendue de côtes. Cette compagnie fit enlever, en 1773, de ce royaume, 84, 336 charges de froment, & 16, 173 charges d'orge, de feves & de millet.

Sur les côtes libres où la compagnie royale d'Afrique n'exerce pas ſon monopole, les François ne font qu'un très-petit Commerce : leurs achats ne s'élevent pas annuellement au deſſus de 600, 000 l.; les denrées qu'ils donnent en échange ne montent pas à plus de 200, 000 l. C'eſt donc principalement avec de l'argent qu'on fait ce Commerce.

Les marchandiſes qu'on porte à Alger ſont des étoffes d'or & d'argent, des damas, des draps fins, du fer, de l'étain, du plomb, du vif-argent, des toiles de chanvre & de lin, de la poudre, des balles & des boulets, des cordages, des voiles & des ancres, de la cochenille, de la gomme laque, de l'alun & d'autres drogues, du papier, du riz, du ſucre, du café, des quincailleries. Les marchandiſes qu'on prend en

retour ſont des plumes d'autruche, le corail, la cire, des laines brutes, des cuirs, des dattes, des mouchoirs brodés, des ceintures de ſoie, des couvertures de laine. A l'égard des grains, la régence en permet difficilement l'exportation aux particuliers.

Le nombre des bâtimens qui abordent annuellement aux états d'Alger, varie ſuivant les circonſtances; mais il n'eſt jamais conſidérable. Un navire françois, grand ou petit, chargé ou vuide, paie pour ſon ancrage 143 l. 8 ſ. Cette taxe eſt encore plus forte pour les autres nations : toutes devroient indiſtinctement trois pour cent de toutes les marchandiſes qu'elles importent; mais ce droit eſt réduit à deux par les arrangemens qu'on prend avec les fermiers des douanes. A leur ſortie, les denrées du pays ne ſont aſſujetties à aucun impôt, parce que le gouvernement en eſt le ſeul marchand.

Les côtes d'Alger offrent aux navigateurs pluſieurs ports & pluſieurs rades, où les négocians peuvent aborder, mais qui toutes ont leurs inconvéniens. L'entrée & la ſortie du port d'Alger, la capitale de l'état, ſont très-difficiles : le port eſt extrêmement ſerré, les bâtimens s'y heurtent ſouvent : dans les gros temps, lorſque les vents du nord & de nord-eſt y ſoufflent avec quelque violence, les navires marchands n'y ſont pas en

sûreté : la rade, quoique sur un bas-fonds, est sujette aux mêmes vents & aux mêmes dangers.

Le port de la Calle, où il n'entre que des bâtimens françois, est assez bon ; mais il ne peut contenir que cinq à six navires. La Calle est le siege des opérations de la société royale d'Afrique : elle y a un beau comptoir, fortifié de quelques batteries, où elle entretient quelques soldats, pour se garantir du pillage des Barbares, & des insultes des Maures. Bone, qui paroît être l'ancienne Hyppone, a une excellente rade, & on pourroit y faire un port fort commode. Bugie est un grand entrepôt d'huile & de cire, dont la rade est trop exposée au vent du nord. Serselles, à cinq ou six lieues d'Alger, a une petite baie où mouillent beaucoup de bateaux : la terre y est très-basse, & la plage fort belle. Enfin, Arsew, qui doit être l'Arsenarius des anciens, & dont les dehors sont charmans, offre aux navigateurs une rade sûre & commode. On pourroit y former, à peu de frais, un port qui recevroit les plus grands vaisseaux.

MAROC.

Ce vaste empire, qui renferme les quatre royaumes de Maroc, de Fez, de Tufilet & de Sus, est borné, au septentrion, par la Méditerranée, au midi, par le désert de Sahra, au

levant, par l'état d'Alger, & au couchant, par la mer Atlantique. Les parties qui avoiſinent le déſert de Shara & le mont Atlas, ſont habitées par les Barbers, peuple féroce & indiſciplinable : elles n'offrent rien qui puiſſe intéreſſer le Commerce. Le reſte du pays eſt en général très-fertile. On y trouve d'abondans pâturages, qui nourriſſent de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de brebis. Les plaines & les vallées produiſent quantité de froment, d'orge & de grains de toute eſpece. On y trouve des chameaux, des dromadaires, des autruches : le pays produit des dattes, des cannes à ſucre, du coton : on y recueille beaucoup de cire & de miel. C'eſt dans la province de Hana, dépendante du royaume de Maroc, qu'on prépare ces belles peaux ſi connues en Europe ſous le nom de maroquins. La ville de Fez eſt fameuſe par ſes manufactures de ſoie & de coton, qui occupent ordinairement vingt mille ouvriers. Les côtes offrent aux navigateurs de bons ports & des rades sûres dans preſque toutes les ſaiſons de l'année.

Quelles reſſources pour le Commerce ! Qui peut donc le repouſſer d'un pays qui ſemble l'inviter de tous côtés ? C'eſt ſans doute la tyrannie affreuſe qui l'opprime. Un ſeul deſpote gouverne aujourd'hui cette immenſe contrée, ſelon ſes caprices ; & ſes caprices ſont preſque toujours

extravagans & ſanguinaires. Les marchands craignent, avec raiſon, de s'expoſer dans une région que la terreur habite, tourmentée ſans ceſſe par des vexations & par des maſſacres, dénigrée par la mauvaiſe foi des habitans, les plus cruels pirates des états barbareſques.

Il n'eſt donc pas étonnant que Maroc reçoive peu de bâtimens. Le deſpote qui y regne a même fermé ſes ports à pluſieurs nations. L'Angleterre, la Hollande, la Toſcane, qui ont des traités avec ce ſouverain, n'oſent pas s'en ſervir & en profiter. Pour donner un peu de vigueur à ce Commerce, le Danemarck avoit formé une compagnie, qui, après quelques tentatives, a abandonné l'entrepriſe. Depuis 1767, les François ont quelques liaiſons avec cet empire; mais leurs opérations n'ont pas encore pu acquérir beaucoup d'importance. Les achats qu'ils y ont faits n'ont pas, juſqu'à préſent, monté à plus d'un million deux cents mille livres; & les marchandiſes qu'ils y ont portées n'ont pas paſſé quatre cents mille livres. Ce Commerce auroit ſans doute une plus grande étendue, ſi on pouvoit eſpérer que les pirates de Maroc & de Salé ceſſeront leurs brigandages, ſi on pouvoit compter ſur la bonne foi d'un tyran, & penſer qu'enfin lui & ſes ſucceſſeurs prendront des ſentimens plus humains, & feront naître un gouvernement plus conforme

aux mœurs des Européens, & plus propre à gagner leur confiance.

Tout ce qui entre dans l'empire de Maroc, tout ce qui en sort paie six pour cent. Chaque navire doit livrer en outre 500 livres de poudre, & dix boulets du calibre de 10 à 12 livres, ou 577 l. 10 s. en argent. Heureux, lorsque les caprices du despote ou les vexations de ses agens n'augmentent pas ces droits !

Les rades & les ports par où on peut aborder dans l'empire de Maroc, sont assez nombreux & en partie assez bons. La rade de Tétuan, la plus voisine de l'état d'Alger, est sûre, à moins que les vents n'y soufflent avec violence. L'Arrache a un très-bon port, d'où on peut avoir une communication facile avec la province d'Algar, l'une des plus grandes & des plus fertiles de l'empire. La rade de Salé est sûre depuis la fin d'avril jusqu'à la fin de septembre. Jafry offre aux bâtimens une rade vaste & très-sûre une partie de l'année ; mais en hiver trop exposée aux vents du sud & sud-ouest. Sa position dans une province abondante, riche & peuplée, avoit rendu cette grande ville le marché presque général de l'empire ; mais un caprice de l'empereur l'a transporté à Mongador. Le port de ce nouvel entrepôt n'est qu'un canal formé par une isle éloignée de la terre de 500 toises On y entre, on en

fort par tous les vents ; mais il n'eſt pas aſſez profond pour recevoir de gros navires, & l'ancrage n'y eſt pas sûr dans les mauvais temps. Quoique le territoire qui environne cette place ſoit peu ſuſceptible de culture, il a fallu s'aſſujettir à la volonté du tyran qui gouverne le pays, & qui en a fait le marché le plus important de tous ſes états.

Sainte-Croix, ſituée dans le royaume de Sus, eſt la derniere place maritime de l'empire : ſa rade eſt commode & très-sûre, même pour les vaiſſeaux de ligne, mais durant l'été ſeulement. Ce fut autrefois un aſſez grand marché, où les navigateurs trouvoient réunies les productions d'une vaſte contrée, aſſez cultivée, & où tout l'or que l'empire reçoit de l'Afrique étoit apporté : mais différens malheurs, & ſur-tout un accès de colere de l'empereur, dont on n'a jamais pu connoître le motif, a fait perdre à cet entrepôt ſa célébrité. Il y a une quarantaine d'années que Muley-Mahammet, un des plus féroces tyrans qui ait régné à Maroc, en chaſſa tous les habitans, pour leur ſubſtituer une colonie de Negres, avec leſquels on n'a encore pu former aucune liaiſon.

La mer Méditerranée, qui baigne les côtes de l'empire de Maroc, & toutes celles de l'Afrique ſeptentrionale, eſt continuellement infeſtée

par le brigandage des pirates qui, partis des états barbaresques, tombent sur les bâtimens chrétiens, souvent les enlevent, & réduisent leurs équipages au plus affreux esclavage. Il seroit sûrement très-facile aux princes de l'Europe dont les états bordent la Méditerranée, d'affranchir le Commerce de dangers qui glacent d'effroi nos navigateurs : mais quantité de circonstances ne permettent gueres d'espérer de l'humanité des puissances intéressées un si grand bienfait.

COTES ORIENTALES

DE L'AFRIQUE.

CETTE vaste étendue de pays, qui s'étend depuis Suès jusqu'au cap de Bonne-Espérance, est baignée par la mer Rouge, depuis Suès jusqu'au cap Guadarfui, & depuis ce cap jusqu'à celui de Bonne-Espérance par les mers Orientale & Méridionale. L'intérieur des terres situées entre les deux tropiques est presque inconnu, & tout ce qu'on en sait ne peut intéresser que la curiosité des voyageurs. Les missionnaires qui ont pénétré dans ces contrées barbares, sur-tout dans l'Abissinie, rebutés par les mauvais traitemens qu'ils y ont essuyés, ne veulent plus y retourner,

& ils abandonnent tous ces Africains à leur légéreté & à leur perfidie. Les côtes ne ſont, le plus ſouvent, que des rochers arides, ou un amas de ſables brûlans. Celles qui ſont ſuſceptibles de quelque culture ſont partagées entre les naturels du pays, les Portugais & les Hollandois. L'or, l'ivoire, & quelques eſclaves, ſont les principaux objets de leur Commerce. Si les Européens n'ont pas formé des liaiſons plus importantes ſur ces côtes, ils doivent, en grande partie, l'imputer à leur inſatiable avarice, à leurs cruautés, à leur tyrannie, qui ont ſoulevé des peuples féroces & belliqueux, qui ont mieux défendu leur liberté que les Indiens & les Américains. Les Portugais, juſqu'à préſent, ſont les ſeuls Européens qui aient quelques établiſſemens ſur les côtes orientales de l'Afrique; d'autres pourront quelque jour les partager avec eux : ce ſera lorſque les côtes occidentales de cette partie du globe ſe trouveront épuiſées d'eſclaves; les nations qui font ce négoce inhumain tenteront d'en chercher ſur les côtes orientales. En attendant cet événement, qui peut-être n'eſt pas trop éloigné, nous allons parcourir ces contrées, & voir les reſſources qu'elles offrent au Commerce.

L'ABISSINIE.

ON appelle ainſi cette vaſte contrée de l'Afrique, que les anciens ont connue ſous le nom d'Ethiopie. Elle eſt bornée, au nord, par l'Egypte, au midi, par le pays des Cafres, à l'orient, par la mer Rouge, & à l'occident, par de vaſtes déſerts qui confinent à la Nigritie & à la Guinée. On lui donne trois cents lieues de longueur, ſur deux cents quatre-vingt de largeur.

L'Abiſſinie eſt d'une fertilité merveilleuſe, & telle qu'en quelques endroits on fait juſqu'à trois moiſſons dans une année. Les denrées qu'elles donnent ſont le froment, l'orge, le millet & une ſemence particuliere appelée tef, dont on fait de très-bon pain, qui a le goût & l'odeur de celui de ſeigle. Le pays produit une très-grande abondance de coton, de cannes à ſucre, du miel & de la cire. Le ſené & d'autres plantes méridionales ſe rencontrent preſque par-tout : les arbres conſervent toujours leur verdure, & fourniroient une plus grande quantité de fruits, s'ils étoient mieux cultivés : les plus communs ſont les oranges, les citrons, les grenades, les amandes, & une eſpece de figue, de la forme & de la grandeur d'un concombre, d'un goût

& d'un parfum exquis. Enfin, les prairies & les pâturages nourriſſent une prodigieuſe quantité de beſtiaux de toute eſpece, qui ſont la principale richeſſe des Abiſſins. Ils trouvent encore dans leurs forêts des chevaux ſauvages & des éléphans, qu'ils apprivoiſent aiſément.

Malgré la fertilité des campagnes, le pays eſt ſujet aux incommodités de la diſette, & même de la famine. Les Abiſſins, qui ſont très-pareſſeux, ne travaillent que pour le beſoin du moment, & n'ont pas la prévoyance de conſerver des grains & des fourrages pour les années ſtériles. Il arrive de-là que, ſi les récoltes manquent une année ou deux, ſoit par le ravage des ſauterelles, qui eſt aſſez fréquent, ſoit par quelque autre malheur, les hommes & les beſtiaux ſont privés de toute nourriture, & périſſent miſérablement.

Les montagnes d'Abiſſinie, ſur-tout celles des provinces d'Enaréa, de Damas, de Goyam, ſont remplies de mines d'or très-riches. Les Abiſſins, dans la crainte d'exciter l'avarice des Turcs & des Arabes, n'ont, juſqu'à préſent, ni ouvert ni exploité aucunes de ces précieuſes mines. Ils diſent encore qu'il y auroit de la folie d'accumuler des richeſſes qui engageroient les Européens à leur faire la guerre. D'après ce raiſonnement, qui eſt peut-être aſſez ſenſé, ils ſe contentent de ramaſſer, pour leurs beſoins, l'or que charient

en grande quantité les ſables de leurs rivieres. On ne voit point d'argent dans le pays; mais les côtes de la mer Rouge fourniſſent des perles & du corail.

Il eſt étonnant que l'appas de tant de richeſſes n'ait pas attiré les négocians européens en Abiſſinie : les Portugais ſont les ſeuls qui y aient pénétré. Ils s'y ſont ſoutenus aſſez long-temps, par le moyen de quelques troupes, & de leurs miſſionnaires; mais tous s'y ſont ſi mal comportés, qu'en 1634 ils furent chaſſés de ces contrées, pour n'y plus retourner. Peu de temps après leur expulſion, les capucins établis au Caire formerent le projet de s'emparer de cette miſſion. Le R. P. Agatange, leur ſupérieur, & le frere Caſſien, ſon compagnon, ſe haſarderent à cette périlleuſe entrepriſe : mais, à peine ces bons religieux eurent-ils mis le pied ſur les terres de l'empire, qu'ils reçurent la récompenſe de leur zele; ils furent arrêtés & maſſacrés, ainſi que trois autres capucins qui voulurent les imiter. Leurs têtes furent envoyées à l'empereur, qui récompenſa libéralement ces actes de barbarie. Ils n'effrayerent point un aventurier, nommé Poncet, & un ſieur du Roule, négociant au Caire : ils tenterent de rétablir la religion romaine dans l'Abiſſinie, en y formant des établiſſemens de Commerce. Leurs intrigues & leurs efforts

n'eurent aucun ſuccès. Poncet, obligé de prendre la fuite, ſe réfugia en Perſe, où il mourut. Du Roule fut aſſaſſiné, même avant d'entrer en Abiſſinie. Depuis ces malheureux événemens, il n'a pas été poſſible aux Européens d'y avoir aucune liaiſon; & on s'eſt enfin convaincu que cette contrée étoit également infructueuſe pour la religion & pour le Commerce.

Celui qui s'y fait eſt entre les mains des Turcs, des Arabes & des Arméniens répandus ſur les côtes de la mer Rouge & de l'Ethiopie. Les uns & les autres, également ſoutenus par les pachas d'Egypte & les petits ſultans de l'Arabie, peuvent librement entrer dans les ports de ces deux mers, & de-là paſſer dans l'Abiſſinie. C'eſt à Baylar, port de l'Ethiopie ſeptentrionale, qu'eſt le principal rendez-vous des négocians. Ils portent aux Abiſſins des étoffes de toute eſpece, des aromates, des épiceries, & principalement du poivre, dont ces peuples font une grande conſommation. Ceux-ci, outre leur or, donnent en échange des cuirs, de la cire, de l'ivoire & des dents d'hyppopotame, plus dures, plus blanches que l'ivoire, & qui ne jauniſſent jamais. Le Commerce étranger eſt fort ruineux pour les Abiſſins, parce qu'ils ſont obligés de payer en or preſque toutes les marchandiſes qu'on leur apporte.

COTES D'ADEL ET D'AJAN.

LE royaume d'Adel étoit autrefois une dépendance de l'Abiſſinie ; mais les princes arabes qui l'ont conquis le poſſedent actuellement. Les côtes de ce pays s'étendent dans la longueur de 150 lieues, depuis le cap Rasbel, où eſt l'embouchure de la mer Rouge, juſqu'au cap de Guardafui ; & depuis ce cap juſqu'à l'équateur s'étendent les côtes d'Ajan, dans l'eſpace de deux cents quarante lieues. Ces vaſtes contrées, quoique ſous un climat brûlant, ſont abondantes en grains, en beſtiaux & en fruits de toute eſpece. On y trouve de l'ambre & du cocos. Les habitans, partie libres & indépendans, ſous la protection du roi de Portugal, partie ſujets de princes Maures ou Arabes, y font un grand trafic de poudre d'or, d'eſclaves negres, de chevaux arabes, & ſur-tout d'ivoire. Il y a un ſi grand nombre d'éléphans ſur toute la côte d'Ajan, que leurs dents fourniſſent chaque année la charge de pluſieurs vaiſſeaux.

Les Portugais ſont les ſeuls Européens qui participent à ce Commerce, & qui ſont très-attentifs à en écarter les autres nations. Ils ſont très-bien ſecondés par la férocité des habitans.

En

En 1700, un vaisseau anglois ayant été porté dans les parages de Magadasho ; ville maritime de la côte d'Ajan, le capitaine ne douta point que ce ne fût un lieu de Commerce très-avantageux. Dans cette idée, il envoya sa chaloupe au rivage, avec un officier & quatre soldats. L'officier descendit à terre sans précaution, avec trois de ses gens, ne laissant qu'un homme pour garder sa chaloupe. Après quelques civilités apparentes, les Arabes se saisirent des Anglois ; qu'ils entraînerent dans leur ville ; & le matelot qui gardoit la chaloupe en ayant accordé l'entrée à d'autres Negres ; ils se saisirent aussi de lui, & tirerent la chaloupe assez loin du rivage. Le capitaine ; qui avoit observé de son bord ce qui venoit de se passer ; fit de vains efforts pour obtenir la liberté de ses gens, qui furent probablement massacrés par ces barbares. Il fut fort heureux de pouvoir s'éloigner & d'éviter le même sort.

COTES DE ZANGUEBAR, MÉLINDE, MOMBASE, MONSIA ET QUILLOA.

La côte de Zanguebar prend ſon cours depuis l'équateur juſqu'à Mozambique, ſur un eſpace d'environ trois cents lieues. Dans l'intérieur, le pays s'étend juſqu'au Monoëmugi, où la nature, au milieu de terres très-ſtériles, a placé des mines d'or très-riches. Ce précieux métal y a d'abord attiré les Arabes, & enſuite les Portugais. Les villes de Lamo, de Paté & d'Ampaſe, lieux principaux de la côte, ont paſſé au pouvoir des Arabes mahométans, & ſont aujourd'hui gouvernés par de petits rois, tributaires de celui de Portugal, & dont les peuples ſont très-féroces & très-peu ſociables. On prétend qu'ils font un grand Commerce d'ivoire, d'or & d'eſclaves; mais que ce Commerce eſt interdit aux nations européennes.

Le royaume de Mélinde, qui confine avec ces contrées barbares, offre un Commerce plus aiſé & plus agréable; l'humanité commence enfin à y reſpirer. Tous les voyageurs conviennent que

la ville de Mélinde, capitale de ce pays, eſt la plus belle & la mieux bâtie de toutes celles qu'on trouve ſur les côtes orientales de l'Afrique. Elle a un port très-vaſte : on y entre aiſément ; mais le reſte du rivage eſt hériſſé de rochers & d'écueils dangereux. La ville eſt dans une ſituation des plus riantes, environnée de palmiers, d'orangers, qui portent d'excellens fruits : ſes campagnes produiſent du millet, du riz & d'autres grains : ſes prairies, toujours vertes, nourriſſent une très-grande abondance de beſtiaux.

Le monarque qui regne ſur cette contrée délicieuſe eſt un prince mahométan, qui tient dans Mélinde une cour ſomptueuſe : lui & ſes principaux ſujets ſont d'un accès très-facile aux étrangers, ſe piquent d'une certaine politeſſe & d'une grande magnificence. Les Portugais, depuis plus de deux cents ſoixante ans, ſont alliés du roi de Mélinde : ils ont dans cette ville un très-ancien comptoir, une fortereſſe, pluſieurs égliſes, & partagent le Commerce du pays avec des Indiens de Cambayes & du Guzarate. Ils y portent des épices, du cuivre, du vif-argent & des toiles, qu'ils changent pour de l'or, de l'ambre, de l'ivoire & de la cire.

En deſcendant la côte vers le midi, à 20 lieues de Mélinde, on trouve Mombaſe. C'eſt une iſle qui n'eſt ſéparée du continent que par les bras

d'une riviere qui se jette dans la mer par deux embouchures. Son port, toujours rempli d'un grand nombre de vaisseaux marchands, passe pour très-bon : son entrée est défendue par un petit fort construit à fleur d'eau. La ville de Mombase, capitale du pays, a été long-temps sous le pouvoir des Portugais ; mais, sur la fin du dernier siecle, les Arabes la leur enleverent, ruinerent leur comptoir & celui de Mélinde. Ils n'ont été rétablis dans ces deux postes qu'en 1726.

Vis-à-vis de la même côte, plus bas que Mombase, sont trois petites isles, appelées Pemba, Zanzibar & Monsia : elles ont chacune un souverain ; mais ces petits princes sont vassaux ou tributaires du roi de Portugal. Le port de Zanzibar est très-bon, & peut recevoir des bâtimens de 500 tonneaux. Les habitans de ces isles, qui sont mahométans, portent à Mombase, à Safala, à Mozambique, les denrées dont leur pays abonde, & reçoivent en échange des toiles, de l'or & de l'argent.

En continuant toujours de descendre vers le midi, on arrive à Quilloa. C'est une isle qui a le titre de royaume, & qui releve aussi du Portugal. Il se fait dans cet endroit un grand Commerce en or, qui y attire quantité de marchands de l'Arabie & de l'Inde. Cet or, qui fait la

principale richeſſe de Quilloa, lui vient des royaumes de Mongallo & de Macuas, ſitués ſur la côte, entre les iſles de Quilhoa & de Mozambique. Ces contrées, qui s'avancent beaucoup dans l'intérieur des terres, ſont très-abondantes en mines d'or, d'où ce métal eſt détaché par les torrens, & entraîné dans les ſables, où les habitans le ramaſſent en aſſez grande quantité. Vis-à-vis de ces côtes ſont les petites iſles de Quirimba, de Jean-Martin, & quantité d'autres ſemblables, qui ne méritent aucune attention. L'iſle de Mozambique, celles de Commore, la côte de Sofala, en méritent davantage.

MOZAMBIQUE.

CETTE iſle eſt entierement ſous la puiſſance des Portugais. Quoique l'air y ſoit très-mal-ſain, ils en ont cependant fait le ſiege principal de leur domination & de leur Commerce ſur les côtes orientales de l'Afrique. Ils y ont bâti une citadelle très-forte, qui défend l'entrée du port, très-peu éloigné du continent. C'eſt la meilleure place que le Portugal ait dans ces mers, le chef-lieu de leurs poſſeſſions dans les Indes. Cette couronne y entretient une forte garniſon, & un

gouverneur, qui seul fait tout le Commerce de la côte. Il consiste principalement en or & en dents d'éléphant. Mozambique est encore un port de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont de Lisbone à Goa. Ils y restent ordinairement trente jours, pour donner le temps aux soldats & aux matelots malades ou fatigués de se rétablir. Les fruits acides & les racines du pays sont excellens contre le scorbut & les autres maladies de mer.

Mozambique est une très-petite isle, qui n'a pas plus de deux ou trois lieues de tour, & environ deux mille habitans, moitié Portugais, moitié Negres. Ces derniers sont grands, robustes & belliqueux, mais d'une paresse extrême. Elle n'empêche pas que leur isle, très-fertile par elle-même, ne soit abondante en bestiaux, en volailles, en fruits, & en provisions de toute espece, dont une grande partie sert à l'approvisionnement des vaisseaux portugais.

C'est une chose très-remarquable, qu'après la conquête, le Portugal n'ait point introduit l'inquisition à Mozambique, quoiqu'il y ait une grande quantité de moines; le gouverneur en envoie toujours quelques uns en qualité de missionnaires dans le continent, où leur principal emploi est de s'insinuer dans l'esprit des Negres, & de les engager à livrer au gouverneur leur or

& leur ivoire à vil prix. Il fut un temps, dit-on, où ce peuple grossier, à qui on offroit quelques grains de verroterie, faisoit dans la terre un trou capable de les contenir, & le remplissoit de poudre d'or, qu'il donnoit en échange ; mais, depuis quelque temps, ces Negres, plus instruits, n'ont plus la même simplicité.

ISLES COMORE.

Ces isles, situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagascar, sont au nombre de quatre, dont Comore est la principale. Les Portugais, qui la découvrirent, y firent tellement détester, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont osé s'y montrer depuis, ont été massacrés ou fort mal reçus. Il n'y a que les Anglois qui ont su se concilier la bienveillance des habitans d'Anjouan, l'une de ces isles, le plus beau & le plus délicieux pays de la terre. Les navires de la Grande-Bretagne qui navigent dans ces mers, y relâchent souvent pour se rafraîchir, & rétablir leurs malades par la salubrité de l'air qu'on y respire, & par l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau qu'on y trouve. Mais un prince

Arabe qui regne dans l'isle, leur vend très-cher ces secours : ils s'estiment trop heureux de les obtenir à quelque prix que ce soit, dans un pays où ils leur deviennent absolument nécessaires.

COTE DE SOFALA.

LE royaume & la ville de Sofala, ainsi appelés d'une riviere du même nom, & gouvernés par un prince mahométan, tributaire du roi de Portugal, ont été long-temps des dépendances du vaste empire du Monomotapa. La riviere de Sofala est célebre par ses sables d'or : à quelque distance de son embouchure, est située la ville qui porte son nom. Les Portugais y ont bâti une forteresse, qui les rend maîtres de tout le Commerce du pays, dont les principales richesses sont l'or & l'ivoire. Ils y possedent encore, à 5 ou 6 lieues de Sofala, le fort d'Inhaquéa, pour le même objet.

Cette contrée s'étend dans l'intérieur des terres de l'orient à l'occident, jusqu'à 80 lieues, où elle est bornée par le Monomotapa proprement dit : du nord au midi, elle a environ trente lieues sur la côte. Ses habitans sont un mélange d'Arabes mahométans, de Caffres idolâtres, & de très-mauvais chrétiens Portugais.

A l'occident du royaume de Sofala, eſt le royaume de Mongas. Ce pays eſt, dit-on, célebre par la quantité & la richeſſe de ſes mines d'or : les plus conſidérables ſont celles de Maſſapa & de la montagne d'Ophar. C'eſt là qu'on prétend que Salomon envoya chercher tout l'or dont il enrichit le temple de Jéruſalem. Cette tradition n'eſt peut-être pas ſans vraiſemblance ; mais, ce qu'il y a de très-certain, c'eſt qu'à Maſſapa, où l'or eſt très-commun, il y a un marché fameux, dont ce métal eſt la principale marchandiſe. Les Portugais y ont un comptoir, ſous la direction d'un officier nommé par le gouverneur de Mozambique : ils ont fait auſſi des tentatives pour s'emparer & exploiter les mines de Maſſapa, d'Ophar & de Maninas, dans le royaume de Sofala. Ces entrepriſes ont toujours été ſans ſuccès, ſoit parce qu'ils ne les ont pas trouvées aſſez abondantes pour ſoutenir les frais de l'exploitation, ſoit parce qu'ils en ont été empêchés par les obſtacles que leur ont oppoſés les naturels du pays.

Le reſte des côtes, depuis le royaume de Sofala juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, ne préſente plus que des campagnes arides & ſablonneuſes, habitées par les Caffres & les Hottentots. Ces peuples barbares, dans toute la rigueur du terme, menent une vie errante & ſauvage : leur

extrême pauvreté n'offre rien qui puisse tenter l'avarice des Européens. Les Hottentots seulement font quelques échanges de bestiaux & de beurre avec les Hollandois du cap de Bonne-Espérance, dont ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, des pipes, du tabac, des grains de verre, des petits miroirs, & quelques autres bagatelles.

Vis-à-vis la côte de Sofala, on trouve Madagascar, &, à l'est de Madagascar, les isles de Bourbon & de France. Ces pays méritent quelque attention par les efforts que les Européens ont faits pour s'y établir.

MADAGASCAR.

C'EST une des plus grandes isles du monde connu. Elle est située entre le douzieme & le vingt-cinquieme degrés de latitude méridionale : sa longueur est de 336 lieues du nord au midi, & sa largeur de 120. Elle se divise en 23 provinces, dont on prétend que la moindre est aussi grande que les plus considérables des provinces de France. En général, cette isle abonde en toute sorte de fruits & de grains : les citronniers, les orangers, les grenadiers y croissent comme les buissons. Il y a des mines de fer & d'or : on y trouve du cristal, des topazes, des grenats,

des amétiſtes, des aigues marines, des gommes odorantes, du benjoin, de l'ambre gris, du ſang de dragon : enfin, dit un voyageur, ſi ce pays étoit auſſi connu, auſſi fréquenté que les Indes, on en tireroit la même utilité.

Quels avantages ne fourniſſoit donc pas Madagaſcar, & par ſa ſituation, & par la ſalubrité de ſon climat, & par la richeſſe de ſes productions, pour former un grand entrepôt de Commerce, un lieu de repos & de rafraichiſſement pour les vaiſſeaux européens qui vont aux Indes ? C'eſt l'idée qu'en avoit conçue le cardinal de Richelieu, qui jugeoit ſi bien de tout. Sous ſes auſpices, les François y commencerent un établiſſement en 1642. Le maréchal de la Meilleraye, après la mort de ce miniſtre, dépenſa des ſommes immenſes pour ſeconder ſes projets. On bâtit le fort Dauphin ; on y mit une garniſon ; on y tranſporta quelques colons : mais les agens à qui la conduite de cette affaire fut confiée, diſſiperent les fonds qu'on y avoit deſtinés. Ils exercerent des cruautés ſi atroces dans l'iſle ; ils commirent tant d'injuſtices, tant de vexations contre les habitans, naturellement fiers & courageux, que bientôt leurs oppreſſeurs furent en horreur à tout le monde. On en maſſacra la plus grande partie. Ceux qui purent échapper au carnage, ne trouverent perſonne qui

voulût commercer avec eux. Enfin, ces malheureux, poursuivis de tous côtés par la haine publique, voyant d'ailleurs que les profits qu'ils pourroient retirer d'un établissement presque ruiné, ne les dédommageroit pas des dépenses qu'on feroit pour le rétablir & l'entretenir, l'abandonnerent en 1672, pour se refugier dans l'isle de Bourbon.

ISLES DE BOURBON ET DE FRANCE.

L'ISLE de Bourbon est située au vingtieme degré trente minutes de latitude méridionale. Elle a environ vingt-cinq lieues de longueur, sur quatorze de largeur, sans aucun port assuré : elle a seulement d'assez bonnes rades ; mais des rivages escarpés, une mer violemment agitée, en rendent l'accès difficile. Une navigation si dangereuse, & souvent impraticable, ne rend pas cette isle propre aux opérations de Commerce. Du reste, un air pur, un beau ciel, des eaux salubres, une multitude de rivieres qui arrosent & qui fertilisent les campagnes, y procurent un séjour charmant & délicieux. La culture fournit assez de fruits, de grains & de légumes pour la consommation du pays, mais rien qu'on puisse exporter.

Autrefois l'isle de Bourbon envoyoit à la France une très-grande quantité de café, le meilleur du monde après celui de l'Arabie. On y cultivoit 8, 493, 583 cafiers, dont chacun donnoit originairement deux livres de café. Ce produit a diminué des trois quarts, depuis qu'il est cultivé dans un terrein usé, découvert & exposé aux ravages des insectes. On a tenté inutilement de reproduire ce fruit à l'isle de France; mais le terrein naturellement ferrugineux, & les fréquens ouragans, n'ont pas permis de tirer aucune utilité des cafiers qu'on y a plantés; de sorte que ces établissemens devenant plus à charge qu'utiles, le gouvernement les auroit abandonnés, s'il n'avoit formé l'espérance, en fortifiant dans l'isle de France le port Louis & celui de Bourbon d'une façon respectable, de fournir un asile sûr aux vaisseaux françois qui vont aux Indes orientales, & d'établir par-là entre l'isle de France & Pondichéry une correspondance nécessaire à la conservation & à la défense du Commerce. On travaille actuellement à l'exécution de ce projet, pour lequel la France dépense annuellement huit millions.

Suivant un dénombrement fourni en 1776, l'isle de Bourbon avoit 6340 blancs, qui employoient à leurs cultures 26, 175 esclaves negres. L'isle de France avoit à-peu-près le même nombre des uns & des autres.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

LES côtes de l'Afrique ont été inconnues aux Européens presqu'aussi long-temps que l'Amérique : ce ne fut qu'en 1493, que les Portugais pénétrérent, pour la premiere fois, à l'extrêmité méridionale de cette partie du globe, & y découvrirent le cap de Bonne-Espérance. Ils comprirent bien de quel avantage étoit cette découverte pour la navigation de l'Inde : cependant ils n'en profiterent pas. Les Anglois qui, à-peu-près dans le même temps, y firent plusieurs voyages, purent s'instruire de l'utilité qu'on trouveroit à y former un établissement : à cet égard, ils ne furent pas plus attentifs que les Portugais. Après avoir fait quelques tentatives mal dirigées, ils perdirent absolument de vue le cap, & donnerent la préférence à l'isle Sainte-Hélene, lieu de rafraîchissement assez commode, mais fort inférieur pour les avantages du Commerce.

Le hazard & les destinées, qui reglent tout, avoient réservé le cap aux Hollandois. Leurs vaisseaux y relâcherent, pour la premiere fois, au commencement du dix-septieme siecle. Après avoir continué de s'y rafraîchir pendant plusieurs années, en allant aux Indes, & à leur retour,

ils obſerverent que le pays étoit naturellement bon, qu'on y trouvoit des ports commodes, que les habitans étoient traitables, la compagnie hollandoiſe réſolut d'y établir une colonie.

Dans l'exécution de ce projet, la compagnie ſe comporta avec une ſageſſe & une équité bien capable de le faire réuſſir. Elle ne maſſacra point les habitans ; elle ſe les affectionna par des bienfaits : elle acheta une partie des terreins dont elle eut beſoin : elle n'envoya point au cap des malfaiteurs, que l'infamie & l'habitude au crime rend auſſi dangereux dans les pays où on les envoie, que dans ceux d'où on les repouſſe. Elle engagea, par les promeſſes les plus ſéduiſantes, auxquelles elle ne manqua jamais, des colons laborieux, d'honnêtes artiſans, à ſe tranſporter au cap, fit les frais de leurs voyages, leur fournit toutes les ſommes, tous les encouragemens dont ils eurent beſoin pour s'établir : on accorda même la facilité à ceux qui ne pourroient pas s'accoutumer au climat, de retourner en Europe, avec la liberté de diſpoſer de leurs effets à leur profit.

Les dépenſes que la compagnie a faites pour donner à cet établiſſement de la ſolidité, ont été exceſſives ; mais auſſi la colonie eſt devenue une des plus floriſſantes qu'on connoiſſe dans l'ancien & le nouveau monde, où les autres

nations ne se sont pas comportées par les mêmes principes. Malgré cet état de prospérité, cette colonie étoit encore à charge à la compagnie en 1713, c'est-à-dire, plus de soixante ans après son premier établissement : d'où il suit que, pour ces entreprises, il faut une patience, une conduite constante & réfléchie, un certain flegme, dont toutes les nations ne sont pas capables. Ce n'est que depuis quelques années que le cap envoie à sa métropole deux ou trois cargaisons de bled, avec quelques autres productions, dont la plus précieuse est le vin de Constance, connu en Europe sous le nom de vin du cap. La compagnie en prend une partie, & l'autre est vendue à l'Europe, à raison de 1200 l. la barique.

Le surplus des denrées que produit le pays, & de celles qu'exige sa consommation, sont encore plus que suffisantes pour fournir d'abondans rafraîchissemens aux vaisseaux hollandois qui vont aux Indes, & qui en reviennent. Ils y prennent des farines, du vin, du beurre, du fromage, une grande quantité de légumes salées pour la navigation, & pour leurs établissemens d'Asie.

Les vastes habitations que les Hollandois ont dans cette partie de l'Afrique, sont partagées en différens districts, qui se sont formés successivement : le plus important & le plus ancien est

est celui du cap même, où est le centre de la puissance hollandoise : c'est-là qu'on voit une ville bien bâtie, défendue par une forteresse toujours en bon état, où la compagnie entretient une garnison de 700 hommes, & des magasins abondamment pourvus de munitions militaires, & de tout ce qui est nécessaire pour le radoub & l'équipement des vaisseaux.

Suivant les derniers dénombremens, la colonie du cap étoit composée de 15000 Européens, qui employoient 50000 esclaves noirs à la culture de leurs habitations. De tous les établissemens que l'Europe a formés dans les autres parties du monde, le cap est le seul peut-être où les esclaves soient traités avec le plus d'humanité. Ils ont la même nourriture, ils sont occupés aux mêmes travaux que leurs maîtres, qui ne dédaignent pas de partager avec eux les nobles occupations de l'agriculture.

CÔTES OCCIDENTALES DE L'AFRIQUE.

L'AFRIQUE occidentale s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sur environ douze cents lieues de côtes;

c'eſt encore aux lumieres, aux travaux, à la conſtance des Portugais, qu'on en doit la découverte. C'eſt moins par le Commerce de l'or, de l'ivoire, de la cire, des gommes, des bois de teinture, & d'autres riches productions, que ces côtes ont acquis de l'importance, que par la traite des Negres, le plus abominable de tous les trafics, ſource de tant de crimes & de forfaits, de tant d'outrages faits à l'humanité. C'eſt-là qu'on voit les barbares Africains traîner leurs enfans, leurs femmes, leurs amis, leurs compatriotes, ſur les côtes de l'Afrique, pour les vendre à d'autres barbares, encore plus féroces qu'eux : ceux-ci les achetent à plus vil prix qu'ils n'acheteroient, en Europe, des bêtes de charge & de labour. Ils les traitent avec moins de ménagement : ils les nourriſſent & les logent avec moins de dépenſe. Pour ſatisfaire leur inſatiable avarice, leur luxe, des goûts inſenſés, ils en exigent, ſous un climat brûlant, les travaux les plus durs & les plus continuels, ne ſachant réveiller leur activité que par les châtimens les plus cruels, par les fouets, par les tortures & les ſupplices. Eh ! quelles ſont donc les nations capables de faire un Commerce ſi inhumain ? Ce ſont, il faut le dire, des Européens, ce ſont des chrétiens, ce ſont les nations les plus éclairées, les plus policées de tout l'univers,

qui en ont fait l'objet de leurs ſpéculations politiques, qui l'ont réglé entre elles par les traités les plus ſolemnels. On fuiroit avec horreur loin des rivages africains où s'exécutent ces traités, ſi on n'étoit forcé de s'y arrêter pour obſerver comment, d'après leurs conventions, les peuples de l'Europe partagent entre elles les êtres malheureux qu'ils enlevent tous les ans des côtes occidentales de l'Afrique, pour remplacer les eſclaves qu'ils font périr annuellement dans les mines & dans leurs plantations de l'Amérique. Il n'en faut pas moins de 80000 par an. Quel horrible ſacrifice!

Dans les commencemens de ce Commerce, les habitans des côtes ſuffiſoient pour y fournir: on y avoit une tête de Negre à très-bas prix; mais, depuis que les côtes épuiſées n'ont pu remplir les demandes des négocians, & que, pour y ſatisfaire, on a été obligé de faire venir de l'intérieur des terres les eſclaves, le voyage eſt quelquefois de deux ou trois cents lieues; ces circonſtances ont ſucceſſivement doublé, quadruplé le prix de cette marchandiſe. On a obſervé qu'en 1777, le prix commun d'une tête de Negre étoit de 583 l. 18 ſ. 10 d.: ainſi 80000 noirs achetés à cette ſomme auront coûté quarante-un millions ſept cents cinquante-neuf mille trois cents trente-trois livres ſix ſols huit deniers, que

les bords africains auront obtenus pour le plus abominable de tous les Commerces.

Ce n'eſt pas avec des métaux qu'on paie, mais avec des marchandiſes. A l'exception des Portugais, toutes les nations donnent à-peu-près les mêmes objets. Ce ſont des fuſils, de la poudre à canon, des ſabres, de l'eau-de-vie, des quincailleries, de la verroterie, des tapis, des étoffes de laine, ſur-tout des toiles des Indes orientales, ou de celles que l'Europe fabrique & peint ſur leur modele. En allant du nord au midi, nous allons parcourir les différens marchés répandus ſur la côte occidentale de l'Afrique, qui ſervent d'entrepôts à ce Commerce aujourd'hui devenu ſi important pour l'Europe.

PORTENDIC ET ARGUIN.

LA traite des Européens ſe fait du nord au midi de la ligne. En ſortant du détroit de Gibraltar, & en ſuivant les côtes de l'empire de Maroc & du déſert de Shara, on arrive au cap Blanc, à Portendic & Arguin. Les Portugais furent les premiers qui occuperent ces deux marchés : les Hollandois, les Anglois, les François, même le roi de Pruſſe, ſe les ſont diſputés long-temps, les ont conquis & reconquis pluſieurs

fois les uns sur les autres : enfin ils sont restés à la France par l'article 9 du traité de paix conclu à Versailles en 1783. Il a été seulement réglé, quant à la traite des gommes, que les Anglois auroient la liberté de la faire depuis l'embouchure de la riviere de St. Jean jusqu'à la baie & au fort de Portendic inclusivement ; bien entendu qu'ils ne pourront faire dans la riviere de St. Jean, sur la côte, ainsi que dans la baie de Portendic, aucun établissement permanent, de quelque nature qu'il puisse être. Depuis que les esclaves & les précieuses gommes, qui donnoient quelque importance à cette côte, ont pris la route du Niger, on ne fréquente plus gueres les deux marchés de Portendic & d'Arguin.

LE NIGER.

CE fleuve, qu'on appelle aujourd'hui plus communément le Sénégal, est un des plus grands de l'Afrique : on lui donne un cours de plus de 800 lieues, dont 320 sont navigables, depuis juin jusqu'en novembre. La barre qui couvre l'embouchure n'en permet l'entrée qu'aux navires qui ne tirent pas plus de huit à neuf pieds d'eau. Les autres sont réduits à mouiller tout auprès sur un bon fonds.

A trois lieues de l'embouchure de ce fleuve, au milieu du lit de la riviere, eſt l'iſle de Sénégal ou de St. Louis : ce n'eſt qu'un banc de ſable, mais dont le terrain eſt très-fertile. Cette iſle eſt habitée par plus de 3000 Negres, qui tous ſont fort attachés au ſervice des blancs. Les François y ont un comptoir & un fort aſſez conſidérable, où le directeur de la compagnie françoiſe fait ſa demeure & ſa réſidence ordinaire. Par le traité de 1763, la France perdit & l'iſle & le fort Louis, & ſon Commerce ſur le Niger. Dans la derniere guerre, les Anglois lui enleverent encore la petite iſle de Gorée, où elle avoit concentré ſon Commerce, après la perte de l'iſle & du fort St. Louis : mais le tout lui a été rendu par le traité conclu entre la France & la Grande-Bretagne, en 1783. Suivant l'article 9, l'Angleterre a cédé en toute propriété à la France la riviere de Sénégal, avec les forts de St. Louis, Podor & Galor, & reſtitué l'iſle de Gorée.

Le Commerce du Sénégal eſt borné aux gommes, & à douze ou quinze cents eſclaves qui arrivent de l'intérieur des terres. C'eſt de l'iſle St. Louis que ces marchandiſes ſont conduites ſur des bâtimens légers aux vaiſſeaux qui ſont à la rade.

L'iſle de Gorée eſt ſituée directement en face

du cap Emanuel, à une lieue du continent. Une langue de terre baſſe, avec une petite montagne, forment toute cette iſle, qui n'a pas plus d'un mille d'étendue. Preſque toute l'année on y reſpire un air frais & tempéré : les François en ont fait un ſéjour charmant. Ce poſte a une bonne rade, dont la défenſe eſt facile. De-là les François étendent leur Commerce ſur la côte, depuis le cap Blanc juſqu'à la riviere de Gambie ; mais les comptoirs qu'ils y ont, ſont languiſſans, & ne fourniſſent pas, par an, plus de trois à quatre cents eſclaves.

C'eſt ſur les rives du Niger, bien avant dans l'intérieur des terres, qu'on trouve le royaume de Kaſſou, & la république de Bambouck. Si on en croit les relations, on y trouve les plus riches mines en or qu'il y ait dans l'univers. Ce métal, dit-on, y eſt ſi abondant, qu'il paroît preſque ſur la ſurface de la terre : mais les naturels du pays n'ont jamais voulu permettre aux Européens d'exploiter leurs mines ; ils ſont eux-mêmes & trop pareſſeux & trop peu induſtrieux pour l'entreprendre. Ils ſe contentent d'y ramaſſer, avec le moins de travail qu'il leur eſt poſſible, l'or qui peut ſuffire à leurs beſoins journaliers.

LA RIVIERE DE GAMBIE.

CETTE riviere eſt navigable pour d'aſſez grands bâtimens, durant un cours de 200 lieues; mais ils s'arrêtent tous à 8 ou 10 lieues de ſon embouchure, au fort James. Cet établiſſement, qui a été conquis, pillé, rançonné ſept à huit fois dans un ſiecle, eſt enfin reſté aux Anglois, par le dernier traité de paix de 1783; &, à l'égard des autres côtes d'Afrique occidentale, il a été réglé, par le même traité, article 12, que les François & les Anglois continueroient à les fréquenter & à commercer, ſuivant l'uſage qui a eu lieu juſqu'à préſent.

Le fort James eſt ſitué dans une iſle qui n'a pas un mille de circonférence. Le principal Commerce de la Gambie, qu'on appelle auſſi Gambra, eſt celui qui ſe fait généralement ſur toutes les côtes d'Afrique; de l'or, de l'ivoire, de la cire, des gommes & des eſclaves. Les Anglois en traitent annuellement juſqu'à 3000, arrivés la plupart de fort loin. Les François n'ont que le comptoir d'Albréda, ſur la rive-nord de la riviere dont les Anglois font preſque tout le Commerce.

LES ISLES DU CAP VERD.

NON loin de ces rivages, furent découvertes, vers l'an 1449, par les Portugais, les dix isles du cap Verd, dont San-Yago est la capitale. Ce petit archipel est toujours resté depuis soumis à la couronne de Portugal. Quoique la plupart de ces isles soient extrêmement fertiles, qu'elles soient abondantes en bestiaux, qu'on y trouve du riz, du bled, des cannes à sucre, du coton, de l'indigo, des vins assez bons, des fruits de toute espece; cependant, à peine nourrissent-elles leurs habitans, partie Negres, partie Portugais. Ces beaux pays entre les mains d'un peuple paresseux, ignorant, superstitieux, sont sans industrie, sans activité. Les exportations pour l'Europe se réduisent à une herbe connue sous le nom d'orseille, qui croît sans culture, & qui s'emploie dans les teintures d'écarlate. Quelquefois les isles du cap Verd envoient encore en Amérique quelques bœufs & quelques mulets, & aux colonies d'Afrique soumises à la cour de Lisbonne, un peu de sucre, & une petite quantité de pagnes de coton.

RIVIERE DE CASAMANCE.

LES Portugais ont toujours conservé l'ambition de se regarder comme souverains d'un pays qu'ils avoient découvert, & où ils avoient bâti quelques villages & deux petits forts. Les nations rivales ont peu respecté cette orgueilleuse prétention, & n'ont point discontinué jusqu'à présent de traiter les esclaves sur ces parages, & d'y négocier, en concurrence avec les bâtimens portugais venus des isles du cap Verd, du Brésil & de Lisbonne.

SIERRA-LÉONA.

QUOIQUE les pays situés sur les rives de ce fleuve ne soient pas sous la domination britannique, ses sujets sont cependant parvenus à en concentrer tout le Commerce dans deux comptoirs particuliers, très-anciennement établis. Indépendamment de l'or, de l'ivoire, de la cire, de l'ambre gris, de quelques perles qu'on y trouve, ils tirent annuellement de cette riviere & des contrées voisines quatre ou cinq mille

eſclaves. Ceux de ce canton ſont grands, bien faits, apprennent avec beaucoup de facilité tout ce qu'on veut leur apprendre. Les dents d'éléphants qu'on prend à Sierra-Léona, paſſent pour les meilleures de toute la Guinée : elles ſont d'une groſſeur & d'une blancheur admirables.

COTE D'IVOIRE.

CETTE côte eſt ainſi appelée de la grande quantité de dents d'éléphans qu'elle fournit, celle des Graines & des Quaquas occupe 250 lieues le long de la mer. On y achete du riz, de l'ivoire & des eſclaves. Les navigateurs ne forment que paſſagerement quelques comptoirs ſur ces plages : le plus communément ils attendent à l'ancre que les noirs viennent eux-mêmes ſur leurs pirogues propoſer des objets d'échange. Cet uſage s'eſt, dit-on, établi depuis que des actes répétés de perfidie & de ſévérité de la part des noirs, leur ont fait ſentir le danger des débarquemens.

CAP APOLLONIE.

CE marché a acquis de la célébrité par ſa grande quantité d'eſclaves qu'on y peut traiter. Cet attrait ſeul étoit capable d'en éloigner toutes les ames ſenſibles aux droits de l'humanité ; mais les Européens ſe ſont diſputé la concurrence ſur ces rivages barbares : les Anglois ont même prétendu s'en attribuer le Commerce excluſif : ils ſe flattoient de l'obtenir ; mais d'autres hommes, auſſi durs qu'eux, le leur ont diſputé, & s'y ſont maintenus : ce ſont les traitans Hollandois & François.

COTES D'OR.

CES côtes ainſi appelées de la grande quantité d'or que les Negres jettent dans le Commerce, s'étendent ſur 130 lieues, depuis le cap Apollonie juſqu'à la riviere de Valte. Comme ce pays eſt diviſé en quantité de petits royaumes, qui ſe font ſucceſſivement la guerre, & que les habitans ſont très-robuſtes, les eſclaves que fourniſſent les priſonniers de guerre & les malfaiteurs,

s'y trouvent en grand nombre, & les comptoirs des Anglois, des Hollandois, & même des Danois, s'y ſont exceſſivement multipliés. Les François ſe voyoient à regret exclus d'un endroit ſi avantageux à la traite : pour en partager les bénéfices, ils tenterent de ſe donner un comptoir à Anamabou, lieu très-propre à ce Commerce : ils s'y fortifioient même, de l'aveu des naturels du pays, lorſque leurs travailleurs furent chaſſés à coups de canon par les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Les Anglois, ſans aucun autre droit que celui du plus fort, s'y ſont établis ſolidement, & n'ont plus ſouffert de concurrent dans ce poſte. A huit lieues de la riviere de Valte, eſt Kela, lieu très-abondant en ſubſiſtances. C'eſt là que ſe rendent les navires pour ſe pourvoir de vivres, & qu'ils expédient leurs canots pour s'informer des lieux où il conviendra d'établir leur traite : ſouvent ils vont la faire au petit Popo. Ce marché eſt ſur-tout fréquenté par les Anglois, les François & les Portugais.

JUDA.

CETTE contrée, ſuivant la relation de tous les voyageurs, eſt un des plus beaux pays du monde connu, & un des plus abondans en toute ſorte de productions. Il eſt fort peuplé & très-renommé pour le nombre & la quantité d'eſclaves qui en ſortent. Les marchés de Juda ne ſont ouverts qu'aux Anglois, aux François & aux Portugais : ces derniers y ont une grande ſupériorité, à cauſe du tabac de Bréſil qu'ils y portent, & pour lequel les habitans de Juda ont la plus vive paſſion.

A environ vingt lieues de Juda, eſt le marché de Bodagri : on y mene beaucoup d'eſclaves. Dans les temps que toutes les nations y étoient reçues, les navigateurs ne faiſoient leurs achats que les uns après les autres. Depuis que les Anglois s'en ſont éloignés, il a été permis aux François & aux Portugais d'y traiter en concurrence. C'eſt le lieu de cette contrée le plus fréquenté par les François. A l'égard des Anglois, ils ſe ſont retirés à Honi, dans les iſles de Curamo, ſéparées de Bodagri par une diſtance de quatorze à quinze lieues, ſur une rade difficile, marécageuſe & mal-ſaine. En général, toute la

côte, depuis la riviere de Valte juſqu'aux iſles Curamo, n'eſt pas acceſſible. Un banc de ſable, contre lequel les vagues de l'Océan viennent ſe briſer avec violence, oblige les navigateurs attirés dans ces parages par l'eſpoir d'une abondante traite, à ſe ſervir des naturels du pays, & de leurs pirogues pour envoyer leurs cargaiſons à terre, & pour en rapporter ce qu'ils reçoivent en échange. Leurs navires mouillent ſans danger ſur un fond excellent, à trois ou quatre milles de la côte.

Entre Juda & Bodagri, on trouve encore deux autres marchés, Epée & Portonavo. Le premier eſt rarement fréquenté, parce que ſouvent on n'y trouve point d'eſclaves. Le ſecond n'eſt avantageux qu'aux Portugais : leur tabac du Bréſil leur y donne une telle prépondérance, que les autres nations ſont obligées de former leurs cargaiſons du rebut des leurs.

BÉNIN.

LA riviere de Bénin, qui abonde en ivoire & en eſclaves, eſt navigable pour les vaiſſeaux; mais ſon Commerce eſt tombé preſqu'entierement entre les mains des Anglois. Les Hollandois & les François en ont été rebutés par le caractere

des naturels du pays. A la vérité, ils sont moins barbares que ceux des contrées voisines ; mais ils sont si légers daus leurs goûts, qu'on ne sait jamais quelles marchandises ils voudront accepter en échange.

Au dessous de la riviere de Bénin, on trouve le cap Formose, & ensuite le vieux & le nouveau Calbari. La côte de ces parages est basse, inondée six mois de l'année, & très-mal-saine : on n'y trouve que de l'eau corrompue ; les naufrages y sont fréquens, & des équipages entiers y sont souvent la victime de l'intempérie de l'air. Tant de calamités n'ont pu écarter de ces parages les navigateurs Anglois, qui y achetent tous les ans, à très-vil prix, sept ou huit mille Negres. Les François se hasardent quelquefois à partager un si dangereux Commerce : des malheurs presque inévitables ne sont point des obstacles assez puissans pour arrêter leur avarice.

LE GABON.

LES esclaves qui viennent du Gabon, ainsi que ceux qu'on tire du Bénin & du Calbari, sont très-inférieurs à ceux qu'on achete ailleurs. Aussi sont-ils livrés, le plus qu'il est possible, aux

aux colonies étrangeres, par les Anglois qui fréquentent ces mauvais marchés.

Les rivages de la riviere du Gabon, ſituée préciſément ſous l'équateur, ſont auſſi mal-ſains que les pays dont on vient de parler, même dans tous les ports, dans tous les marchés qu'on trouve depuis le Gabon juſqu'au royaume d'Angola. A Loango, à Molimbo, à la baie de Gabinde, le climat eſt meurtrier, & très-meurtrier; mais, comme on y trouve des eſclaves en très-grande quantité, de meilleure qualité & à meilleur marché qu'ailleurs, ſur le reſte de la côte, ces funeſtes parages, & ſur-tout le marché de Molimbo, plus que tous les autres, n'ont pas laiſſé d'être fréquentés par les navigateurs Européens. La néceſſité de fournir aux beſoins de l'Amérique, & l'appas du gain, leur font affronter tous les dangers.

Depuis la baie de Gabinde juſqu'au Zaire, il ne ſe trouve plus de rivage abordable. Non loin de ce fleuve eſt la riviere Ambriz, qui reçoit quelques petits bâtimens expédiés de l'Europe même. Des navires plus conſidérables arrivés à Loango, à Molimbo, à Gabinde, y envoient leurs chaloupes pour traiter des noirs, & abréger leur ſéjour ſur la côte; mais les navigateurs qui y ſont établis, ne ſouffrent pas toujours cette concurrence. Les Anglois, les Hollandois, les

François, sans craindre cet obstacle, envoient librement leurs chaloupes à Mossula, dont la rade est impraticable pour les navires. Rarement en reviennent-elles, sans amener quelques esclaves, qu'on y obtient à un prix plus modéré que dans les grands marchés.

ANGOLA.

APRÈS Mossula, commencent les possessions que les Portugais ont conquises dans le royaume d'Angola. Elles forment un état considérable, qui s'étend sur 240 lieues de côtes, &, dans de certains endroits, jusqu'à 100 lieues dans l'intérieur des terres.

La capitale de cette partie de l'Afrique portugaise est Saint-Paul de Loanda. Cette ville a un assez bon port, protégé par des fortifications régulieres. Beaucoup plus bas est Saint-Philippe de Benguela, qui appartient à la même nation, & qui n'a qu'une rade, où souvent la mer est fort grosse. Cette derniere ville est défendue par un mauvais fort, que le canon des vaisseaux réduiroit aisément en poudre. A dix lieues plus loin que Saint-Philippe, est encore une loge portugaise, où sont élevés de nombreux troupeaux, &

où eſt ramaſſé le ſel néceſſaire aux peuples ſoumis à la couronne de Portugal.

Les navires portugais qui viennent à la traite ſur ces parages, ſont tous expédiés du Bréſil, & preſque uniquement de Rio-Janéiro. Ils ſe rendent tous à Saint-Paul de Loando, ou à Saint-Philippe. Ces bâtimens achetent un plus grand nombre d'eſclaves dans le premier de ces marchés, & dans l'autre des eſclaves plus robuſtes. Comme les Portugais exercent ſur leur territoire un privilege excluſif, ils paient ces malheureux noirs moins chers qu'on ne les vend ailleurs : ils donnent en échange du tabac & des eaux-de-vie de ſucre.

En général, il faut obſerver que, de tous les eſclaves qu'on achete en Afrique, les Cafres, les Negres de la haute Guinée, ſont plus robuſtes & plus propres aux travaux de la terre. Les noirs du Sénégal ont la taille avantageuſe, la peau d'un noir d'ébene, les traits & la phyſionomie agréables : les femmes ſont encore plus belles. Il en eſt de même de quelques autres contrées; mais les uns & les autres ne ſont pas forts & bons cultivateurs. On en tire plus d'utilité dans le ſervice domeſtique. Quand les maîtres les traitent avec humanité, ils ont pour eux un attachement qui va juſqu'à la paſſion, & quel-

ques-uns en ont donné des preuves qu'on ne peut trop admirer. Au contraire, si, par un caprice ou par brutalité, on les maltraite, ils en concoivent un ressentiment si vif, qu'à la premiere occasion qui se présentera, ils exerceront les vengeances les plus atroces. On en a quelques exemples qui font frémir.

Au-delà des établissemens portugais, commence un pays stérile, qui a plus de 200 lieues de côtes, & qui se termine au cap de Bonne-Espérance. Ce long espace de pays n'est habité que par les Cimbebas & les Hottentots, peuples sauvages, pauvres, mais libres, qui ne se livrent point à l'esclavage. Ils sont assez heureux pour être dédaignés par les Européens, qui n'ont aucune communication avec eux.

ISLE DE SAINTE-HÉLENE.

POUR entretenir ses liaisons avec les Indes orientales, la compagnie angloise a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélene. Cette isle, qui n'a qu'environ 28 milles de circonférence, est située au milieu de l'Océan atlantique, à quatre cents lieues des côtes d'Afrique, & à-peu-près même distance du cap de Bonne-Espérance. En

1602, les Portugais découvrirent l'isle de Sainte-Hélene, qu'ils dédaignerent. Les Hollandois y formerent dans la suite un petit établissement; mais ils en furent chassés par les Anglois, qui s'y sont fixés depuis 1673.

Sur son sol stérile & sauvage, aucune des productions de l'Europe, grains, légumes, arbres fruitiers, à l'exception du pêcher, n'ont pu y prospérer. Il a fallu se borner à la nourriture des bêtes à cornes; & ce n'est même qu'après s'y être donné beaucoup de peine, qu'on est parvenu à les multiplier. On en compte dans l'isle environ trois mille, nombre bien insuffisant pour fournir au rafraîchissement des vaisseaux qui abordent à Sainte-Hélene, & à la consommation d'environ vingt mille habitans libres ou esclaves, qui peuplent cette isle : cinq cents hommes de garnison renfermés dans des fortifications peu considérables, forment toute sa défense. On voit combien cette relâche est inférieure à celle que les Hollandois se sont procurée au cap de Bonne-Espérance. Tous les bâtimens anglois qui reviennent des Indes, s'arrêtent à Sainte-Hélene, &, en temps de guerre, ils y trouvent des vaisseaux d'escorte. Les recifs & les courans en écartent ceux qui vont d'Angleterre aux Indes. Plusieurs d'entre eux, pour éviter les inconvé-

niens d'un ſi long voyage, vont, ſans s'arrêter, relâcher au cap de Bonne-Eſpérance; les autres, particuliérement ceux qui ſont deſtinés pour le Malabar, vont prendre des rafraîchiſſemens aux iſles de Comore.

ASIE.

L'Asie, si on en excepte les parties septentrionales, est une des plus délicieuses & des plus riches parties de l'univers. C'est là que, dans tous les temps, le Commerce a été chercher ses plus rares & ses plus précieuses marchandises, l'or, les diamans, les perles, les aromates, les plus belles étoffes, enfin tous les alimens du luxe & de la volupté, tous les trésors dont la puissance enflamme le plus la cupidité des hommes.

Les Egyptiens sont les premiers navigateurs qui se soient emparés du Commerce de l'Asie & de l'Inde : ils y acquirent des richesses immenses. L'Egypte, quoique subjuguée par les Romains, quoiqu'enlevée à l'empire d'Orient par les Arabes, fut toujours l'entrepôt d'un grand Commerce, où toutes les nations de l'Europe alloient prendre les productions de l'Inde : elles y portoient & en rapportoient les mêmes marchandises qu'aujourd'hui. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois, & sur-tout les Vénitiens, furent alors les seuls qui s'enrichirent à ce trafic, jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance : elle offrit aux Portugais qui la firent,

un chemin aux Indes orientales plus court & plus facile que tous ceux qu'on connoiſſoit auparavant, & leur donna le moyen de faire, excluſivement à toutes les autres nations, le Commerce de l'Aſie & de l'Inde.

Les Vénitiens comprirent bientôt que la découverte du cap de Bonne-Eſpérance, époque la plus célebre de l'hiſtoire du monde, cauſeroit une grande révolution dans le Commerce, & leur ſeroit funeſte. Ce fut en vain qu'ils oppoſerent leurs intrigues & leurs flottes pour traverſer les entrepriſes des Portugais. Cette nation exaltée par l'ambition, par l'avarice & le fanatiſme, avec des miſſionnaires, de foibles armées, & un courage qu'elle pouſſa juſqu'à l'héroïſme, en moins d'un ſiecle étendit en Aſie ſa domination & ſon Commerce, du couchant à l'orient, depuis la mer Rouge & le golfe Perſique juſqu'aux Moluques. Goa & Lisbonne furent les ſeuls entrepôts où ſe concentrerent toutes les richeſſes & les tréſors des Indes orientales.

Si les conquêtes & la proſpérité des Portugais furent rapides, leur chute ne le fut pas moins. Bientôt accablés ſous le poids de leurs propres richeſſes, énervés par la chaleur du climat, corrompus par toute ſorte de vices, ils perdirent leur courage & leur activité : privés des ſecours de la métropole, ils ne purent plus réſiſter aux

nations commerçantes de l'Europe. Bientôt les Hollandois & les Anglois leur enleverent leurs richeſſes & leurs poſſeſſions. De tant de grandeur, il ne leur reſte plus que Goa & quelques miſérables établiſſemens, où ils languiſſent encore dans l'inaction, ſans eſpérance de recouvrer leur ancienne ſplendeur.

En parcourant l'Aſie du couchant à l'orient, voyons comment chacune des nations commerçantes de l'Europe s'eſt approprié les dépouilles qu'elle a enlevées aux Portugais ; l'état actuel des établiſſemens qu'elles ont formés en Aſie ſur les débris de leur fortune, & de ceux qu'elles ſe ſont procurés par d'autres conquêtes.

L'ARABIE.

Cette vaſte contrée forme une des plus grandes péninſules du monde connu. Elle eſt environnée de trois mers ; au midi, par l'Océan indien, au levant, par le golfe Perſique, au couchant, par la mer Rouge. On ſent combien cette poſition eſt avantageuſe pour le Commerce ; & les Arabes en ont toujours fait un très-grand avec tous les pays où ces mers les conduiſent. Dans les temps de leurs conquêtes, ils l'étendirent juſ-

qu'aux extrémités des Indes orientales, dont ils raſſembloient les précieuſes marchandiſes dans les ports de l'Arabie, & ſpécialement dans celui d'Aden, d'où enſuite ils les verſoient dans ceux de l'Egypte, par le canal de la mer Rouge.

Lorſqu'après la découverte du cap de Bonne-Eſpérance, les Portugais conçurent le vaſte projet d'attirer à eux ſeuls le Commerce de l'Inde, ils prévirent que les Arabes, qui en étoient en poſſeſſion, leur oppoſeroient de la réſiſtance : pour s'en débarraſſer, ils leur intercepterent le chemin de l'Inde, en s'emparant de la navigation de la mer Rouge & du golfe Perſique. Albuquerque, un de leurs généraux, ſe propoſoit même de détruire le port de Suès en Egypte, celui d'Aden à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie, &, depuis pluſieurs ſiecles, l'un des plus floriſſans comptoirs de l'Aſie : mais le Portugais fut vivement repouſſé de tous côtés, &, diſtrait par des projets plus importans, il ſe trouva forcé d'abandonner ſon entrepriſe. Quelque temps après, Aden fut conquis par Soliman II, empereur des Ottomans. Bientôt un roi d'Hiemen en chaſſa les Turcs, ainſi que de Moka, & de quelques autres parties de l'Arabie, dont le Commerce demeura libre entre les naturels du pays & les nations européennes qui voulurent former des liaiſons avec eux. Depuis cette révolution,

les principales opérations de Commerce se sont faites à Moka, situé sur la mer Rouge, à quelque distance d'Aden.

Les marchandises que, dans tous les temps, a fournies l'Arabie, & qu'elle fournit encore, sont la myrre, l'encens, l'aloës, le meilleur de tout l'univers, le baume de la Mecque, quelques aromates & quelques drogues propres à la médecine. Ce n'est que depuis le XVe. siecle qu'on a commencé à connoître les propriétés du café en Arabie, à l'y cultiver, à en faire usage. A l'imitation des Arabes, les autres nations l'ont adopté, & elles en font une si grande consommation, que le café est devenu, pour le pays, la branche la plus considérable de son Commerce : sans elle, l'Arabie seroit aujourd'hui très-pauvre. La vente de ses aromates n'y fait pas entrer, par an, plus de huit à neuf cents mille livres, somme bien insuffisante pour lui fournir tout ce qui lui manque.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Bételfagui, situé à dix lieues de la mer Rouge, sur un sable aride : son fruit n'a pas le même degré de bonté par-tout. Celui qui vient sur les lieux élevés, & spécialement à Ouden, est généralement préféré. C'est à Bételfagui que se vend tout le café qui doit sortir du pays par terre. Les Egyptiens trouvent celui

dont ils ont besoin à Gedda, port de l'Arabie sur la mer Rouge, plus proche de Suès que Moka. C'est dans cette derniere place que tous les autres peuples s'approvisionnent. L'exportation de ce café peut être, par an, de douze à treize millions de livres pesant.

L'Europe en achete - - - -	1, 500, 000
La Perse, - - - - - - - - -	3, 500, 000
La flotte de Suès, - - - -	6, 500, 000
La caravanne de terre, - -	1, 000, 000
L'Indostan, - - - - - - - - - -	150, 000
	12, 650, 000

Le plus parfait de ce café se vend 17 sols la livre, celui de moyenne qualité 15 s., & celui de qualité inférieure 13 s. : le tout dans les ports de l'Arabie. En réduisant tous ces cafés à 14 s. la livre, qui est le prix commun, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit à neuf millions de livres tournois.

C'est avec cette somme & les cafés qui lui restent, que le pays se procure les denrées qui lui manquent, & que l'Afrique & l'Asie envoient dans ses ports.

Pour achever l'approvisionnement de l'Arabie, les Anglois expédient tous les ans du Bengale, pour le port de Gedda, trois navires, dont les cargaisons consistent en riz, safran, sucre, gin-

gembte, étoffes de soie, & quantité de toiles. La valeur du tout peut monter à sept millions. La plupart de ces marchandises restent dans le pays : le surplus est vendu à la flotte de Suès. Surate envoie aussi tous les ans à Gedda quelques cargaisons, mais beaucoup plus riches, dont le prix s'éleve jusqu'à dix millions. Dans cet envoi, les Anglois prennent la plus grande part qui leur est possible.

GOLFE PERSIQUE.

Le golfe Persique s'étend entre l'Arabie & la Perse, ayant à son extrémité, au nord, la ville de Bassora, &, au midi, la ville d'Ormus, située dans une petite isle peu éloignée du rivage de la Perse. Les Arabes, dans les temps de leur prospérité, avoient établi à Ormus un comptoir qui devint le plus opulent, & l'endroit le plus voluptueux de l'Asie. Ce qu'on raconte de ses richesses, de son luxe & de ses profusions, n'est presque pas croyable.

A peine les Portugais eurent-ils formé un établissement solide à Goa, qu'ils tournerent leurs armes du côté d'Ormus. Ils y furent également attirés, & par l'appas des richesses & par le dessein d'intercepter aux Arabes le chemin des Indes.

En 1507, Albuquerque, vice-roi de Goa, fit cette importante conquête, & en chassa les Arabes, qui n'y sont plus retourné.

Les Portugais ont gardé cette place pendant plus d'un siecle; mais, dans le temps de leur décadence; Schah-Abas, roi de Perse, secondé par les Anglois, la leur enleva en 1622. Les Portugais qui la défendirent, perdirent leurs richesses, leur comptoir : tout devint la proie du vainqueur. Les fortifications d'Ormus furent rasées, la ville sacagée & ruinée; le monarque persan attira tout le Commerce qui s'y faisoit dans ses états à Bender-Abassi.

Le Commerce ne se maintient que par la liberté : les négocians ne la trouverent point en Perse; ils y éprouverent mille vexations, plus odieuses, plus injustes les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles. Leurs cruautés & leur avarice affoiblirent chaque jour les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. La Perse, agitée, déchirée par les guerres civiles, se trouve encore aujourd'hui exposée à toutes les horreurs de l'anarchie.

Dans une situation si violente, Bender-Abassi & les autres ports de Perse, où il étoit si dangereux d'aborder, ont été abandonnés. Le peu de Commerce qui s'y faisoit, a été transporté

à Baſſora. Son port eſt devenu un entrepôt célebre, qui conſerve encore aujourd'hui ſon état & ſon importance. Les Turcs, qui ſont maîtres de cette place, ont profité des malheurs de leurs voiſins. En ſe conduiſant avec des principes un peu plus équitables, ils ont ſu attirer chez eux les affaires, & les y retenir. Les négocians ne laiſſent cependant pas d'y être ſouvent opprimés par les commandemens turcs. Ceux-ci y ſont excités par la rivalité des Européens, qui cherchent à ſe ſupplanter les uns & les autres, & qui, pour y réuſſir, s'embarraſſent peu d'employer les moyens les plus odieux.

Les marchandiſes que les Européens établis dans l'Inde envoient à Baſſora, montent à dix ou douze millions : les Anglois entrent dans cette ſomme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les François, les Maures, les Indiens, les Arabes & les Arméniens pour le ſurplus.

Les cargaiſons de ces nations conſiſtent en riz, ſucre, en mouſſelines rayées & brodées, en de groſſes toiles bleues de Coromandel, du cardamôme, du bois de ſandal du Malabar, des étoffes d'or & d'argent de Surate, des perles de Baharem, du café de Moka, du fer, du plomb & des draps d'Europe. Ces marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant, & ſe tranſportent,

pour la plus grande partie, en Perſe : le ſurplus ſe répand à Bagdad, à Alep, & dans l'Arabie déſerte.

Quelque fréquenté que ſoit aujourd'hui Baſſora, ce port doit cependant craindre d'être un jour abandonné. Pluſieurs navigateurs commencent à lui préférer Maſcate, & plus d'une raiſon ſemble juſtifier cette préférence. Le port de Maſcate, ſitué à l'entrée du golfe Perſique, eſt un excellent entrepôt pour Baſſora, placé au fond de ce golfe : il abrege le voyage de trois mois ; le Commerce y eſt plus libre qu'à Baſſora ; on n'y éprouve aucune vexation ; les droits y ſont réduits à un & demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter enſuite les marchandiſes à Baſſora, où la douane exige trois pour cent ; mais les Arabes ſe chargent de ce tranſport à très-bon marché. Une raiſon particuliere déterminera toujours les Anglois qui négocient pour leur compte, à fréquenter Maſcate : ils y ſont exempts des cinq pour cent qu'ils ſont obligés de payer à Baſſora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établiſſemens.

Le golfe Perſique reçoit encore quelque célébrité de l'iſle de Baharem. C'eſt dans ſes parages que ſe fait la pêche des plus belles perles de l'orient : elles ſont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon, mais plus groſſes que

les

les premieres, & plus régulieres que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune ; mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que, dans les pays chauds, les perles les plus blanches perdent, avec le temps, beaucoup de leur éclat.

Le produit annuel de cette pêche est estimé trois millions six cents mille livres, dans lesquels les Anglois y entrent pour quelque chose. Les perles inégales passent à Constantinople & dans le reste de la Turquie : les plus belles & les plus parfaites sont réservées pour Surate & pour l'Indostan.

Autrefois on faisoit d'abondantes pêches de perles à Ormus, à Kareck ; à Keshy ; mais leurs bancs sont épuisés. Il n'y a que celui de Baharem qui paroît n'avoir pas encore essuyé une diminution sensible.

COTES DU MALABAR.

DIU.

CES côtes s'étendent depuis le fleuve Indus, au nord, jusqu'au cap Comorin, au midi. Le premier établissement européen qu'on y trouve, au nord, est le port & la ville de Diu, bâtie

dans une petite isle du même nom, qu'on rencontre vis-à-vis les rivages du Guzarate. Originairement cette ville appartenoit au roi de Cambaye. Les Portugais, dans les commencemens de leur établissement au Malabar, obtinrent la permission d'y bâtir un comptoir fortifié. Bientôt ils s'emparerent de toute l'isle, & s'y rendirent odieux par leurs vexations & leur tyrannie. Un certain Cojé-Sophar, ministre du roi de Cambaye, l'exhorta à secouer leur joug. Il fit le siege de la citadelle de Diu. Les Portugais opposerent à cette attaque la plus vigoureuse résistance : ils eurent le bonheur de conserver la place, & ils la possedent encore; mais le voisinage de Surate, & la supériorité qu'y ont acquise leurs rivaux, rendent inutiles toutes les dépenses & les efforts qu'ils ont faits pour la conquérir & la garder. Diu, qu'on regardoit autrefois comme un poste très-important pour assurer le Commerce des Indes, aujourd'hui n'est plus rien. Les Portugais, devenus aussi indolens qu'ils étoient actifs & redoutables dans le temps de leurs conquêtes, n'en retirent aucune utilité : ils n'en retirent pas davantage de la ville de Daman, située à vingt lieues de Surate : ils s'en emparerent en 1535. Le Mogol a tenté plusieurs fois de la recouvrer, mais inutilement. Cette ville est restée aux Portugais. Les Anglois & les

Hollandois ont dédaigné de leur enlever Diu & Daman : ils se sont seulement appliqués à leur rendre inutiles ces deux places. Ils y ont parfaitement réussi ; & les Portugais, qui n'ont plus ces principes d'activité qu'avoient leurs ancêtres, ne font pas le moindre effort pour se relever de tant d'humiliation.

SURATE.

Cette ville, qui fait partie de l'empire du Mogol, située sur le golfe de Cambaye, la plus riche & la plus peuplée de toute la côte du Malabar, a toujours été un grand entrepôt de Commerce ; &, malgré les malheurs qu'elle a essuyés, elle est encore la plus célebre de l'Asie. On y trouve tout ce que cette riche partie du globe a de plus rare & de plus précieux. C'est dans ses magasins que le Guzarate verse tout le produit de ses innombrables manufactures : les belles toiles qui en sortent, sont pour Surate la source intarissable de ses richesses ; & la base du Commerce immense qu'elle fait avec l'Arabie, la Perse & l'Europe. Aucun pays n'est plus industrieux à employer le coton ; aucun pays n'en produit davantage. Indépendamment de la quantité prodigieuse que Surate fait travailler dans ses

manufactures, cette ville en envoie tous les ans sept à huit mille balles dans le Bengale : la Chine, la Perse & l'Arabie en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est abondante : si elle est médiocre, le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours le plus avantageux.

Quoique Surate reçoive, en échange de ses exportations, des porcelaines de la Chine, de Bengale & de Perse des soies, des dattes, des fruits secs, de l'eau-rose, des perles, du cuivre; qu'il tire du Malabar des mâtures & du poivre; des parfums & des esclaves de l'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, de la quincaillerie; la balance en argent lui est cependant si favorable, qu'il lui revient tous les ans vingt-cinq à vingt-six millions. Ce profit augmenteroit de beaucoup, si les richesses de la cour de Delhy n'étoient pas détournées.

Les monnoies étrangeres n'ont point cours à Surate : on ne s'y sert que de roupies, qu'on fabrique tous les ans dans le pays. Celles de l'année valent un peu plus que celles de l'année précédente, qui sont censées avoir diminué de poids par l'usage & le frottement. Les étrangers qui arrivent à Surate sont obligés de changer en monnoies du pays, & en payant un & demi pour cent du droit d'entrée, l'or & l'argent qu'ils

apportent. Ces métaux sont aussi-tôt fondus & raffinés, pour en faire des roupies.

Le grand & le riche Commerce qui s'est toujours fait à Surate, a été un puissant appât pour y attirer les négocians de l'Europe, & leur faire desirer d'y avoir des établissemens. Les Anglois & les Hollandois, après en avoir expulsé les Portugais, qui n'ont pu soutenir la concurrence avec eux, y ont obtenu des comptoirs, qui sont respectés & floriſſans. Les François ont paru les derniers à Surate : ils y eurent aussi un comptoir, qui leur a été successivement enlevé & rendu. L'article 15 du traité de Versailles, du 3 Septembre 1783, paroît leur en avoir assuré la tranquille jouissance. Par cet article, il est réglé que les François auront un Commerce libre, sûr & indépendant sur la côte de Malabar, soit qu'ils le fassent individuellement, ou en corps de compagnie.

Les Anglois & les Hollandois participent, autant qu'il leur est possible, aux grandes affaires de Commerce qui se font à Surate ; mais l'Anglois y a acquis une supériorité décidée sur tous ses rivaux. La dignité de grand-amiral du Mogol, dont est revêtu le directeur de la compagnie angloise, l'oblige d'avoir toujours sur pied une forte marine, qui, jointe à celle de ses commettans, le met en état d'assurer le succès de ses

opérations. Il y a plus : en 1759, les Marates menacerent Surate ; ils étoient près de s'en emparer & de saccager cette ville si opulente. Dans cette extrémité, l'empereur du Mogol & les habitans appelerent à leur secours les Anglois, qui réussirent à sauver cette importante place, dont on leur confia la garde : ce fut la récompense de leurs services. Ils rendirent le calme à Surate, mais en la mettant dans la dépendance absolue de la nation dont elle avoit invoqué le secours. En 1776, par un traité conclu avec les Marates ; la même nation obtint encore la libre jouissance de Barokia & de son territoire, avec 720, 000 liv. de revenu sur un autre territoire qu'on y joignit. Barokia est une grande ville située à 35 milles de l'embouchure de la riviere de Nerhedals, qui se jette dans le golfe de Cambaye, & très-anciennement célebre par la richesse de son sol, par l'abondance de ses manufactures, & par la propriété qu'ont ses eaux de bien blanchir les toiles. Qu'on juge de quelle importance peut devenir ce poste entre les mains de gens aussi actifs que les Anglois : mais tant de puissance, tant de richesses, tant d'autorité leur deviendroient peut-être inutiles, si, pour s'en assurer la jouissance, ils n'avoient fait la conquête de Salcéte & de Bombay.

SALCÉTE ET BOMBAY.

CES deux isles, peu éloignées l'une de l'autre, situées dans le voisinage de Surate, appartenoient aux Portugais. La premiere leur fut enlevée par les Marates ; & les Anglois la conquirent sur ces derniers, en 1774. Cette acquisition ne les rendit maîtres que d'un territoire peu étendu, sans aucun port, mais le plus peuplé & le plus fertile de toute l'Asie. Bombay, sans jouir de ces avantages, en a un autre qui les compense tous ; c'est d'avoir le meilleur port de tout l'Indostan, & le seul qui, avec celui de Goa, puisse recevoir des vaisseaux de ligne.

L'air de Bombay étoit autrefois si mal-sain, si meurtrier, qu'il passoit en proverbe que deux mousSons à Bombay étoient la vie d'un homme. Une si cruelle intempérie en dégoûta les Portugais : ils céderent leur isle aux Anglois, en 1662. Entre les mains d'une nation aussi industrieuse & aussi active, elle changea bientôt de face. Pour tirer tout l'avantage qu'ils avoient espéré du port de Bombay, ils travaillerent à donner de la salubrité à l'air : les arbres en trop grand nombre, & qui en empêchoient la libre circulation, furent coupés ; les marais, qui l'in-

fectoient, furent desséchés ; de tous côtés le pays fut ouvert ; on procura de l'écoulement aux eaux : l'air devint alors tel qu'on le desiroit. Un peuple innombrable, également attiré par la bonté de l'air & par les douceurs d'un gouvernement libre, accourut de tous côtés pour peupler l'isle. Son port, régulierement fortifié, est devenu le plus célebre de tout l'Indostan : il est le rendez-vous de tous les bâtimens anglois expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le golfe Persique & le Malabar. C'est là que les escadres angloises, envoyées par la Grande-Bretagne dans les mers de l'Inde, doivent se rafraîchir & se radouber : elles y trouvent, dans de vastes magasins, tous les approvisionnemens nécessaires. Enfin Bombay, dont les Portugais n'ont jamais su rien faire, est devenu le centre de toute la puissance angloise dans l'Indostan, & de toutes les forces avec lesquelles elle s'est emparée si rapidement de la navigation & d'une grande partie du Commerce de Surate.

En 1773, le revenu de Bombay & des comptoirs qui sont dans sa dépendance, se montoit à - - - - - - - - - - 13, 607, 212 liv. 10 s.
Leurs dépenses à - - 12, 711, 150 liv.

Profit - - 896, 062 liv. 10 s.

C'est bien peu de chose avec tant de moyens ;

mais on prétend que depuis 1773 ce profit s'eſt beaucoup accru. Goa eſt bien éloigné de concevoir l'eſpérance de changer ſa malheureuſe ſituation, & de l'améliorer.

GOA.

CETTE ville étoit anciennement une dépendance du royaume de Decan; & quoiqu'alors elle fût moins importante qu'elle ne l'eſt devenue depuis, on la regardoit comme un des poſtes le plus avantageux pour le Commerce des Indes orientales. Goa, ſituée vers le milieu de la côte de Malabar, s'éleve en amphithéâtre dans une petite iſle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui ſe jette dans la mer, après avoir formé devant ſes murs un des plus beaux ports de l'univers. Avant d'y entrer, on découvre les deux péninſules de Salcet & de Bardes, qui lui ſervent en même temps de rempart & d'abri. Quelle plus admirable ſituation pourroit-on deſirer pour faire un grand entrepôt de Commerce?

Cette idée n'échappa point aux Portugais, lorſqu'ils commencerent leurs conquêtes dans l'Inde. Forcés de quitter Calicut, où ils s'étoient d'abord fixés, ils s'emparerent de Goa. Albu-

querque bruſqua cette place en 1510, la prit & s'y fortifia. Trois mois après, il en fut chaſſé par les Indiens. Ce général revint à la charge, prit & reprit Goa pluſieurs fois, & força enfin le roi de Decan à le lui abandonner, avec les péninſules de Salcet & de Bardes : les Portugais s'y ſont maintenus depuis. Dans les temps de leur proſpérité, Goa devint l'entrepôt de toutes les richeſſes des Indes, le plus fameux marché de l'univers, & la métropole des établiſſemens portugais dans l'Inde : mais cette ſplendeur n'a ſubſiſté que juſqu'à l'arrivée des Anglois & des Hollandois dans le Malabar. Ils y trouverent une nation énervée par la molleſſe qui ſuit une opulence exceſſive, gouvernée par la plus mauvaiſe adminiſtration poſſible, entourée de prêtres, de moines, & de ſes barbares inquiſiteurs, dégradée par toutes ſortes de vices, déteſtée par les naturels du pays, à cauſe de ſes rapines & de ſa tyrannie. Ils lui enleverent bientôt ſes plus conſidérables poſſeſſions, ſon immenſe Commerce, la ſource de ſes richeſſes, de tant de crimes, & de ſon aviliſſement. Il ne reſte plus à Goa que le ſouvenir de ſon ancienne grandeur ; & il ſe voit aujourd'hui réduit aux plus minces opérations. En raſſemblant tout ce qu'il reçoit de ſes autres comptoirs, tout ce que lui apportent quelques bâtimens chargés de marchandiſes re-

butées à Canton, il ne peut fournir annuellement pour l'Europe que trois ou quatre cargaisons, dont la valeur ne passe pas trois millions cent soixante & quinze mille livres, non compris le Commerce que fait exclusivement la couronne, qui consiste en sucre, tabac en poudre, poivre, salpêtre, perles, bois de sandal & d'aigle. Mais les profits que la nation & la couronne retirent de ce Commerce, sont en grande partie absorbés par l'entretien d'un gouverneur-général, des fortifications de Goa, & d'une très-mauvaise milice de 6276 soldats blancs ou noirs.

CALICUT.

CALICUT est le premier port des Indes orientales, où les Portugais débarquerent en 1498, conduits par Vasco de Gama. C'étoit alors le plus fameux marché de l'Inde pour le Commerce des épiceries, des diamans, des toiles fines, des soies, de l'or & de l'argent. Les Portugais y furent d'abord favorablement reçus, & obtinrent la permission de bâtir un comptoir & une forteresse près de la ville. Dans la suite, ils se brouillerent avec le Samorin (c'est ainsi qu'on appelle le roi de Calicut), qui, après une guerre opiniâtre, vint à bout de les chasser du

pays. Aujourd'hui le Calicut n'eſt plus connu dans le Commerce que par quelques comptoirs que les Européens poſſedent dans cette contrée. Celui de Tallichery, qui appartient aux Anglois, eſt le plus conſidérable, & cependant ne fournit qu'un million cinq cents mille livres peſant de poivre, & quelques autres denrées de peu d'importance. En 1725, les François obtinrent des naturels du pays le comptoir de Mahé. Il s'étoit élevé à quelque degré de proſpérité, lorſque les Anglois s'en emparerent & le ruinerent : ils l'ont rendu à la paix de 1763. Ils l'ont encore repris pendant la derniere guerre, & rendu par l'article 5 du traité de paix de 1783.

COCHIN.

LES Portugais, dépouillés par-tout, ſe maintenoient avec quelqu'éclat à Cochin, lorſqu'en 1663 ils s'y virent attaqués par les Hollandois. Ceux-ci leur enleverent rapidement & Cochin & tous les comptoirs qu'ils avoient dans cette contrée de l'Inde. Après cette conquête, les vainqueurs ſe promettoient les plus brillans ſuccès dans leur Commerce ſur les côtes du Malabar ; mais, continuellement contrariés par leurs rivaux, l'événement n'a pas répondu à leurs

espérances. Ils n'envoient actuellement de Batavia à Cochin qu'un seul vaisseau chargé d'un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif argent. Le vaisseau qui a débarqué cette médiocre cargaison, prend en retour du kaire (*) pour les besoins du port de Batavia, & quelques quantités de poivre, qu'il verse à Ceylan. Les profits que peut faire la compagnie sur de si petits objets, sont absorbés par la dépense. Cependant, un comptoir placé au milieu de campagnes très-fertiles, arrosées par une riviere qui porte des bâtimens de cinq cents tonneaux, devroit être naturellement plus florissant. On ne peut attribuer sa langueur qu'au génie oppresseur du gouvernement hollandois.

TRAVENCOR.

DANS ce petit royaume il s'est formé deux établissemens européens. Celui que les Danois ont à Coleschey est sans activité. Il est rare, & très-rare que cette nation y fasse le moindre petit achat & la moindre vente.

(*) Ce sont des cordages faits avec de l'écorce du cocotier.

Le comptoir anglois d'Anjinga eſt placé ſur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite riviere obſtruée par des ſables la plus grande partie de l'année. La ville eſt remplie de métiers, & fort peuplée. Un ſeul agent conduit les affaires de ce comptoir, avec peu de dépenſe, mais avec beaucoup d'activité.

Le Travancor, qui aboutit au cap Comorin, termine au midi le Malabar proprement dit, contrée plus agréable que riche. On n'emporte gueres de ce pays, généralement ſtérile, que des aromates & des épiceries : les plus conſidérables ſont le bois de ſandal, le ſafran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fauſſe cannelle & le poivre.

LES MALDIVES.

ON appelle ainſi une longue chaîne d'iſles ſituées à la pointe de l'Aſie, à l'oueſt du cap Comorin. Les naturels du pays les font monter à douze mille. La plus grande partie n'offre que des monceaux de ſable ſubmergés dans la haute marée ; & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence : la principale eſt celle de Male, ſituée au milieu de toutes les autres, à qui on ne donne pas une lieue & demie de

tour. Le cocotier, qui eſt plus abondant dans ces iſles que dans aucune autre contrée du monde, en fait, pour ainſi dire, toute la richeſſe : ſon écorce, connue ſous le nom de kaire, ſert à faire des cables très-forts & très-utiles pour la navigation de l'Inde. Sur les rivages des iſles, on ramaſſe les cauris. Ce ſont de petites coquilles blanches & luiſantes, qui ſervent de monnoie aux indes & ſur les côtes d'Afrique. Le Bengale ſeul en tire tous les ans pour ſept à huit cents mille livres. Les Européens achettent la livre peſant de cauris dix ſols : ils la revendent depuis douze juſqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée juſqu'à trente cinq ſols. Les Maldives donnent encore une eſpèce de poiſſon qu'on ſale, & dont on envoie tous les ans deux cargaiſons à Achem. On les paie avec de l'or & du benjoin. L'or reſte dans le pays, & le benjoin paſſe à Moka, où il ſert à acheter environ trois cents balles de café, qui ſe conſomment dans ces iſles.

Un pays ſi pauvre n'étoit pas fait pour exciter les Européens à y former des établiſſemens. Les Portugais cependant, quelque temps après leur arrivée dans l'Inde, le convoiterent & le mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu : une garniſon qu'ils laiſſerent pour contenir les inſulaires, fut maſſacrée, & les Maldives recouvrerent leur

indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un prince mahométan, qui tient sa cour à Male, & qui est le seul négociant de ses états.

CEYLAN.

LES Portugais durent se croire bien dédommagés de la perte des Maldives, par la conquête de Ceylan, poste d'une bien plus grande importance, & qu'ils n'ont pas mieux conservé.

L'isle de Ceylan, située à la pointe de l'Asie, vis-à-vis le cap Comorin, est sans contredit l'endroit le plus avantageux pour le Commerce qu'on puisse trouver dans l'Inde. Sa situation offre une communication très-facile avec le Malabar, le Coromandel & le Bengale, un passage qui conduit dans les plus opulentes régions de l'orient. Tous les navires qui arrivent d'Europe se présentent d'eux-mêmes à la vue de Ceylan, & les mousſons alternatives permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les temps de l'année. L'isle a environ quatre-vingt lieues de long sur trente de large. Ses ports, en assez grand nombre, sont les meilleurs de l'Inde. On y trouve des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, d'excellente cannelle, du poivre, de l'areque, une pêcherie de

de perles, qui produit deux cents mille livres par an. Le terrein en général y eſt fertile ; l'air y eſt de la plus grande ſalubrité ; enfin rien ne manque à ce délicieux pays pour en faire un établiſſement de Commerce également ſolide, & utile & agréable.

Les Portugais eurent le bonheur d'y réuſſir : ils s'emparerent des côtes & de preſque tous les ports de l'iſle ; ils en fortifierent quelques-uns avec beaucoup de dépenſe, & ſur-tout Colombo, où ils placerent le centre de leur domination & de leur Commerce. Ils s'y maintinrent aſſez long-temps, avec autant de courage que d'éclat ; mais leurs gouverneurs s'étant rendus odieux aux naturels du pays, par leur tyrannie & leurs cruautés, s'étant plus occupés à bouleverſer le gouvernement & la religion, que des affaires de leur Commerce, le roi de Candy, dont le royaume eſt ſitué dans l'intérieur des terres, appela, en 1655, les Hollandois à ſon ſecours. Après trois années d'une guerre très-opiniâtre, Colombo fut pris : les Portugais furent entierement défaits & chaſſés de l'iſle : Gaſpar Figari, leur général & leur dernier gouverneur, reſta priſonnier, & fut par la ſuite renvoyé à Goa, où il mourut couvert d'opprobre.

Par le traité fait entre le roi de Candy & les Hollandois, il avoit été convenu qu'après la priſe

de Colombo, on remettroit cette place au roi ; mais les Hollandois ne voulurent point en faire la reſtitution. Maîtres d'une ville bien bâtie, d'une fortereſſe régulierement fortifiée, de magaſins & de tous les bâtimens néceſſaires à un brillant établiſſement, & qui avoient coûté des ſommes immenſes, ils garderent le tout : aux anciennes fortifications, ils en ajouterent de nouvelles, & ne ſongerent qu'à ſe rendre formidables au prince qui avoit invoqué leur ſecours.

Cette perfidie & quantité d'autres ont été la ſource de très-longues & de très-ſanglantes guerres, qui ſe ſont ſouvent renouvelées, & qui paroiſſent avoir été enfin terminées en 1766, par un traité qui met le roi de Candy, ſes ſujets, toutes les côtes, tous les ports de l'iſle, avec celles de Manan & de Calpentrin, dans entiere dépendance des Hollandois. Leurs poſſeſſions s'étendent encore juſqu'à quinze lieues dans les plaines. Celles qui ſont entre Colombo & Pointe-de-Galle, ſont les plus fertiles en cannelle. Le roi de Candy & ſes principaux ſujets ſe ſont retirés dans les montagnes qui occupent le milieu de l'iſle, & tellement fortifiées par la nature, qu'il ne ſera pas facile de les en chaſſer. Il croît auſſi, dans ces montagnes, de très-bonne cannelle, bien ſupérieure à celle des plaines. Par le dernier traité, la cour de Candy

eſt obligée de la livrer à la compagnie hollandoiſe, à raiſon de 1 liv. 7 ſ. 2 d. la livre. Ils ont celle des côtes à bien meilleur marché; mais l'une dans l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 ſ. 6 d. la livre.

Malgré tant d'avantages, malgré les riches productions que fournit le pays, il ne paroît pas que les affaires des Hollandois ſe ſoient élevées à Ceylan à un haut degré de proſpérité. Le revenu territorial, les douanes, les petites branches de Commerce ne rendent pas annuellement plus de - - - - - - - - - 1, 200, 900 liv.
Son adminiſtration & ſa dépenſe coûtent - - - - 1, 420, 000

La dépenſe excede de 220, 000

Ce vuide eſt rempli par les bénéfices qu'on fait ſur la cannelle. Ils doivent encore fournir aux guerres que la haine, les reſſentimens, les défiances de la cour de Candy, & le génie oppreſſeur du gouvernement hollandois ne manqueront pas de renouveler à la premiere occaſion; mais ſi jamais la compagnie peut devenir ſouveraine de Ceylan, l'avantage de ſa poſition, la richeſſe de ſes productions, la ſalubrité de l'air, tout l'engagera à y tranſporter le centre de ſa puiſſance & de ſes affaires. Là, ſans trop s'éloigner de la Chine, du Japon, elle ſera plus

en état de profiter des occaſions pour augmenter ſon Commerce au Malabar & au Coromandel, & de donner aux comptoirs qu'elle a ſur ces côtes une activité dont ils ont le plus grand beſoin. Il lui ſuffira de laiſſer à Batavia une bonne garniſon, & quelques vaiſſeaux en croiſiere aux environs du détroit de la Sonde, pour veiller ſur ce qui ſe paſſe aux Molucques.

Côtes de Coromandel.

Ces côtes ſont célebres par leurs manufactures de toiles de coton, les plus belles, les plus fines qui ſe fabriquent dans l'univers; mais c'eſt le ſeul objet qu'on trouve pour le Commerce dans ces contrées. Elles en fourniſſent aſſez pour approviſionner, non-ſeulement toute l'Europe, mais encore différens pays de l'Aſie & de l'Afrique. Les Européens en enlevent tous les ans, ſavoir :

Les Anglois - - - - - - - - -	3000 balles.
Les Hollandois - - - - - - -	3200
Les François - - - - - - - -	2500
Les Danois - - - - - - - - -	800
TOTAL - - - - - -	9500 balles.

Parmi ces toiles, il s'en trouve une aſſez grande quantité peinte en bleu, pour la traite des noirs;

mais les autres ſont de belles bétilles, ou des mouſſelines, dont il y en a d'une fineſſe ſurprenante ; des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatnam, ou de Paliacatte. Toutes, les unes dans les autres, coûtent ſur les lieux 960 l. la balle : ce qui fait environ une ſomme de neuf millions, dont ſix ſe paient en argent, & le ſurplus en marchandiſes.

A l'égard des toiles que les Européens tirent du Coromandel pour vendre dans les différentes échelles de l'Inde, & en Afrique, les François en portent au Malabar, à Moka & à l'iſle de Bourbon - - - - - - - - - - - - 800 balles.

Les Anglois à Bombay, à Sumatra & aux Philippines - - - - 1200

Les Hollandois à tous leurs établiſſemens - - - - - - - - - - 1500

TOTAL - - - - - - - 3500 balles.

A l'exception de 500 balles deſtinées pour Manille, qui coûtent chacune 2400 liv., les autres ſont ſi communes, que leur valeur primitive ne s'éleve pas au deſſus de 720 liv. la balle : ainſi la totalité des 3500 ne paſſe pas trois millions trois cents ſoixante mille livres.

La côte de Coromandel ouvre le chemin à Golconde, ſitué dans l'intérieur des terres. Cette contrée eſt la ſeule en Aſie qui ait des mines

de diamans. Cet objet de Commerce, de luxe & de magnificence, qui s'éleve à quatre millions cinq cents mille livres, eſt tout en entier entre les mains des Anglois, qui le font valoir par des Juifs & des Américains.

Le premier comptoir européen qu'on rencontre en partant de Ceylan pour aller à la côte de Coromandel, eſt

---

NÉGAPATNAM.

AVANT l'arrivée des Portugais aux Indes, ce lieu n'étoit qu'un ſimple village. Quand ils l'eurent conquis, ils en firent une grande ville, qu'ils fortifierent de pluſieurs baſtions, & d'un large foſſé, mais pour ſe la laiſſer bientôt enlever par les Hollandois. On diroit que la principale miſſion de ce peuple dans l'Inde a été de faire expier aux Portugais les cruautés, le brigandage, les perfidies, les atrocités qu'ils y ont commiſes. Les Hollandois aſſiégerent & prirent Négapatnam en 1658: ils y furent aidés par les naturels du pays, qui déteſtoient la domination portugaiſe, & que la crainte ſeule faiſoit combattre pour des tyrans.

Les Hollandois, devenus maîtres de Négapatnam, y ont bâti une très-bonne fortereſſe,

& ſur les débris des magnifiques palais des Portugais, des magaſins très-vaſtes & très-bien entendus. C'étoit là que leurs autres comptoirs de la côte verſoient leurs marchandiſes, qui, comme on vient de le voir, conſiſtoient en quatre à cinq mille balles de toiles par chacun an.

Par le traité de paix conclu entre la Hollande & l'Angleterre, le 3 ſeptembre 1783, les Etats-généraux ont fait ceſſion à la Grande-Bretagne de Négapatnam. Par l'article 5 du même traité, celle-ci conſent cependant à rendre cette poſſeſſion, que les Hollandois jugent fort importante, ſi on lui offre en compenſation quelque objet qui la puiſſe dédommager de ce ſacrifice.

TRANQUEBAR.

CETTE ville eſt au nord de Négapatnam, dont elle n'eſt éloignée que de cinq lieues. Elle eſt ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur un terrein que les Danois acheterent, & pour lequel ils paient encore une redevance de ſeize mille huit cents livres. Cet emplacement préſente actuellement une ville bien bâtie, une fortereſſe reſpectable par ſon étendue & par les ouvrages qui la défendent. En 1689, l'avarice & la jalouſie réunirent le Raja de Tanjaour & les

Hollandois pour l'attaquer ; mais elle fut sauvée par les Anglois de Madras, qui accoururent à son secours.

Les Danois tirent de ce comptoir 800 balles de toiles. Les profits de la vente sont considérablement diminués par les frais du comptoir & ceux de l'entretien d'une garnison de cent cinquante soldats européens, & de trois cents cipayes.

Trinquebar a souvent tenté d'avoir des comptoirs sur les bords du Gange, à Chinchura & à Bankibasar ; mais la jalousie des Anglois & des Hollandois ont rendu inutiles tous leurs efforts. D'ailleurs, les richesses & les capitaux du Danemarck ne s'élevent pas assez haut pour lui permettre de grandes entreprises dans l'Inde, & d'y entrer en concurrence avec ses rivaux.

PONDICHÉRY.

APRÈS la perte de Madagascar, Surate avoit été choisi pour être le centre de toutes les affaires de la compagnie françoise des Indes orientales en Asie. C'étoit de cette ville que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes : c'étoit là que devoient se réunir toutes les marchandises qu'on devoit envoyer en Europe.

L'agent que le miniſtere choiſit pour l'exécution de ce projet, ſe nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine françoiſe, qui avoit vieilli au ſervice de la Hollande. Arrivé à Surate, il fut bien éloigné de penſer que la compagnie dût y former ſon établiſſement principal : il en trouvoit la poſition mauvaiſe ; il voyoit trop de déſavantage à négocier avec des nations plus riches, plus inſtruites, plus accréditées : il ne croyoit pas qu'il convînt à la compagnie françoiſe d'acheter ſa ſûreté par des ſoumiſſions. Ces conſidérations déterminerent Caron à abandonner Surate, pour ſe porter à Ceylan, dans la baie de Trinquemale : elle lui parut réunir tous les avantages qu'il deſiroit. Il s'y rendit avec une forte eſcadre, que commandoit la Haye, dont il dirigeoit les opérations ; mais les forces des Hollandois, déja établies à Ceylan, jointes à celles du roi de Candy, la diſette, les maladies, firent périr la majeure partie de l'eſcadre, & forcerent Caron & la Haye d'en conduire les débris ſur les côtes du Coromandel, pour s'y rétablir & y chercher des vivres. Ils crurent que San-Thomé leur en fourniroit abondamment : ils l'emporterent d'aſſaut en 1672. Deux ans après, ils y furent inveſtis par les Hollandois, & forcés de leur abandonner la place.

Après ce déſaſtre, tout étoit perdu, ſi Martin

n'avoit été du nombre des négocians envoyés sur l'escadre de la Haye. Il rassembla le peu de François qui étoient échappés aux poursuites des Hollandois, & en peupla la petite bourgade de Pondichéry, située au milieu de la côte de Coromandel, devant une très-bonne rade, avantage précieux dans ces parages où il n'y a aucun port. Pondichéry commençoit à devenir une ville, lorsque la compagnie conçut l'espérance de former un établissement beaucoup mieux situé dans le royaume de Siam. En effet, la position de ce pays, celle du port de Mergui, l'un des meilleurs de l'univers, lui ouvre la navigation dans toutes les mers de l'orient, une communication facile avec les royaumes de Pégu, d'Ava, d'Arrakan, contrées plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, de la poudre d'or, & cette précieuse gomme avec laquelle les Chinois & les Japonois composent leurs beaux vernis. Siam fournit lui-même beaucoup de cette gomme, & en outre beaucoup d'ivoire, du bois de teinture semblable à celui de Campêche, le meilleur étain de toute l'Asie, quantité d'autres objets de Commerce très-recherchés, avec une grande abondance de fruits & de vivres. Rien n'étoit mieux imaginé qu'un grand établissement à Siam ; mais celui dont les François s'étoient flattés, eut la plus malheureuse réussite.

Les François furent attirés dans ce royaume par un aventurier, qui se faisoit appeler Constantin Phaulcon. C'étoit un intrigant de beaucoup d'esprit, qui eut le bonheur de gagner les bonnes graces du roi de Siam, au point de devenir son premier ministre. Sa disgrace fut aussi funeste & aussi tragique que sa grandeur avoit eu d'éclat. Accusé d'avoir voulu ravir la couronne au roi, son bienfaiteur, il fut arrêté, massacré, & tous ses biens furent confisqués. Les François, soupçonnés d'avoir favorisé ses complots, furent entraînés dans sa chute. Ils rendirent, après quelque résistance, la forteresse de Bancok & le port de Mergui, dont on leur avoit confié la garde, & furent chassés du royaume en 1688. Pendant leur séjour à Siam, qui ne fut que de treize mois, ils firent quelques tentatives pour former des liaisons avec le Tonquin & la Cochinchine ; mais ce fut sans aucun succès. Ils s'estimerent trop heureux, dans de si fâcheuses circonstances, de pouvoir regagner la rade de Pondichéry, où la compagnie se fixa enfin. Les Hollandois ne les y laisserent pas long-temps tranquilles : ils assiégerent Pondichéry en 1693, & le prirent ; mais ils furent forcés de le rendre à la paix de Riswick, en 1697.

Pondichéry, avec le temps, devint une grande ville, peuplée de plus de cent mille habitans,

avec un très-vaſte territoire. Sans doute cette colonie & ſon Commerce ſeroient parvenus au plus haut degré de proſpérité, ſi la compagnie des Indes y eût toujours eu des directeurs comme Dumas, la Bourdonnaye & Dupleix; des généraux comme M. de Buſſi. La prudence, le génie des uns, & les exploits de l'autre, acquirent à Pondichéry une ſplendeur paſſagere, qu'elle perdit rapidement, ſi-tôt que la conduite des affaires fut confiée à des agens ineptes, & à un général inſenſé. Les Anglois, trop dangereux voiſins de Pondichéry, ne laiſſerent point échapper les fautes qu'on y commit : ils en profiterent habilement : en peu de temps, ils enleverent aux François des poſſeſſions immenſes, & Pondichéry lui-même, que, quelques années auparavant, Dupleix avoit défendu contre leurs attaques, avec tant de vigueur & d'intelligence. L'ennemi, maître de la place, la détruiſit entierement, en chaſſa les habitans, & ne fit de cette malheureuſe ville qu'un monceau de cendres & de décombres. C'eſt en cet état que l'Angleterre la rendit par le traité de paix de 1763.

Une infortune ſi complette ne permit plus à la compagnie de ſe ſoutenir ſur la côte de Coromandel : les Anglois y étoient trop puiſſans, & ſa décadence trop décidée. En 1769,

elle prit prudemment le parti de vendre tous ſes effets au roi, pour un capital de trente millions, produiſant, au profit des actionnaires, un million deux cents mille livres de rentes perpétuelles. Par édit du 13 août de la même année, le roi ſuſpendit les privileges de la compagnie, & accorda à tous ſes ſujets la liberté de naviger & de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Il fut alors permis à la compagnie de procéder à une liquidation, pour aſſurer le ſort de ſes créanciers, & les débris de ſa fortune.

L'édit du 13 août 1769, en ne faiſant que ſuſpendre le privilege de la compagnie, ſembloit lui laiſſer l'eſpoir de reprendre ſon exercice; mais elle l'a entierement perdu depuis l'arrêt du conſeil d'état du 14 avril 1785, qui la ſupprime abſolument, & porte création d'une nouvelle compagnie des Indes orientales de la Chine & du Japon, avec le privilege excluſif d'y faire le Commerce pendant ſept ans de paix. Les fonds de cette ſociété ſont de vingt millions. Les premiers fonds de la compagnie hollandoiſe, qui s'eſt élevée à tant de proſpérité, ne montoient pas ſi haut; mais elle a ſu les accroître avec une intelligence qui ne lui a jamais fait faire que des choſes utiles, en ſe formant un plan d'opérations dont elle ne s'eſt jamais écartée;

en le ſuivant avec une conſtance & avec une économie dont peu de nations ſont capables. C'eſt en imitant une ſemblable conduite, qu'une compagnie de Commerce peut eſpérer des ſuccès. Il eſt à deſirer qu'elle ſerve de modele aux François, ſi portés aux folles dépenſes. D'ailleurs, avec ces vingt millions, dont une partie ſera diſſipée par les frais de leur établiſſement, comment pourront-ils ſoutenir la concurrence avec les Anglois, ſi puiſſamment établis dans toutes les échelles de l'Inde? Ces fiers ſouverains du Bengale & de Bombay ſouffriront-ils ſans jalouſie une nation rivale venir à côté d'elle partager ſes profits? Il eſt vrai que, par les articles 13, 14 & 15 du traité de paix du 18 ſeptembre 1783, l'Angleterre garantit à la France la jouiſſance & la propriété de ſes poſſeſſions dans l'Inde, de Chandernagor, de Pondichéry & des deux diſtricts de Vélancour & de Brahour, de Karikal & des deux magans qui l'avoiſinent, des deux comptoirs de Mahé & de Surate, s'engageant de prendre les meſures les plus convenables & qui ſeront en ſon pouvoir, pour aſſurer aux ſujets de la France, dans toutes les parties de l'Inde, un Commerce sûr, libre & indépendant. Il faut eſpérer que cette promeſſe ſera fidélement exécutée. Le gouvernement françois a promis, au ſurplus, toute protection à la

nouvelle compagnie. C'eſt au temps & aux événemens à apprendre à l'univers ſi l'Anglois aura ſu reſpecter ſes traités avec la France ; ſi le gouvernement françois, devenu plus ſage par ſes diſgraces, ſera plus attentif à ne point perdre de vue une nation inquiete, & qui a toujours des moyens prêts pour profiter des fautes de ſes voiſins, & des moindres occaſions qui peuvent augmenter ſa puiſſance & ſon Commerce.

SADRASPATAN.

C'EST un gros bourg ſitué à deux grandes journées de Pondichéry : il appartenoit autrefois à la compagnie d'Oſtende. Les Hollandois lui ont enlevé cette place, où ils font fabriquer pluſieurs ſortes de toiles, & ſpécialement des gazes. On trouve aux environs une belle pierre griſe, propre à bâtir, que les Hollandois font tailler ſur les lieux, & qu'ils envoient à Batavia.

FORT-DAVID.

LES Anglois ayant acheté d'un prince Indien, Gondelour, avec ſon territoire, bâtirent à peu de diſtance la fortereſſe de Saint-David, ſur le

bord de la mer. La ville, la forteresse, & trois aldées qui les avoisinent, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, & de peindre les toiles qui leur viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour un million cinq cents mille livres des plus beaux bassins de l'univers. Le ravage que les François porterent, en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, n'en ont pas diminué l'activité. On ne s'est pas même occupé de rebâtir la forteresse : on s'est contenté seulement de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Ce fut encore en 1758, que les François s'emparerent de Divicaté, autre comptoir anglois, dont ils raserent les fortifications. Bientôt après ils furent contraints de le rendre à ses premiers possesseurs, qui l'abandonnerent & prirent le parti d'affermer le territoire qui en dépend pour une somme de quarante à cinquante mille livres.

SAN-THOMÉ.

CETTE ville fut bâtie par les Portugais, à quatre lieues de celle de Madras. Pendant un siecle, elle a changé plusieurs fois de maître. Le roi de Golconde la fit assiéger en 1662, & s'en

s'en empara. Nous avons vu que les François, expulsés de Ceylan, la prirent d'assaut en 1672; que la même année les Maures, assistés des Hollandois, la leur enleverent, & en détruisirent toutes les fortifications. Depuis ce temps, San-Thomé n'est qu'un amas de ruines : son territoire & sa population ont servi à l'agrandissement de Madras.

MADRAS.

Cette ville est le chef-lieu de tous les établissemens anglois sur la côte de Coromandel : elle est un des plus riches, un des plus célebres entrepôts de Commerce qu'il y ait dans l'Inde. C'est là où vont se réunir toutes les marchandises qui ont été fabriquées ou achetées dans les comptoirs que les Anglois ont entre le cap Comorin & le Gange.

Madras fut bâti, il y a plus d'un siecle, dans la province d'Arcate, sur les bords de la mer. Il est divisé en ville blanche & en ville noire. La premiere, dans laquelle est la citadelle, n'est habitée que par des Européens. Ses fortifications, il y a environ vingt ans, étoient encore très-médiocres : on les a beaucoup augmentées depuis la derniere guerre. Ce n'est pas sans effroi que les Anglois se rappellent qu'une

poignée de François s'emparerent de cette grande ville en 1746, sans perdre un seul homme.

La ville noire, autrefois entierement ouverte, a été, depuis 1767, entourée d'une bonne muraille & d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondichéri y ont réuni trois cents mille hommes, Juifs, Maures, Arméniens & Indiens.

Dans son origine, le territoire de Madras n'étoit rien : actuellement il s'étend cinquante milles à l'oueſt, & autant au nord & au midi. On voit, dans ce vaste espace, de riches manufactures, qui augmentent chaque jour ; des cultures de coton très-floriſſantes. Ces travaux occupent cent mille hommes.

Outre le territoire de Madras, la Grande-Bretagne posſede encore, dans ces contrées, les provinces de Condavir, de Montafanagar, d'Étour, de Régimondri, de Chikakal, de Visagapatnam, qui s'étendent ſix cents milles ſur la côte, & qui s'enfoncent depuis trente juſqu'à quatre-vingt-dix milles dans les terres. Les François, qui ſe les étoient fait céder durant leur courte proſpérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences & de leurs malheurs. Il fallut les rendre aux Anglois, dont l'inſatiable ambition étoit ſoutenue par des intrigues adroitement conduites, & par des armées formidables.

Non contens de tant de poſſeſſions, les Anglois s'occupent encore de l'acquiſition de l'Orixa, province qui s'étend ſur les bords de la mer, depuis ſes poſſeſſions de Golconde, juſqu'aux rives du Gange qui lui ſont ſoumiſes. Cette contrée, qui faiſoit autrefois partie du Bengale, eſt entre les mains des Marates, nation libre, & la ſeule belliqueuſe qu'il y ait dans l'Inde. Ce n'eſt pas ſans la plus grande inquiétude que les Anglois voient un peuple ſi courageux entre leurs états de Bengale & leurs poſſeſſions de Coromandel. On doit penſer qu'ils n'oublieront rien pour faire une conquête ſi importante, qui, en réuniſſant le Bengale à leurs autres provinces, formeroit un très-vaſte empire, dont toutes les parties ſeroient contiguës, ſans être coupées par les états d'une puiſſance étrangere.

La compagnie angloiſe, pour la défenſe de ſes poſſeſſions du Coromandel, a 3500 hommes de troupes blanches, & 18000 cipayes. L'entretien de ces troupes, celui des fortifications, les frais de leurs nombreux comptoirs, abſorbent & au-delà le revenu territorial. En mil ſept cent ſoixante & treize, il s'élevoit à 24, 196, 680 liv.

La dépenſe étoit de 26, 397, 585

La dépenſe excédoit la recette de - - 2, 200, 905 liv.

Mais cet excédent de dépense étoit amplement compensé par les profits d'un Commerce immense, & par les revenus du Bengale. C'est ce qu'on verra quand nous parlerons de la conquête de ce royaume.

PALIACATE.

CETTE ville est à dix ou douze lieues au-dessus de Madras : les Hollandois en sont les maîtres, y ont un comptoir & un fort, où ils entretiennent une garnison de 200 hommes. La compagnie a rassemblé quantité d'ouvriers dans cet endroit, où ses manufactures sont très-importantes. La situation de Paliacate est fort agréable: ses maisons sont bien bâties ; la plupart de ses rues sont bordées de deux rangées d'arbres, qui forment des promenades charmantes & des ombrages que la chaleur du pays rend très-nécessaires.

La compagnie hollandoise tire beaucoup de toiles & de salpêtre de Paliacate. Le tout étoit autrefois versé dans le principal comptoir de Négapatnam ; mais, depuis qu'on l'a cédé aux Anglois, on le porte à Batavia.

MAZULIPATNAM.

C'ÉTOIT anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé & le plus riche de l'Indoſtan. Les grands établiſſemens que les Européens ont ſucceſſivement formés ſur la côte de Coromandel, lui ont beaucoup fait perdre de ſon importance. Les François s'en emparerent en 1750. Neuf ans après, les Anglois le leur enleverent, & en ſont encore en poſſeſſion. Ils y font fabriquer de très-belles mouſſelines, & quantité de toiles peintes. Comme les plantes qui ſervent à la teinture ſont plus abondantes & de meilleure qualité à Mazulipatnam que partout ailleurs, les Anglois ſont parvenus à donner à leurs toiles un éclat, une beauté que les autres n'ont point.

LE BENGALE.

CETTE province, qui naguere appartenoit au Mogol, eſt la plus riche & la plus peuplée de toutes celles qui compoſent ſon vaſte empire. Elle eſt bornée à l'orient par le royaume d'Arakan, au couchant par pluſieurs provinces du

Mogol, au nord par les montagnes du Thibet, au midi par la mer & le golfe qui portent son nom. Elle s'étend fort avant dans l'intérieur des terres, sur les deux rives du Gange, qui, outre la fertilité qu'il donne au pays, lui procure la facilité de porter son Commerce dans tout l'empire du Mogol, au Thibet, dans les royaumes d'Arakan, d'Ava & du Pégu.

Les Portugais sont les premiers Européens qui aient pénétré au Bengale. Ils s'établirent d'abord à Chatigan, port situé sur la frontiere d'Arracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Forcés d'abandonner ce poste aux Hollandois, ils porterent leur Commerce à Bandel, à 80 lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-dessus d'Ougly. On y voit encore leur pavillon, avec un petit nombre de misérables qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Les Hollandois, maîtres de Chatigan, avoient encore un autre comptoir à Balassor; mais, trouvant ces deux établissemens peu convenables à leurs intérêts, ils les ont abandonnés, & n'ont gardé que Chinchura, plus connu sous le nom d'Ougly, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville. Les Hollandois n'y ont de propriété que leur fort. Plusieurs inconvéniens rendent ce comptoir aussi peu utile à ses maîtres,

que Frédéricnagor l'eſt aux Danois. Quelque dépenſe qu'ait fait le Danemarck, pour donner à cet établiſſement quelque ſolidité, tout porte à croire qu'il ne ſera jamais grand'choſe.

Les Anglois ont été plus heureux à Calcutta. Sous leur gouvernement, cette ville s'eſt peuplée ſucceſſivement des plus riches négocians Arméniens, Maures & Indiens, & ſa population s'eſt élevée à ſix cents mille ames. Le fort Williams, qui n'en eſt éloigné que d'un demi-mille, lui ſert de défenſe. C'eſt un octogone régulier, avec huit baſtions, pluſieurs contre-gardes, quelques demi-lunes, ſans glacis ni chemin couvert. Le foſſé de cette place, qui a coûté plus de vingt millions, peut avoir 160 pieds de large, ſur dix-huit de profondeur. Cette grande dépenſe a eu pour objet principal la défenſe & la conſervation du Bengale. Cet événement ſi ſingulier, ſi peu croyable, fut préparé par ces circonſtances, cette fatalité qui ſeule décide du ſort des empires : il fit paſſer, par une ſuite de victoires auſſi heureuſes qu'ineſpérées, entre les mains d'une compagnie de commerçans toutes les richeſſes, tout le territoire d'une vaſte province, & dont enſuite ils obtinrent la libre & l'entiere ſouveraineté de l'empereur du Mogol.

La conquête du Bengale aſſura aux Anglois, non-ſeulement le revenu territorial d'une auſſi

grande & d'une auſſi riche province, mais encore une prépondérance décidée dans les grandes foires qui s'y tiennent à Patna, à Caſſimbazar, à Daca. A Patna, ils achetent du muſc, qu'envoie le Thibet, du borax & du ſalpêtre, qui ſont des productions du pays. Caſſimbazar leur fournit des étoffes de ſoie, & environ quatre cents milliers de ſoie en nature. En général, elle eſt très-commune, mal filée; mais les Européens l'emploient pour la trame dans les étoffes brochées. Enfin, à Daca ils trouvent toutes les toiles fabriquées dans les manufactures du haut Bengale. C'eſt de toutes ces marchandiſes, réunies à celles raſſemblées à Madras, que la compagnie forme les cargaiſons qu'elle envoie tous les ans en Europe, & dont la vente, en 1776, s'éleva à ſoixante & quatorze millions quatre cents mille quatre cents cinquante-ſept livres. Il lui en reſte encore aſſez pour le Commerce qu'elle fait d'Inde en Inde : tous les ans elle envoie à la côte de Coromandel du riz & du ſucre, qui lui ſont payés en métaux; au Malabar, des toiles qu'elle échange contre des épiceries; à Surate, des toiles qui lui procurent du coton. Elle porte du riz, de la gomme laque, des toileries dans le golfe Perſique, d'où elle retire des fruits ſecs, de l'eau-roſe, & ſur-tout de l'or : elle envoie des cargaiſons

riches & variées dans la mer Rouge, qui ne fournit gueres que de l'argent. Toutes ces liaisons font entrer chaque année vingt-cinq à trente millions dans le Bengale. La compagnie, peu jalouse de son privilege pour ce qui regarde ce Commerce d'Inde en Inde, ne fait point de difficulté de l'accorder à tous les Anglois qui veulent le faire; elle y encourage même les négocians, en prenant part dans leurs expéditions, en leur cédant des intérêts dans ses propres armemens, souvent même en se chargeant de leurs marchandises pour un modique fret. Les Indiens Maures & Gentils, les Arméniens, les Juifs, généralement tous les peuples établis dans les colonies angloises, jouissent des mêmes avantages. Cette liberté, l'ame & le plus puissant ressort du Commerce, augmente tous les jours la prospérité de la compagnie & la fortune des particuliers, dont on exige seulement un droit de cinq pour cent sur toutes les marchandises de Commerce libre, & un droit de huit & demi pour cent sur toutes les remises que les particuliers veulent faire passer en Angleterre.

Pour se former une idée complette de la richesse de la compagnie angloise dans ces contrées de l'Inde, aux profits qu'elle fait dans un Commerce aussi étendu, il faut joindre les revenus qu'elle tire de ses possessions sur les côtes

de Coromandel, & la propriété territoriale du Bengale. On a vu que ceux de Madras montent à - - - - - - - - - - - - 24, 196, 680 liv.

Celui de Bengale s'éleve à 71, 004, 465

TOTAL - - 95, 201, 145 liv.

Il eſt vrai que les frais d'adminiſtration, de l'entretien des troupes, des fortifications des comptoirs, montent à - - - 87, 777, 022 liv.

Reſte net - - 7, 424, 123 liv.

Ce profit peut ſans doute être augmenté, en corrigeant les vices & les abus de l'adminiſtration; mais quelque peu conſidérable qu'il ſoit, c'eſt beaucoup pour une ſociété commerçante de trouver dans ſon revenu territorial des ſommes que, ſans lui, il faudroit prendre ſur les profits & ſur les fonds de ſon Commerce, & d'en avoir encore de reſte pour le dividende. Une ſituation ſi brillante doit convaincre les nations européennes qu'il n'en eſt aucune parmi elles qui puiſſe lui diſputer la faveur de la balance dans le Commerce de l'Indoſtan, & même de toute l'Aſie.

La compagnie angloiſe tient ſon conſeil à Calcuta, pour les affaires du Bengale; & pour l'entretien de cette conquête, elle a le fonds de

neuf mille huit cents hommes de troupes européennes, & cinquante-quatre mille cipayes, bien payés, bien armés, bien disciplinés, & qui sont distribués sur les rives du Gange, depuis son embouchure jusqu'à Bénarès.

CHANDERNAGOR.

C'EST le seul comptoir que les François aient dans le Bengale. Son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Les Anglois s'en étoient emparés dans la derniere guerre ; ils l'ont rendu par l'article 13 du traité de paix du 3 septembre 1783, dans l'état de ruine & de devastation où ils l'avoient mis. On s'occupe à le réparer, & à profiter de la liberté accordée par le traité, d'entourer cette place d'un fossé, mais seulement pour l'écoulement des eaux. On se flatte que la nouvelle compagnie des Indes orientales lui donnera toute l'activité dont il est susceptible : mais cette entreprise sera-t-elle facile sous les yeux des Anglois, souverains du pays, si jaloux de l'étendue de leur Commerce, si attentifs à empêcher tout ce qui peut lui apporter la moindre diminution ?

LE THIBET.

CE royaume est situé au nord du Bengale. Il fournit au Commerce d'excellent musc & de la rhubarbe, que les négocians du pays portent aux foires de Patna & de Daca, où ils les échangent avec les Anglois & les Hollandois, pour des toiles, du fer & des draps d'Europe.

ARAKAN ET AZEM.

CES contrées, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, devroient être plus connues, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon leur est due, qu'elle a passé d'Arakan au Péju, & du Péju à la Chine. Les mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, dont ces pays abondent, leur auroient donné quelque célébrité, si elles eussent été exploitées; mais à peine donnent-elles ce qui est nécessaire aux besoins des habitans, trop paresseux & trop peu industrieux pour se livrer au travail des mines.

Les Portugais, qui ont pénétré par-tout, & qui ne sont restés nulle part, avoient un très-beau comptoir au-dessus de la ville d'Arakan,

où ils n'ont pu se soutenir. Les Hollandois, toujours prompts à profiter de leurs disgraces, leur succéderent ; mais les vexations qu'ils souffrirent, soit de la part des naturels du pays, soit de celle des Bengalis, & des autres sujets du Grand-Mogol, les déterminerent, en 1683, à quitter un établissement avantageux qu'ils y avoient formé.

Actuellement il part tous les ans des bords du Gange & de Bengale, pour Azem, une quarantaine de petits bâtimens uniquement chargés de sel, dont ce pays manque absolument. Ces cargaisons donnent de bénéfice près de deux cents pour cent. Ils reçoivent en paiement un peu d'or & d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme laque, & une espece de soie singuliere. Elle vient sur les arbres, où les vers naissent, se nourrissent & font toutes leurs métamorphoses, sans qu'on y apporte aucun soin. L'habitant n'a que la peine de ramasser les cocons : ceux qui lui échappent renouvellent la semence. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup d'éclat, mais peu de durée.

PÉGU ET AVA.

LES peuples de ces deux royaumes obéissent à un même monarque. Le seul port du pays où l'on puisse aborder, est Syriam. Les Portugais en furent assez long-temps les maîtres : il avoit alors un éclat qui disparut avec la prospérité de cette nation. On le vit se ranimer, lorsque les Européens établis dans le Bengale imaginerent d'y faire bâtir les nombreux bâtimens qu'exige leur navigation : mais les bois qu'on y employoit s'étant trouvés défectueux, on y renonça, & le port de Syriam retomba dans l'obscurité. Cependant le Pégu fournit encore au Commerce des pierres précieuses, des saphirs, des topazes, des améthistes, les plus beaux rubis de l'Orient, de la cire, de l'étain & de l'ivoire. Les Arméniens seuls achetent les pierres précieuses, & les Bengalis enlevent les autres marchandises pour des toiles communes du Bengale ou de Coromandel.

MALACA.

Le pays dont cette ville eſt la capitale, préſente une langue de terre fort étroite : il peut avoir cent lieues de long, & ne tient au continent que par le côté du nord, où il confine au royaume de Siam. Tout le reſte eſt baigné par la mer, qui le ſépare de l'iſle de Sumatra par un grand canal, connu ſous le nom de détroit de Malaca. Cette preſqu'iſle eſt peut-être le plus fertile, le plus délicieux pays de toute la terre, mais habité par le peuple le plus féroce de l'Inde, comme il en eſt le plus courageux. Il avoit conquis un archipel immenſe, que dans tout l'Orient on appeloit les iſles Malaiſes : il avoit porté dans ſes nombreuſes colonies ſes loix, ſes mœurs, ſes uſages ; & ce qu'il y a de ſingulier dans un peuple auſſi barbare, c'eſt que ſa langue eſt la plus douce de toute l'Aſie.

Avant que les Européens euſſent ravagé ce beau pays, le port de Malaca, par ſon admirable ſituation, étoit devenu un des plus floriſſans marchés de l'Aſie. On y voyoit arriver une quantité prodigieuſe de navires, non-ſeulement du Japon, de la Chine, des Moluques, des iſles voiſines, mais encore du Bengale, de tout

l'Indoſtan, & même du golfe Perſique. Ce grand concours de navigateurs attiroit à Malaca un Commerce immenſe. Les Portugais, arrivés en Aſie, parurent d'abord ne vouloir que le partager : ils ſe préſenterent à Malaca comme de ſimples négocians ; mais la renommée y avoit déja publié leurs uſurpations & leurs brigandages. Les Malais, pour s'y ſouſtraire, les maſſacrerent. Ceux qui purent échapper à leur fureur, ſe ſauverent à Goa, pour y annoncer leur déſaſtre : il fut bientôt vengé. Albuquerque, après bien des combats auſſi ſanglans que douteux, s'empara de la ville & du port de Malaca en 1511. Elle fut pillée, ſaccagée : ſes tréſors immenſes, ſes riches magaſins devinrent la proie des vainqueurs ; ſes habitans furent diſperſés ſur les côtes ou dans les iſles voiſines ; & pour donner de la ſtabilité à cette conquête, on bâtit une citadelle. La terreur qu'elle cauſa, les exactions que les Portugais y exercerent ſur tous les étrangers qui avoient le malheur d'y aborder, rendirent bientôt le port de Malaca déſert. Les Portugais y languirent long-temps, & ils en furent enfin chaſſés par les Hollandois, en 1641. L'intention de ces nouveaux dominateurs n'a pas été de rétablir le Commerce de Malaca dans ſon ancienne ſplendeur : au contraire, ils ont achevé de le ruiner, pour augmenter celui de Batavia, leur métropole dans

dans les Indes. Ils abandonneroient même volontiers Malaca, qui leur est à charge, si ce poste important ne leur devenoit nécessaire pour les rendre maîtres de tous les passages qui donnent entrée dans le grand archipel des Indes, & qui conduisent aux Moluques, le grand objet de toute leur attention.

SIAM.

En parlant de Pondichéry, on a vu quelle est la situation de Siam, combien elle est avantageuse pour le Commerce, & quelles furent les disgraces que les François y essuyerent en 1688. Les Hollandois, qui leur succéderent dans ce royaume, y firent d'abord un Commerce assez avantageux, mais sans pouvoir obtenir la liberté d'y bâtir un fort : ils ont seulement celle de remonter le fleuve Ménan jusqu'à la capitale du royaume, où ils ont un agent ; au lieu que tous les autres bâtimens européens sont obligés de s'arrêter à l'embouchure de la riviere, dont l'entrée est défendue par la forteresse de Bankoc.

Le roi de Siam est le seul négociant de son royaume, & vend indifféremment à toutes les nations qui se présentent, les marchandises de ses magasins, pourvu qu'elles veuillent en donner

le prix qu'il y met. Les Hollandois ne ſont pas traités plus favorablement que les autres : auſſi leur Commerce à Siam eſt tombé dans la plus grande décadence ; ils n'y envoient plus tous les ans qu'un ſeul vaiſſeau chargé de chevaux de Java, de ſucre, d'épiceries & de toiles. Ils reçoivent en échange de l'étain, à 77 liv. le cent, de la gomme laque, à 57 liv. 4 ſ. le quintal, quelques dents d'éléphans, à 3 l. 12 ſ. la livre, & de temps en temps un peu de poudre d'or. Il y a long-temps qu'ils auroient abandonné Siam, où les frais excedent les bénéfices, s'ils n'y avoient été retenus par le bois de ſapan, qui leur eſt néceſſaire pour l'arrimage de leurs vaiſſeaux, & qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 ſ. le cent.

Quand on dit que le roi de Siam eſt le ſeul négociant de ſon royaume, cela ne doit s'entendre que des marchandiſes les plus lucratives, telles que les toiles, le calin, l'ivoire, le plomb, le ſalpêtre, le bois de ſapan, l'étain, la gomme laque, l'areque, les peaux de bêtes, le ſoufre, la poudre à canon, les armes. Le débit de toutes ces marchandiſes, tant dans l'intérieur du royaume qu'au dehors, n'appartient qu'au roi, & ſes magaſins en ſont toujours bien fournis. A l'égard des autres objets de Commerce, comme le riz, le ſel, le ſucre,

l'ambre gris, la gomme gutte, le vernis, la cannelle, & quantité d'autres productions, le Commerce en eſt libre à tous les Siamois.

LE TONQUIN ET LA COCHINCHINE.

QUOIQUE le Tonquin ſoit un démembrement de la Chine, quoique le peuple qui l'habite en ſoit originaire, il n'en a cependant ni les mêmes mœurs, ni la même induſtrie, ni la même activité. Le Tonquinois, abruti par le deſpotiſme, eſt pareſſeux; mais, naturellement inquiet & ſéditieux, il vit dans une ſi grande méfiance de tous les étrangers, qu'il n'a jamais été poſſible aux nations européennes de former aucune liaiſon avec lui. On n'y a pas beaucoup perdu. Le Tonquin offre peu d'objets importans au Commerce: on n'en pourroit exporter que du cuivre & des ſoies communes, qu'il faudroit payer en argent, & qu'on peut trouver ailleurs plus commodément & à meilleur compte.

La Cochinchine eſt beaucoup plus riche. Située ſous un beau climat, elle jouit des productions les plus précieuſes de la nature: on y trouve une immenſe quantité de ſucre à très-bon marché, de la ſoie de bonne qualité, des ſatins agréables,

du pitte, du thé noir, qui ſert à la conſommation du peuple ; de la cannelle ſi parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan ; mais il y en a peu ; du poivre excellent ; du fer ſi pur, qu'on le forge en ſortant de la mine, ſans le faire fondre ; de l'or au titre de vingt-trois karats, & plus abondamment que dans aucune autre contrée de l'Orient ; enfin du bois d'aigle ſi recherché dans toute l'Aſie, à cauſe de l'excellence de ſon parfum, ſi précieux, que les Chinois achetent au poids de l'or le plus parfait, & que celui d'une qualité inférieure ſe vend cent francs la livre. C'eſt encore ſur les côtes de la Cochinchine qu'on trouve ces nids d'hirondelle ſi renommés dans tout l'Orient, & ſur-tout à la Chine, où on ſait les aſſaiſonner de façon à en faire un mets exquis, que les gens riches recherchent avec empreſſement, parce qu'ils le croient favorable à la paſſion pour les femmes. Tant de richeſſes ont ſans doute ſouvent excité la cupidité des négocians européens ; mais les mêmes méfiances qui regnent au Tonquin, ſubſiſtent à la Cochinchine. Les Portugais, les Hollandois, les François ont inutilement eſſayé d'y former des liaiſons ſuivies. Les Anglois, qui ne doutent de rien, ſur la fin du dernier ſiecle, entreprirent de ſe donner à la Cochinchine un comptoir, & de le fortifier,

sans l'aveu du gouvernement. L'ouvrage étoit à peine achevé, qu'il fut détruit, & la garnison qui le défendoit, égorgée. Depuis cet événement, les nations européennes n'ont plus été tentées d'aller former des établissemens chez un peuple si peu disposé à souffrir leurs entreprises.

LA CHINE.

Tous les Européens auroient été également bien reçus à la Chine, si tous y eussent voulu respecter les loix que le gouvernement de cet empire a crues nécessaires pour assurer son bonheur & sa tranquillité. Le Chinois veut bien jeter dans le Commerce le superflu des richesses immenses que la fertilité de son territoire lui procure ; mais il ne veut pas qu'on les lui ravisse avec force & avec violence. Éloigné de huit mille lieues ou environ de l'Europe, il ne craint ni ses ressentimens ni ses vengeances ; & quand les Européens ont voulu exercer à la Chine les mêmes brigandages que dans les autres pays de l'Inde, on les en a sévérement punis, & on les a forcés de rentrer dans le respect qu'ils doivent aux loix. Si jusqu'à présent on les a tolérés, si on ne les a pas bannis de la Chine, ils doivent craindre que leurs attentats multipliés,

leurs imprudences, leurs indiscrétions continuelles, le mépris insultant pour tout ce qui n'est pas conforme à leurs usages, ne leur attirent une entiere expulsion. Les Chinois se passeront aisément des marchandises que leur portent les Européens; mais ceux-ci ne pourroient que très-difficilement se priver de celles qu'ils vont chercher à la Chine, que leur luxe & leurs caprices leur ont rendues d'un usage si nécessaire. Entre autres, les Anglois, les Hollandois, & toutes les nations du nord de l'Europe pourroient-elles maintenant s'abstenir du thé que leur fournit la Chine, & dont la boisson est devenue pour elles de la premiere nécessité?

La ville de Canton & son port, situé à l'extrémité la plus méridionale de la Chine, sont les seuls endroits de ce vaste empire où il soit permis aux Européens d'aborder. Autrefois les navires remontoient le fleuve du Tigre jusqu'aux murs de Canton; mais peu-à-peu les sables ont formé une barre à l'embouchure de cette riviere; aujourd'hui les vaisseaux sont obligés de s'arrêter à Houang-Pou, à trois milles de la place, où ils trouvent une très-bonne rade.

Les Portugais sont les premiers navigateurs européens qui aient paru à la Chine. Ils s'y présenterent d'abord avec des vues pacifiques, & précédés d'un ambassadeur. Pendant qu'il étoit

favorablement accueilli à la cour de Pékin, & sur le point de conclure un traité qui ouvroit à sa nation tous les ports de la Chine, parut sur les côtes une escadre portugaise, qui y commit, à son ordinaire, toute sorte de brigandages. Simon Andréada, qui la commandoit, bâtit sans permission un fort dans l'isle de Taman, d'où il rançonnoit tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Ces attentats ne restèrent pas impunis : l'empereur indigné fit jeter l'ambassadeur dans une prison où il mourut ; l'escadre fut chassée, le fort détruit, & toute la nation portugaise exclue de la Chine. Depuis, par ses excuses & par ses pressantes sollicitations, elle obtint la liberté d'y retourner ; mais à condition qu'elle resteroit dans l'isle de Sanciam, pour faire son Commerce. Quelques services que les Portugais rendirent aux Chinois, adoucirent cette rigueur. Par reconnoissance, on leur accorda la petite isle de Macao, où ils ont bâti la ville du même nom, à l'embouchure de la riviere de Canton, en s'assujettissant à payer à l'empire tous les droits d'entrée établis, & un tribut annuel de 37, 500 liv. Ils y ont joui d'une espèce d'indépendance jusqu'en 1774, que de nouveaux attentats engagerent l'empereur de la Chine à s'emparer de la place, où il mit une forte gar-

nison & des magistrats, qui contiennent les Portugais dans la plus étroite dépendance. Long-temps avant cette disgrace, leur Commerce étoit tombé dans la plus grande décadence : aujourd'hui même Macao ne seroit plus rien, si, pendant une partie de l'année, il ne servoit d'asyle aux facteurs européens, qui, après le départ des navires de leurs nations, sont obligés de quitter Canton, où ils ne peuvent rentrer, à moins que quelqu'un d'accrédité ne garantisse leurs mœurs & leur conduite. Le Commerce des Portugais à Macao se réduit à expédier tous les ans pour Goa deux ou trois cargaisons très-foibles, & formées de marchandises négligées par les autres négocians dans les marchés de Canton. Ce Commerce ne s'étend pas à plus d'un million & demi.

Les Hollandois, qui arriverent à la Chine après les Portugais, mériterent d'être traités encore plus séverement qu'eux. Ces républicains, malgré toutes les intrigues des Portugais pour les écarter, étoient parvenus à se faire ouvrir les ports de la Chine : ils voulurent se bâtir un fort auprès de Houang-Pou, dans le dessein de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier avec eux. On pénétra leurs vues : ils furent massacrés ; on rasa leur fort, & cette nation n'osa de long-temps

ſe montrer ſur les côtes de l'empire : elle n'y reparut qu'en 1730. Elle y avoit été précédée à différentes époques par les Anglois, les François, les Danois & les Suédois. Toutes ces nations s'étant comportées avec quelque circonſpection, n'y ont pas eſſuyé les mêmes diſgraces que les Portugais & les Hollandois ; mais la méfiance du gouvernement eſt ſi grande, que toutes ſont obſervées avec une vigilance & une attention qui ne leur permettent pas le moindre écart. Ces entraves cependant n'ont pu dégoûter les nations européennes de continuer leur Commerce à la Chine, qui, dans tous les temps, leur a été fort avantageux.

Les marchandiſes que cet empire envoie annuellement en Europe, conſiſtent en ſoie crue, en étoffes de toute eſpece, en porcelaine, en vernis, en rhubarbe, & autres plantes médicinales, en papier, & principalement en thé, dont il fournit tous les ans environ dix-huit millions de livres peſant. Dans cette prodigieuſe quantité, les Anglois ſeuls en prennent ſix millions, les Hollandois ſix millions & demi : le ſurplus ſe partage preſque en égales portions entre les François, les Danois & les Suédois. Il peut ſe faire que la ſéparation des Anglo-Américains d'avec l'Angleterre ait diminué ſon importation d'un tiers : ainſi l'importation géné-

rale restera annuellement pour environ seize millions de livres pesant.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui s'éleverent à 26, 754, 689 liv. Cette somme, dont le thé seul absorba plus des quatre cinquiemes, fut payée en piastres & en marchandises apportées sur vingt-trois vaisseaux.

La Suede fournit en argent	1, 935, 168 liv.	
En étain, plomb & autres marchandises, - - - - -		427, 500
Le Danemarck, en argent,	2, 161, 630	
Fer, plomb & pierres à fusil, - - - - -		231, 000
La France, en argent, - -	4, 000, 000	
En draperies, - - - - -		400, 000
La Hollande, en argent,	2, 735, 400	
En lainages, - - - - -		44, 600
En productions de ses colonies, - - - - -		4, 000, 150
L'Angleterre, en argent,	5, 443, 566	
En étoffes de laine, - -	2, 000, 475	
En marchand. de l'Inde,	3, 375, 000	
TOTAL - - -		26, 754, 689 liv.

Suivant ce calcul, l'argent que l'Europe envoya à la Chine en 1766, monta à 16, 275, 764 liv., & les marchandises à - - - 10, 478, 925 liv.

Il y a encore un Commerce établi entre la Ruſſie & la Chine, qui ſe fait principalement par l'échange dans l'entrepôt de Kiatcha, placé entre la Chine ſeptentrionale & l'empire de Ruſſie. Là ſe trouvent deux magaſins, où ſont dépoſées toutes les marchandiſes que les deux nations ſe propoſent d'échanger. Celles qu'y portent les Chinois ſont des ſoies, des étoffes de ſoie, du thé vert, bien ſupérieur à celui qu'ils nous envoient par mer, & qu'ils vendent aux Ruſſes juſqu'à 20 francs la livre. Ceux-ci, pour tous ces objets, donnent en échange des fourrures. On penſe que ce Commerce, année commune, peut s'élever à 6, 000, 000 liv.

FORMOSE.

CETTE iſle eſt ſituée à trente lieues des côtes orientales de la Chine. Si on en croit les voyageurs, rien n'égale & la fertilité & la beauté de Formoſe. Ce ſont moins ces avantages que ſa ſituation qui déterminerent les Hollandois à y former un établiſſement. Il fut un moment où il s'éleva à une proſpérité qui étonna toute l'Aſie. A la derniere conquête de la Chine par les Tartares, plus de cent mille Chinois, qui ne voulurent pas ſe ſoumettre aux vainqueurs,

ſe réfugierent à Formoſe, où ils porterent leur activité & leur induſtrie. Bientôt l'iſle devint le centre des liaiſons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, d'autres contrées voulurent former, & un des plus grands marchés de l'Inde. Les Hollandois s'en promettoient les plus grands ſuccès, lorſque tout-à coup ils furent attaqués par les Chinois, qui, en 1662, firent la conquête de l'iſle, ruinerent leur établiſſement, & les en chaſſerent. Ils ont fait des tentatives inutiles pour le recouvrer; & depuis que Formoſe a ſubi le joug des Chinois, ni les Hollandois, ni aucune autre nation n'a ſongé à s'y établir. En 1782, cette iſle fut preſqu'entierement ſubmergée par les eaux de la mer.

LE JAPON.

QUELQUES Portugais jetés par un naufrage ſur les côtes du Japon, dont alors on ne ſoupçonnoit pas même l'exiſtence, ne furent pas peu étonnés d'y trouver un peuple immenſe & policé, un pays couvert de villes nombreuſes, bâties avec quelque magnificence, enrichies des plus précieux tréſors de l'Aſie. Retournés à Macao, à Malaca, ils exagérerent encore ce qu'ils avoient vu; & bientôt partirent de ces ports des eſcadres

chargées de ſoldats, de négocians, de miſſionnaires, qui tous ſe flattoient de la plus prompte & de la plus brillante conquête, & qui tous eurent d'abord des ſuccès qui paſſerent leurs eſpérances. Les négocians firent des profits prodigieux; les ſoldats bâtirent ſans réſiſtance des forts par-tout où ils voulurent; les miſſionnaires, chez un peuple avide de nouveautés, firent quantité de converſions, éleverent un grand nombre de temples, attirerent quelques princes Japonois dans leur parti. Les Jéſuites, qui dirigeoient cette miſſion, eurent l'imprudence d'envoyer à Rome une eſpece d'ambaſſade, compoſée des principaux de leurs nouveaux convertis, pour promettre au Pape l'entiere converſion de tout l'empire, & de le ſoumettre bientôt à ſon obédience. Le St. Pere, comblé de joie (c'étoit Grégoire XIII), perſuadé que ſa tiare alloit regagner au Japon ce qu'elle perdoit alors en Allemagne, accueillit les ambaſſadeurs avec bonté: il les accabla de préſens & d'indulgences; il les chargea de reliquaires, & les congédia avec ſa bénédiction apoſtolique, en donnant aux Jéſuites, ſecrétaires de l'ambaſſade, les inſtructions convenables pour aſſurer la nouvelle conquête: mais, à leur retour au Japon, tout y avoit déja changé de face. L'empereur, inſtruit & indigné que, ſans ſon agrément, ſes ſujets

eussent osé envoyer une ambassade à une puissance étrangere, alarmé par la quantité de forts qu'on élevoit dans ses états, par les progrès rapides qu'y faisoit une religion qui enseignoit aux Japonois à résister à sa puissance, qui se croyoit autorisée à lever des armées pour maintenir son culte & ses sectateurs dans l'indépendance, donna les ordres les plus rigoureux pour arrêter des entreprises si contraires au gouvernement & à la religion de son empire. Bientôt ses troupes & les bourreaux inonderent le Japon, & en très-peu de temps y massacrerent tous les Portugais, ses missionnaires & leurs néophytes; ils ne cesserent de les massacrer, tant qu'il en resta un seul. Pour ôter à ceux qui purent échapper à cet affreux carnage, tout espoir de retour, il rendit, en 1638, cet édit célebre qui ferme tous les ports du Japon aux Européens, leur défend, sous peine de la vie, d'y aborder, & aux Japonois d'en sortir. Les Portugais établis alors à Malaca & à Macao, envoyerent des députés à l'empereur, pour l'engager à révoquer son édit. Quand on les lui présenta, ce prince leur déclara que ses volontés une fois connues étoient irrévocables; que, pour être entrés dans ses états contre sa défense, ils avoient encouru la peine qu'il avoit prononcée contre les infracteurs. Sur le champ il leur fit couper la tête, & n'en réserva qu'un

ſeul pour aller apprendre à ſes compatriotes de quelle façon leurs remontrances avoient été reçues au Japon. Depuis ce temps, il n'a plus pris envie à perſonne de ſe charger d'une commiſſion auſſi dangereuſe.

De tous les Européens, les Hollandois furent ſeuls exceptés de cette proſcription générale. Ce fut la récompenſe des ſervices qu'ils rendirent à l'empereur, en lui prêtant leurs ſecours & leur canon pour achever d'exterminer les Portugais & le chriſtianiſme. Ils jouirent pendant quelques années de leur triomphe; & ſeuls maîtres de tout le Commerce du Japon, leurs opérations y furent très-avantageuſes : mais leur conduite & leurs prétentions peu modérées donnerent de l'ombrage au gouvernement, qui retira toutes ſes faveurs. On ne leur permit plus, pour chaque année, que l'envoi d'un ſeul vaiſſeau, dont la cargaiſon fut fixée à 1, 500 000 liv. Il fut réglé que le vaiſſeau ne pourroit aborder qu'à Nagaſacki; qu'à ſon arrivée il ſeroit déſarmé, déſagréé, & les marchandiſes dépoſées dans un magaſin, pour être vendues par des commiſſaires de l'empereur; que tout l'équipage reſteroit dans des loges aux environs du port, ſans pouvoir entrer dans la ville; qu'à la fin de chaque année ils enverroient une ambaſſade à l'empereur pour renouveler les traités, & en jurer l'obſervation.

Depuis près de 150 ans que les Hollandois souffrent ces humiliations, ils ne s'en dégoûtent point. Cependant on sait que le profit qu'ils tirent d'un si misérable Commerce, ne s'éleve pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq mille livres par an.

LES PHILIPPINES.

ON appelle ainsi un immense archipel situé à l'extrémité la plus orientale de l'Asie, & à l'entrée de la mer du Sud. La principale isle de toutes celles qui forment cet archipel, est Luçon, dans laquelle est bâtie la ville de Manille. Elle appartient aux Espagnols : ils en ont fait le centre de leur gouvernement & de leur domination, qui s'étend sur une douzaine d'isles voisines, dont la population, suivant un dénombrement de 1752, monte à un million trois cents cinquante mille Indiens.

Ces isles sont de la plus grande fertilité, & abondent en toutes les productions qui sont nécessaires à la vie. Les arbres sont toujours verts, & on y trouve des fruits mûrs dans toutes les saisons de l'année : les campagnes sont couvertes de bestiaux innombrables. Indépendamment du riz & de tous les grains de l'Europe qu'elles produisent,

duiſent, elles offrent au Commerce du tabac, du coton, du ſucre, du miel, de la cire. Dans les forêts on trouve le bois de ſapan, l'ébene & des réſines. Les montagnes ſont remplies de mines de fer, de cuivre & d'or. Malgré toutes ces richeſſes, malgré l'avantage de leur ſituation pour être l'entrepôt d'un grand Commerce, les Philippines ne ſont rien entre les mains des Eſpagnols : à peine connoîtroit-on le nom de Manille, ſi ſon port ne leur ſervoit pour communiquer avec le Mexique par la mer du Sud.

Cette foible liaiſon ſe réduit à y faire paſſer tous les ans, ſur un galion, les marchandiſes & les productions des Indes. Nul des objets qui forment ſa riche cargaiſon n'eſt le produit du ſol ou de l'induſtrie des habitans. Les négocians de l'Inde fourniſſent tout : Batavia envoie la cannelle & les épiceries; les Chinois leur portent des ſoieries; les Anglois & les François des toiles blanches ou peintes de Bengale & du Coromandel; l'Eſpagne ne fournit rien que quantité de prêtres & de moines, très-propres à entretenir l'inertie dans un pays où la chaleur du climat rend naturellement l'habitant efféminé & ennemi du travail.

Le galion expédié pour le Mexique eſt du port d'environ deux mille tonneaux; & après une marche très-lente, qui dure ſix mois, il arrive

au port d'Acapulco, où il laisse sa charge. Le paiement des marchandises qu'il a apportées se fait en piastres, en cochenille & autres objets de Commerce que fournit le Mexique. C'est avec ces effets qu'au retour on paie les marchandises qu'a fournies l'Inde, pour former la cargaison du galion : il n'en reste rien pour l'Espagne, qui ne tire des Philippines que les impôts qu'elle y leve, & qui montent annuellement à - - - - - - - - - - 2, 728, 000 liv.

Les dépenses du gouvernement montent à - - - - 527, 500

Produit net - - - 2, 200, 500 liv.

Le galion, en allant des Philippines au Mexique, prend des rafraîchissemens au cap Saint-Nicolas en Californie, & à son retour, à Guam dans les isles Mariannes. Il a été pris trois fois dans cette traversée par les Anglois : ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1700, & l'amiral Anson en 1743 : ce dernier trouva à bord un million trois cents treize mille huit cents quarante-trois pieces de huit, & trente-cinq mille six cents quatre-vingt-deux onces d'argent-vierge, outre la cochenille & quantité d'autres marchandises. Cette riche prise ne coûta à l'amiral Anglois que deux hommes de tués & seize de blessés. En 1762, les Anglois s'empa-

terent avec la même facilité des Philippines, qu'ils furent forcés de rendre à la paix de 1763. Mais tous ces événemens prouvent combien peu il en coûtera à tous ceux qui voudront enlever ces riches poſſeſſions à l'Eſpagne. Cette couronne vient de s'occuper tout récemment du ſort des Philippines. Par octroi du 10 Mars 1785, elle a créé une nouvelle compagnie des Indes, dont voici les principales conditions, relativement aux Philippines.

Le port de Manille eſt déclaré libre.

Le privilege de la compagnie eſt borné au ſeul tranſport d'Amérique en Aſie, & d'Aſie en Europe.

Les effets & fruits d'Eſpagne exportés pour ces iſles, ainſi que les effets & fruits exportés des ports de l'Amérique, où les vaiſſeaux de la compagnie aborderont, ſeront francs de tous droits.

La compagnie eſt chargée d'envoyer un nombre d'artiſans à Manille, avec les inſtrumens néceſſaires pour la culture des terres; & ſur le produit annuel, il ſera pris quatre pour cent, pour encourager l'agriculture & l'induſtrie aux iſles Philippines.

Les vaiſſeaux de la compagnie auront le même privilege que ceux de la marine royale, & les capitaines de la marine royale pourront y ſervir ſans déroger.

LES MOLUQUES.

CES isles, qui sont devenues si précieuses aux Hollandois, sont situées sous la zone torride, à la pointe de l'Asie, en tirant de l'orient au midi. Elles paroissent être l'ouvrage de quelques feux souterrains : leur sol, continuellement brûlé par les ardeurs du soleil & par les volcans, est absolument stérile ; il ne produit que des cocos & du sagou, qui fournissent le seul aliment & la seule boisson qu'aient connus les Moluquois jusqu'à l'arrivée des Européens. Mais ces isles ont l'avantage d'être les seules de la terre qui donnent au Commerce la muscade & le girofle, épiceries précieuses, pour lesquelles l'Asie & l'Europe ont pris un goût si vif & si général. Les Chinois sont les premiers qui les connurent dans quelques voyages que le hasard leur fit faire aux Moluques. Ces isles furent long-temps pour eux le centre d'un Commerce très-avantageux, qui leur fut enlevé par les Arabes, dans les temps de leur prospérité. Ceux-ci en furent dépouillés, en 1511, par les Portugais, qui, à leur tour, en furent chassés par les Hollandois, en 1621. Ces républicains n'ont négligé ni intrigues ni dépenses pour écarter

leurs rivaux des Moluques, & pour rester seuls maîtres de ces isles importantes, ainsi que du Commerce des épiceries qu'elles produisent.

Ternate & Tidor, deux de ces isles, étoient pleines de girofliers & de muscadiers. Les Hollandois les ont détruits autant qu'ils ont pu, & sont continuellement occupés à faire arracher ceux qui peuvent renaître. Ils y entretiennent, pour l'exécution de leurs ordres, une garnison de 700 hommes, destinés en outre à tenir les rois de Tidor & de Ternate dans la dépendance, & à surveiller les Philippines, dont le voisinage leur cause toujours quelque inquiétude.

Les Hollandois ont concentré la culture du giroflier dans l'isle d'Amboine, où ils en font cultiver cinq cents mille pieds, qui produisent chaque année un million de livres pesant de clous de girofles. A l'égard du muscadier, la culture s'en fait dans trois des isles de Banda, qui seules jouissent de l'avantage de donner la noix-muscade à tout l'univers. On en récolte tous les ans environ trois cents milliers de livres pesant, & quatre-vingt-dix mille de macis.

Jusqu'en 1738, on a évalué à dix-sept ou dix-huit millions les ventes que les Hollandois ont faites de leurs épiceries chaque année. Le poivre a produit - - - - - 5, 500, 000 liv.
La cannelle - - - - - - 5, 300, 000

Ci contre - - - - -	10, 800, 000 liv.
Le girofle - - - - - - -	3, 700, 000
La muſcade - - - - - -	2, 100, 000
Le macis - - - - - - -	1, 200, 000
TOTAL - - - -	17, 800, 000 liv.

Les François, les Eſpagnols ont fait pluſieurs tentatives pour tranſporter le giroflier & le muſcadier dans les différens pays de leurs dominations qu'ils ont cru les plus propres à la culture de ces arbres précieux; mais les eſſais qu'on a faits juſqu'à préſent ne répondent pas aux eſpérances dont on s'étoit flatté. Ces arbres plantés à Cayenne, aux iſles de Bourbon & de France, n'y ont produit que des objets de pure curioſité: ils doivent faire ceſſer les craintes que les Hollandois ont eues de ſe voir arracher la branche la plus lucrative de leur Commerce. Cependant ſi les détails inſérés dans le Mercure de France, du 27 mai 1786, d'après une gazette étrangere, ſont vrais, la France peut avoir l'eſpérance de voir les arbres à épiceries proſpérer dans ſes poſſeſſions de l'Aſie & de l'Amérique. M. Ceré, commandant d'un canton de l'iſle de France, convaincu que le climat de cette iſle étoit très-favorable à ces arbres, y a cultivé, avec le plus grand ſuccès, 3, 000 canneliers de Ceylan, 10, 416 girofliers, dont 18 ſont déja très-forts,

& 18 muſcadiers, dont 10 ont fourni depuis 1779, époque de la maturité des premieres muſcades, 1,088 noix, tant mûres que jetées par des coups de vent, avant d'être parvenues à ce point. Ce nombre de fruits a produit, dit-on, 60 muſcadiers placés au Jardin du Roi, 20 autres qui ont été délivrés, tant dans la colonie, qu'envoyés aux iſles de Bourbon, à Cayenne & à la Guiane-Françoiſe, & 124 jeunes plants, qui exiſtent dans les pépinieres du Roi : il y en a 20 de tranſplantables préſentement. Au commencement de juin 1785, un ſeul arbre montroit 300 muſcades, & 9 autres 500 fort avancées : 24 de ces noix ont été envoyées à l'iſle de Bourbon, 260 ont été plantées dans les pépinieres du Roi, & il en exiſtoit 366 ſur les arbres, qui dans peu doivent s'ouvrir. Ces arbres, ajoute-t-on, ſont tous de la plus belle & de la plus forte végétation : ils ont le feuillage le plus vert & le plus garni ; ils préſentent continuellement des fleurs & des fruits de tout âge. Ce détail eſt ſans doute fort intéreſſant pour la France, qui, en ſuivant ces eſſais, en fourniſſant à une ſi précieuſe culture les encouragemens convenables, pourroit ſe flatter de partager un jour avec les Hollandois le Commerce des fines épiceries, pour peu que les nôtres égalaſſent en bonté celles des Moluques & de Ceylan.

TIMOR.

CETTE isle pauvre & sans industrie ne seroit d'aucune importance, si elle n'étoit utile à ceux qui sont maîtres des Moluques, pour en fermer le passage aux nations qui voudroient y former quelqu'entreprise. Ce motif seul détermina les Hollandois à s'emparer de Kupan, ville principale de l'isle, & à en chasser quelques Portugais qui s'y étoient réfugiés après la perte des Moluques. D'ailleurs la compagnie hollandoise n'y fait qu'un très-mince Commerce, dont les profits suffisent à peine aux dépenses nécessaires pour se maintenir dans ce poste.

Il reste encore quelques Portugais à Timor, dont les opérations se bornent à recevoir de Macao, & à y envoyer quelques foibles bâtimens de peu de valeur, & qui ne sont pas capables de causer aux Hollandois la moindre inquiétude.

CÉLEBES.

CETTE isle est plus considérable que celle de Timor : quoique située sous la zone torride, son territoire est assez fertile. Les Macassarois

qui l'habitent, ſont agiles, induſtrieux, robuſtes, & les plus braves de tous les peuples de l'Aſie méridionale. Leur courage n'empêcha cependant pas les Portugais de s'établir chez eux, après avoir perdu les Moluques, & de s'y maintenir aſſez long-temps. Leur occupation étoit de ſe procurer les épiceries que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des endroits où elles croiſſent. Cet appât y attiroit auſſi quelquefois les Anglois.

Les Hollandois, à qui cette eſpece de contrebande déplut, entreprirent, en 1660, de la faire ceſſer. Ils y parvinrent en s'emparant du port & de la fortereſſe de Macaſſar, capitale de l'iſle; ils mirent dans leur entiere dépendance quelques petits princes qui régnoient dans le pays : on les déſarma tous, ſous prétexte de les empêcher de ſe nuire les uns aux autres; mais en effet pour les mettre dans l'impuiſſance de rompre leurs fers. C'eſt ainſi que les Hollandois, maîtres abſolus dans Célebes, ont forcé les Portugais à abandonner l'iſle, & les Anglois à n'y plus aborder.

Les Chinois ſont les ſeuls étrangers qui ſoient ſoufferts à Célebes : ils y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des ſoies crues. Les Hollandois y vendent de l'opium, des

liqueurs, de la gomme laque, des toiles fines & communes. Tous reçoivent en paiement de l'or, beaucoup de riz, des eſclaves & du tripan, eſpece de champignon, qui eſt plus parfait à meſure qu'il eſt plus rond & plus noir. La compagnie tire beaucoup d'avantages de ſon Commerce, de la dixme du territoire qu'elle poſſede en toute ſouveraineté : les douanes lui rapportent 88, ooo liv. Ces objets réunis ne couvrent cependant pas les frais annuels de cet établiſſement, qui coûte 165, ooo liv. & au-delà. On ſent bien qu'il faudroit l'abandonner, s'il n'étoit regardé avec raiſon comme la clef des iſles à épiceries.

BORNÉO.

BORNÉO eſt une des plus grandes iſles, & peut-être la plus grande du monde connu. Les anciens habitans occupent l'intérieur des terres partagées en différens royaumes : leurs côtes ſont peuplées de Macaſſarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui tous ſont d'une férocité qu'on trouveroit difficilement ailleurs : les peuples de l'intérieur & les princes qui les gouvernent n'en ont pas moins. Il n'eſt donc pas étonnant que les Européens n'aient pas trouvé

les mêmes facilités pour s'établir à Bornéo, que dans le reſte de l'Aſie.

Les Portugais, en 1526, déſeſpérant de s'y faire reſpecter par les armes, s'occuperent à captiver la bienveillance des peuples du pays. On feignit de la leur accorder; mais ce fut pour les maſſacrer tous. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même deſtinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, ne ſe rebuterent point: ils reparurent en 1748, avec une eſcadre. Quoique très-foible, elle en impoſa tellement au prince de Benjarmaſſen, ſeul poſſeſſeur dans la partie de l'iſle qui produit le poivre, qu'il ſe détermina à leur en accorder le Commerce excluſif: il ſe réſerva ſeulement la faculté d'en pouvoir livrer cinq cents milliers aux Chinois, qui de tout temps fréquentent ſes ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoie tous les ans à Benjarmaſſen du riz, de l'opium, du ſel & de groſſes toiles. Sur ces objets, elle tire à peine les dépenſes de ſon établiſſement, quoiqu'elles ne paſſent pas annuellement 33, 000 l. Ses avantages ſe réduiſent au bénéfice qu'elle peut faire ſur ſix cents mille livres peſant de poivre, qu'elle obtient à 34 liv. le quintal, & ſur quelques diamans qu'on trouve ſur les rivieres. On prétend qu'ils ſont préférables à ceux

de Golconde ; mais ils ſont petits, & ſi par haſard on rencontre quelques groſſes pierres, elles ſont jaunes & imparfaites. Les Hollandois tirent encore de Bornéo une aſſez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'uſage eſt devenu ſi général en Europe.

Le Commerce de Bornéo, quelque féroces que ſoient les habitans, ne ſeroit peut-être pas impraticable aux Européens, s'ils avoient de meilleurs procédés avec les naturels du pays, & s'ils s'appliquoient à gagner leur confiance. Un négociant Anglois ayant relâché à Benjarmaſſen, en 1774, peu de temps après la deſtruction du comptoir de ſa nation, reçut toutes ſortes de careſſes du ſultan qui regne dans cette ville. Ce prince lui dit que les ports de ſon royaume ſeroient toujours ouverts aux marchands étrangers qui reſpecteroient les loix & les uſages du pays ; & que ſi les Anglois y avoient été ſi maltraités, ils ne devoient l'imputer qu'à la mauvaiſe conduite de leur directeur, qui avoit oſé vexer ſes ſujets, & bâtir un fort dans ſes états ſans ſon agrément. Il ajouta qu'après les injures qu'il avoit reçues de la compagnie angloiſe, elle ne devoit attendre de lui aucune faveur ; mais que tous les particuliers qui commerceroient chez lui pour leur propre compte, ſeroient toujours accueillis avec bonté, & pro-

testa qu'il ne souffriroit jamais dans ses états l'abus insolent que la compagnie angloise faisoit de sa puissance. Si tous les princes Indiens eussent eu le courage de se comporter avec cette façon de penser, les Anglois & les Hollandois n'auroient jamais acquis tant de pouvoir dans l'Inde.

BALAMBANGAN.

Les Anglois, chassés de Bornéo, p rojeterent d'exécuter dans cette petite isle, qui en est très-voisine, le dessein de former un grand marché, où les marchandises de la Chine & des Indes orientales seroient échangées contre celles de l'Indostan & de l'Europe. Un prince du pays leur abandonna à cet effet Balambangan, en 1766 : ils y arborerent leur pavillon l'année suivante, & en 1772, ils s'y établirent : mais à peine leur comptoir fut-il bâti & fortifié, qu'il fut attaqué, pris & détruit. Les Anglois ignorent encore ou feignent d'ignorer par qui fut commis cet acte de violence, qui leur coûta 9 millions.

SUMATRA.

CETTE isle est plus grande que l'Angleterre : elle a 280 lieues de longueur, sur une largeur beaucoup moins considérable. Coupée par l'équateur presque en deux parties égales, elle est confinée à l'est par le détroit de Malaca, & au midi par celui de la Sonde, qui la sépare de Java. L'air des côtes est aussi mal-sain, qu'il est pur dans l'intérieur des terres. Elles sont d'une grande fertilité, & abondent sur-tout en riz & en bestiaux de toute espece ; mais le poivre en est la principale richesse : il y croît en si grande quantité, qu'il fournit tous les ans la cargaison d'une vingtaine de navires : on croit même que les terres en rapporteroient davantage, si elles étoient mieux cultivées.

L'isle offre encore au Commerce quantité d'autres productions très-précieuses, du benjoin, de l'ambre gris, du bois de sandal, un camphre excellent quand il a été purifié en Hollande, des pierres de bézoar, du coton, quantité d'indigo, des gommes pour les vernis, des saphirs, des rubis, d'autres pierres précieuses, & enfin de ces nids d'oiseaux, si recherchés par les grands de la Chine. Dans les montagnes, on trouve des mines d'or & d'étain, que les naturels du

pays ne veulent ni exploiter, ni souffrir que les Européens les exploitent. Les sables de quelques rivieres qui prennent leur source dans les rochers où sont les mines, fournissent tout l'or qui circule dans l'isle.

Il est sensible que Sumatra, situé sur deux détroits qui ouvrent le passage aux Moluques, a dû être fort ambitionné par les Hollandois: aussi y ont-ils six comptoirs, mais dont il n'y a que celui de Palimban qui leur soit de quelque utilité. Le sultan qui regne dans ce canton, leur livre tous les ans deux millions pesant de poivre, à 23 liv. 2 s. le quintal, & un million & demi d'étain, à 61 liv. 12 s. le cent. La compagnie, pour la défense de son comptoir, y entretient une garnison de 80 hommes, qui coûtent tous les ans 66, 000 liv.

Ce n'est pas sans avoir essuyé de longues & vives disputes avec les princes du pays, que les Anglois sont enfin parvenus à avoir un comptoir à Sumatra: on le leur accorda dans le territoire de Bencouli. La premiere fois qu'ils y parurent, ils se livrerent à cet esprit de rapine & de tyrannie que les Européens portent si généralement en Asie. Ils en furent séverement punis: les habitans prirent les armes contr'eux; leur comptoir, leurs magasins furent brûlés, & les Anglois réduits à quitter l'isle. Devenus plus

sages, ils y sont retournés, & ils ont rétabli leur comptoir, & bâti sans contradiction le fort Marlboroug, où ils entretiennent une garnison de quatre cents Européens, & quelques cipayes. Tous les Anglois ont la liberté de faire à Sumatra le Commerce, à l'exception du poivre, que la compagnie fait exclusivement : elle en tire annuellement quinze cents tonneaux, qu'elle achete à un prix fort avantageux. La moitié est portée dans la Grande-Bretagne, & le reste est envoyé à la Chine, où on le vend avec un gros profit. Le revenu de ce comptoir, en 1773, s'élevoit à - - - - - - - - - - - - 4, 982, 895 liv.
Ses dépenses montoient à 3, 165, 480

Profit net - - - - 1, 817, 415 liv.

Le comptoir de Bencouli & le fort Marlboroug forment une direction particuliere, qui ne dépend point de Madras.

JAVA.

Les Hollandois n'ayant pas voulu, ou peut-être n'ayant pas pu placer l'entrepôt général de leur Commerce à Sumatra, ne pouvoient mieux choisir, pour exécuter ce projet, que l'isle de Java, très-voisine de l'autre, aussi abondante en poivre & autres productions utiles, & où ils ont trouvé

trouvé des peuples plus disposés à porter leurs fers.

Java est une grande isle située au sud-ouest de celle de Sumatra, dont elle n'est séparée que par le détroit de la Sonde. Sa longueur est d'environ deux cents lieues, sur une largeur depuis trente jusqu'à quarante. Cette vaste étendue de pays est partagée entre quatre ou cinq petits princes, dont ceux de Bantam & de Mataran sont les principaux. Il se trouve parmi ces princes une singularité frappante, c'est que le sultan de Balimbuan, quoique maître d'un très-petit état, a su conserver sa liberté, non-seulement contre l'ambition des autres princes de l'isle, mais encore contre les entreprises de la compagnie hollandoise. Tant il est vrai que l'amour de la liberté donne assez d'énergie à tous les peuples pour se maintenir indépendans quand ils le veulent!

A l'égard des autres princes de l'isle, même de ceux de Bantam & de Mataran, ils sont dans une telle dépendance des Hollandois, que ceux-ci se peuvent dire les souverains de Java. Ils ne possedent pas un grand territoire, mais ils sont les maîtres de tout le Commerce & de toutes les forces du pays. Leurs domaines sont situés dans la partie du nord, proche le royaume de Bantam. Ils possedent en outre, dans toute la

circonférence de l'isle, quantité de forts qui leur assurent l'empire maritime de ces quartiers ; enfin les garnisons qu'ils entretiennent dans les états de Bantam & de Mataran, dont les souverains peuvent passer pour les vassaux de la compagnie, achevent d'assujettir le pays. Heureux celui de Balimbuan, qui a su se garantir d'un pareil vasselage !

C'est dans les confins du royaume de Bantam, que, sur les ruines de Jacatra, ancienne capitale de Java, a été bâtie la célebre ville de Batavia, la plus belle de l'Asie, peut-être la plus riche, une des plus commerçantes de l'univers, la métropole & le boulevard de toutes les possessions hollandoises dans l'Inde. Elle est placée dans l'enfoncement d'une baye profonde, couverte de plusieurs isles d'une grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est qu'une rade, mais on y est en sûreté contre tous les vents, & dans toutes les saisons de l'année. On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie de l'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui doivent se rendr à C eylan, dans le Bengale & à la Chine. Ils s'y chargent en retour des marchandises qui y ont été apportées des différens comptoirs & des différens marchés de l'Asie, des productions de Java, dont les principales sont du riz, du

poivre, du café ; le tout en très-grande quantité. Java fournit encore de l'arraque, boisson exquise faite avec du riz, du sirop de sucre, du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, & qu'ensuite on distille.

Indépendamment des bâtimens employés par la compagnie pour son Commerce, on voit arriver à Batavia quantité de navires appartenans à des particuliers. Parvenus à leur destination, ils livrent à la compagnie les objets de leurs chargemens, dont elle s'est réservée le privilege exclusif, & vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des principales branches de ce Commerce libre : on en compte annuellement deux mille.

Les Chinois ont de grandes liaisons avec Java : deux mille, ou environ, tous les ans s'y rendent, dans l'espérance de faire fortune. Ils y portent du thé, des porcelaines, des soies crues, des étoffes de soie, des toiles de coton : le tout peut valoir trois millions. Ils reçoivent en échange de l'étain, du poivre, mais secrétement, parce que le Commerce en est interdit aux particuliers : on leur donne du tripan, des nageoires de requin, des nerfs de cerfs, auxquels les Chinois attribuent de grandes vertus, peut-être imaginaires, & enfin de ces nids d'oiseaux, si précieux en Asie, qui s'y trouvent en quelques

contrées, mais plus abondamment sur les côtes de la Cochinchine, que par-tout ailleurs.

Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia : ils y prennent sur-tout la cannelle dont ils ont besoin pour leur consommation, & pour celle du Mexique. Ils paient cet important objet avec l'or & les piastres qui leur viennent d'Acapulco par le galion. Les François en temps de guerre vont quelquefois chercher des vivres à Batavia. Les Anglois qui font le Commerce d'Inde en Inde, y viennent bien plus souvent, & en bien plus grand nombre : leurs ventes s'y réduisent à peu de chose, mais leurs achats y sont considérables ; ils y chargent en particulier beaucoup d'arraque.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia, qui en sortent, doivent cinq & demi pour cent. Cette douane est affermée 1, 900, 800 liv. Il y a encore d'autres impositions dans cette capitale des Indes hollandoises, mais elles ne couvrent pas les dépenses de ce grand entrepôt, qui coûte assez régulierement par an 6, 600, 000 liv.

Quoique l'air soit très-mal-sain à Batavia, & si mal-sain, que les gens riches ne demeurent à la ville qu'autant de temps que leurs affaires le demandent, cependant la population est immense : on y compte dix mille blancs, cent cinquante

mille esclaves, quantité d'Indiens libres. Le surplus est un assemblage de toutes sortes de nations, de Chinois, de Malais, d'Amboiniens, de Macassarois, de Portugais, de François, &c. Entre ces nations, les Chinois, au nombre de plus de deux cents mille, méritent une attention particuliere. Ils font à Batavia un très-grand Commerce : ce sont eux qui contribuent le plus à la prospérité de la ville, par l'extrême abondance que lui procurent leur travail & leur industrie. Ils sont les seuls bons cultivateurs de la colonie, & ils y conduisent toutes les manufactures. A l'égard des autres nations, elles y vivent dans une inaction générale, qu'entretiennent le luxe & les plaisirs : les Hollandois sur-tout, cette nation que, dans le reste du globe, on trouve si économe & si laborieuse, semble annoncer à Batavia une corruption qui n'a plus de bornes.

La compagnie hollandoise a toujours à Java un gros corps de troupes, soit pour la garde de Batavia, soit pour maintenir l'ordre parmi les nations différentes qui l'habitent, soit pour la défense de ses autres comptoirs dans l'Inde. On fait monter ces troupes à plus de cent mille hommes. Les forces maritimes de la compagnie sont proportionnées à l'étendue de son Commerce : elle a toujours quarante vaisseaux, & quelquefois davantage, sur lesquels elle négocie

dans toutes les Indes. Des marchandises qu'ils en rapportent, ainsi que des productions & des revenus de ses domaines, elle en compose la cargaison de vingt à trente vaisseaux, qu'elle envoie tous les ans en Europe. La vente des effets qu'ils y conduisirent en 1738, s'éleva à quarante-un millions quatre cents quatre-vingt-neuf mille trois cents vingt-quatre livres.

En 1751, le capital de la compagnie, tant en argent qu'en effets de Commerce & bons papiers, montoit à - - - - 62, 480, 000 liv.

Les profits annuels s'élevoient à - - - - - - - - 27, 940, 000

Les dépenses ordinaires montoient à - - - - - - 20, 460, 000

Profit - - - - 7, 480, 000 liv.

Mais avec ce profit il faut faire face aux guerres, aux incendies, aux naufrages & à tant d'autres malheurs qu'on ne peut pas prévoir. Cette situation alarmoit si vivement le général Massel, le plus habile des chefs qui ait gouverné les Indes hollandoises, qu'il regardoit la compagnie comme un vaisseau qui couloit bas, & dont la submersion étoit retardée par le travail de la pompe.

D'après cet exposé des opérations du Commerce que les nations européennes font en Asie,

& d'après les ventes qu'elles font en Europe, on peut juger en faveur de quelle nation eſt la balance d'un Commerce ſi étendu, & qui met l'Europe & l'Aſie dans un mouvement continuel. Les ventes des Anglois, en 1776, montoient à - - - - - - - - - - - - 74, 400, 457 liv.

Celles des Hollandois, en 1738, & sûrement depuis elles n'ont pas augmenté, s'éleverent à - - 41, 489, 324

Celles des François à l'Orient, en 1778, dans un temps où le Commerce de l'Aſie étoit libre par la ſuſpenſion du privilege excluſif de la compagnie des Indes, furent portées à - 18, 659, 073

On peut évaluer les ventes réunies des Portugais, des Ruſſes, des Suédois, des Danois, à - - - - - 15, 000, 000

TOTAL - - - 149, 548, 854 liv.

L'Europe, pour ſe procurer la quantité prodigieuſe de marchandiſes qu'elle tire de l'Aſie & des Indes orientales, non-ſeulement donne en échange les productions de ſon ſol, celles de ſes manufactures & de ſon induſtrie, mais

encore pour solde de compte, elle envoie tous les ans vingt-quatre millions en argent. On prétend que les François entrent dans cette somme pour - - - - - - - - - - - 8, 000, 000 liv.

Les Hollandois pour - -	6, 000, 000
L'Angleterre pour - - -	3, 000, 000
Le Danemarck pour - -	3, 000, 000
La Suede pour - - - - -	2, 000, 000
Le Portugal pour - - -	2, 000, 000
TOTAL - - - -	24, 000, 000 liv.

En 1785, on a calculé que les différentes puissances européennes emploient au Commerce de l'Inde environ 160 vaisseaux montés par 14 à 15, 000 hommes. Sur ce nombre, il revient de l'Inde annuellement environ soixante-cinq vaisseaux.

La compagnie angloise emploie cinquante-quatre vaisseaux, dont environ seize reviennent tous les ans.

Les Hollandois environ quarante, dont il revient annuellement treize.

Les Danois onze, dont il en revient cinq.

Les Suédois onze, dont il en revient quatre.

La compagnie impériale sept, dont il en revient trois ou quatre.

Les puissances italiennes douze, dont il en revient cinq.

L'Espagne en reçoit deux tous les ans.

La France, depuis la paix de 1783, en a employé quatorze, dont sept sont revenus.

Enfin les Etats-unis de l'Amérique ont reçu à New-Yorck un vaisseau venu de l'Inde depuis leur indépendance.

AMÉRIQUE.

Que le ſort des grands hommes nés pour éclairer l'univers, pour l'arracher à d'anciens préjugés, eſt malheureux! Plus leurs ſublimes génies répandent de lumieres, plus leurs travaux ſont utiles au genre humain, & plus ils deviennent l'objet de l'envie, de la jalouſie, de la perſécution des ignorans, dont ils ſont obligés d'eſſuyer les premiers jugemens.

Tel fut le ſort de Chriſtophe Colomb. Ce grand homme, le plus célebre aſtronome du quinzieme ſiecle, le plus habile, le plus hardi navigateur qu'on connût alors, par ſes obſervations ſur la figure de la terre, ſe perſuada qu'on n'en connoiſſoit que la moitié, & qu'une navigation bien ſuivie, avec le ſecours de la bouſſole, en tirant droit du couchant au levant, lui feroit découvrir l'autre moitié. Il la ſuppoſoit auſſi peuplée & auſſi riche que l'ancien monde. Colomb communiqua ſes idées à toutes les cours de l'Europe, où on le traita de viſionnaire & d'inſenſé. Iſabelle, reine de Caſtille, fut la ſeule qui l'écouta favorablement, & qui riſqua de lui confier trois petits navires pour l'exécution de ſon projet. Avec ces foibles moyens, Colomb

partit pour la plus grande conquête qui ait jamais été entreprise : sans autre guide que son génie & son courage, il s'élança sur un océan immense, où jamais personne avant lui n'avoit pénétré. Après trente-trois jours de navigation, il découvrit, au mois de septembre 1492, le nouvel hémisphere qu'il avoit imaginé, en prit possession, au nom de la couronne de Castille, & retourna à la cour d'Isabelle, lui annoncer sa nouvelle découverte.

Les Indiens qu'il amena avec lui, les curiosités, la grande quantité d'or qu'il exposa aux yeux des courtisans, fut bien capable de faire cesser leurs sots discours, & de subjuguer leur incrédulité; mais Colomb ne put jamais vaincre l'envie & la jalousie des ignorans, qui ne lui pardonnerent jamais d'avoir eu plus de lumieres qu'eux : leurs persécutions répandirent l'amertume sur toute sa vie. Tantôt chargé de chaînes, tantôt réduit aux plus humiliantes justifications, après la mort d'Isabelle sa protectrice, oublié dans une cour ingrate, dont il ne cessa d'essuyer les refus & les mépris, ce grand homme, l'admiration de toute l'Europe, termina, en 1506, sa brillante & malheureuse carriere en Espagne, plutôt accablé sous le poids de son infortune, que de ses années. Il ne posséda pas un seul pouce de terre dans le pays qu'il avoit conquis : il n'eut pas même

l'avantage de leur laisser son nom : à peine put-il obtenir un tombeau honorable dans une cour où, par reconnoissance, on auroit dû éterniser sa mémoire par les plus somptueux & les plus glorieux monumens.

Notre dessein n'est pas de suivre les Espagnols & les autres nations de l'Europe dans le partage qu'elle se sont fait des pays découverts par Colomb, & dans leurs usurpations sur les naturels du pays : ce tableau ne nous présenteroit que des vainqueurs farouches, cent fois plus barbares que les sauvages qu'ils massacroient, & dont les abominables exploits feront dans tous les temps frémir d'horreur ceux qui en liront, ou qui en entendront le récit.

L'Amérique, aujourd'hui plus tranquille, gouvernée par des loix analogues à sa situation, en communication intime avec l'Europe, y versant continuellement une abondance prodigieuse d'or & d'argent, les perles & les diamans, les productions de son sol, les plus riches & les plus variées que puisse offrir la nature, prodiguant sans cesse ses trésors au luxe & à l'avarice des nations européennes, l'Amérique enfin leur fournissant les matieres du Commerce le plus important & le plus étendu qui se soit jamais fait, va nous donner un spectacle plus satisfaisant que celui de la dévastation & des forfaits atroces

qu'y commirent ſes premiers vainqueurs. Nous allons parcourir du nord au midi les vaſtes régions de ce nouvel hémiſphere, & remarquer les liaiſons que le Commerce a formées entre chacune d'elles & l'Europe. Commençons par nous former une idée locale de la ſituation & de l'étendue de ce nouveau monde.

L'Amérique eſt renfermée dans un hémiſphere oppoſé au nôtre, dont les habitans ſont nos antipodes. Ce vaſte pays eſt ſitué ſous trois zones, la torride & les deux tempérées : il eſt borné au nord par la mer & les terres Atlantiques, au midi par le détroit de Magellan, à l'orient par la mer du Nord, & au couchant par celle du Sud. La différence de ces climats fait que, dans le milieu de l'Amérique, l'air eſt très-chaud & brûlant, très-froid aux deux extrémités, & dans les autres parties auſſi tempéré qu'en Europe.

L'Amérique eſt partagée en deux grands continens, qui ſe tiennent par une langue de terre qu'on appelle l'iſthme d'Arien. Le continent ſitué au nord forme l'Amérique ſeptentrionale, dont les parties qui ſont connues s'étendent depuis le ſoixante-quinzieme juſqu'au onzieme degré de latitude ſeptentrionale. Les principales contrées qu'elle contient, ſont la baye d'Hudſon, le Canada, les poſſeſſions angloiſes, la Floride,

la Louisiane, l'ancien & le nouveau Mexique, & la Californie. Tous ces pays sont bornés, les uns par la mer du Nord, & les autres par la mer du Sud, & par le golfe du Mexique.

Le second continent forme l'Amérique méridionale, située entre le douzieme & le soixante-sixieme degré de latitude australe. Dans cette partie, on trouve le royaume de Terre-Ferme, sur les bords du golfe de Mexique, le Pérou & le Chili, qui s'étendent le long de la mer du Sud, le Paraguay, le Brésil & la Guyanne, bornés par la mer du Nord.

Entre ces deux continens, la mer du Nord a formé un grand golfe, qui s'étend sous la zone torride, depuis le onzieme degré de latitude septentrionale, jusqu'au douzieme de latitude méridionale. Entre le détroit de Bahama & le golfe de Muracaïbo, sont placées, en forme d'arc, une grande quantité d'isles, qu'on appelle les Antilles, dont les plus importantes sont Cuba, San-Domingue & la Jamaïque; mais toutes, jusqu'aux plus petites, sont d'une fertilité étonnante, & leurs riches productions sont l'objet d'un Commerce immense.

***

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

BAYE D'HUDSON.

LES parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique ſont les bayes de Bafin & de Smith ; les contrées qui les environnent ſont expoſées à un froid ſi exceſſif, qu'elles ſont abſolument ſtériles & inhabitées. La baye d'Hudſon, placée à une latitude plus éloignée du pole, ne laiſſe pas d'être une contrée que les glaces, les neiges, un hiver preſque continuel, permettent à peine d'habiter. La terre eſt ſi froide, qu'elle ne produit que de miſérables arbriſſeaux. Les habitans des vaſtes régions qui bordent la baye, ſe reſſentent de la ſtérilité de la nature : ils y ſont en petit nombre, & leur taille n'excede pas quatre pieds. Ceux qu'on connoît le plus, ſont les Eskimaux, peuples ſauvages & barbares, que leur commerce avec les Européens n'a jamais pu civiliſer, & qui reſſemblent aſſez aux Lapons & aux Samoyedes, dont probablement ils ſont deſcendus.

Les animaux de ces cantons paroiſſent plus favoriſés de la nature que les hommes : les

eſpeces en ſont très-belles, vêtues de peaux, dont le poil eſt doux, chaud & très-touffu. Tels ſont les caſtors, les renards, les martres, les ours blancs, les loups, &c. : leurs vêtemens ſont l'unique objet du Commerce de la baye d'Hudſon. Il a fallu que l'avarice des Européens ait été bien avide, bien active, bien intrépide, pour aller chercher au bout de l'univers, au milieu d'une infinité de dangers, cette eſpèce de richeſſe, & l'enlever aux malheureux habitans de ces affreux climats.

La baye d'Hudſon n'eſt, à proprement parler, qu'un entrepôt de Commerce : la rigueur du froid y a interdit aux Européens toute eſpece de culture & de population. On ne trouve ſur ces immenſes côtes que deux petits forts, ceux d'Yorck & de Nelſon, habités par une centaine de ſoldats, & par quelques facteurs de la compagnie angloiſe. Leur occupation eſt de recevoir les pelleteries que les ſauvages viennent échanger contre des bagatelles, dont on leur a fait connoître & chérir l'uſage. On trompe habituellement ces malheureux ſur la meſure, le poids & la qualité des marchandiſes qu'on leur délivre. C'eſt avec un ſemblable brigandage, que la compagnie angloiſe, à qui ce monopole a été accordé, tire tous les ans quarante à cinquante mille peaux de caſtor & d'autres animaux, ſur

ſur leſquelles il ſe fait un profit immenſe. Les deux tiers de ces belles peaux ſont conſommées en nature dans l'Angleterre, ou employées dans ſes manufactures. Le reſte paſſe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

La compagnie françoiſe établie au Canada ne vit pas ſans jalouſie les gros profits que les Anglois faiſoient ſur le Commerce des pelleteries: en 1682, les François voulurent au moins le partager. Cette rivalité cauſa entre les deux nations les plus cruelles hoſtilités: elles ceſſerent à la paix d'Utrecht, qui accorda ſans partage à l'Angleterre la propriété de la baye d'Hudſon, & la maintint dans la poſſeſſion d'y faire le Commerce des pelleteries.

La baye d'Hudſon doit ſon nom à Henry Hudſon, célebre navigateur Anglois, qui le premier y entra en 1607. Il y retourna, pour la troiſieme fois en 1610, y paſſa l'hiver, & ſe préparoit à repaſſer en Europe en 1611, lorſque ſon équipage, laſſé des fatigues qu'il avoit eſſuyées, ſe mutina, le ſaiſit avec ſept de ſes amis, & les expoſa, ſans vivres & ſans armes, dans une chaloupe, à la fureur des flots. On n'a jamais ſu ſi Hudſon fut englouti par les vagues, ou maſſacré par les ſauvages chez leſquels il put aborder.

L'objet des voyages d'Hudſon étoit moins le Commerce, que le projet de chercher un paſſage à la Chine & aux Indes orientales par le nord-oueſt de l'Amérique. Hudſon ne le trouva pas. James continua cette recherche en 1631, & après avoir eſſuyé les plus grands dangers, il retourna en Angleterre ſans aucun ſuccès. En 1746, le capitaine Ellis fit encore à la baye d'Hudſon une nouvelle tentative pour trouver ce paſſage ſi deſiré ; mais ſes efforts & ſes obſervations, quoique faites avec beaucoup de ſoin & la plus grande intelligence, n'ont pu lui faire découvrir ce qu'il cherchoit. Malgré tant de malheureux eſſais, les Anglois n'ont pas encore perdu l'eſpoir de réuſſir dans leur projet. Après avoir déſeſpéré de découvrir ce fameux paſſage par la baye d'Hudſon, ils le cherchent maintenant par la mer du Sud. L'Europe commerçante attend avec la plus vive impatience quel ſera le ſuccès de leurs travaux.

LE CANADA.

LE froid eſt ordinairement très-long & très-rude au Canada. Son âpreté paroît d'autant plus étonnante, que cette contrée eſt au même degré de latitude ſeptentrionale, que les pays les plus

méridionaux de la France. On attribue cette température aux montagnes, aux grands lacs qui confinent cette contrée, au voisinage de la mer, aux forêts immenses qui couvrent le pays. La preuve qu'on en apporte, c'est que le froid diminue sensiblement, à mesure que les défrichemens & la population augmentent. Le Canada, proprement dit, est borné au nord par la terre de Labrador, au levant par la mer du Nord, & au midi par la nouvelle Angleterre : ses limites au couchant sont assez arbitraires.

Les François paroissent avoir été les premiers Européens qui aient formé des établissemens au Canada. Dès 1534, Jacques Cartier étoit entré dans le fleuve Saint-Laurent, & y avoit fait le Commerce des pelleteries avec les sauvages, alors seuls habitans de ces immenses contrées. Successivement d'autres François, quoique souvent traversés, tantôt par les Espagnols, tantôt par les Anglois, s'établirent au Canada, bâtirent les villes de Quebec, de Montréal & des Trois-Rivieres, toutes sur le fleuve Saint-Laurent. Leur colonie & leur Commerce, peu secourus par le gouvernement, furent toujours très-languissans, & au point qu'à la paix d'Utrecht vingt mille François, répandus dans ces vastes régions, étoient réduits à vivre & à se couvrir de peaux comme les sauvages.

L'attention que le miniſtere françois accorda à la colonie après la paix d'Utrecht, y mit quelque activité, & lui donna quelque conſidération. En 1758, la population étoit de quatre-vingt-dix mille ames : dix mille habitoient Quebec, le chef-lieu de la colonie, le centre de ſon Commerce, & le ſiege du gouvernement ; la ville des Trois-Rivieres en contenoit quinze cents, & Montréal environ quatre mille : le reſte étoit répandu dans des habitations placées ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. Celles qu'on voyoit entre Quebec & Montréal étoient d'une fertilité peu commune, & offroient le long du canal de la riviere une continuité de cultures en toute eſpece de grains, qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ; mais la principale matiere du Commerce étoient les pelleteries & le bois de conſtruction pour la marine. Le pays eſt rempli de bêtes ſauvages, couvert de ſapins & de pins d'une groſſeur & d'une élévation prodigieuſe, qui fourniſſent la plus abondante matiere à ce Commerce. A quelle proſpérité n'auroit-il pas pu monter ? quels efforts n'auroit point fait la colonie pour l'accroître & le conſerver, ſi elle eût reçu de ſa métropole les encouragemens & les ſecours dont elle avoit beſoin ? Mais peu ou foiblement défendue, il lui a fallu enfin ſuccomber ſous les efforts multipliés d'un ennemi trop intéreſſé à

s'en emparer. Par le traité de paix de 1763, la France fut forcée de céder le Canada à l'Angleterre. A cette époque, la population montoit à quatre-vingt-dix-neuf mille ames, & sa métropole en recevoit annuellement,

En peaux de castor, pour	800, 000	liv.
En autres riches pelleteries, pour - - - - - - - -	3, 200, 000	
En huile de loup marin, pour - - - - - - - - - - -	250, 000	
En farines & pois, pour	250, 000	
En bois de construction & gaudron, pour - - - -	150, 600	
TOTAL - - - -	4, 650, 600	liv.

Depuis que le Canada a passé entre les mains de l'Angleterre, la population, que la guerre y avoit sensiblement diminuée, s'est élevée à cent trente mille ames : les fourrures ont doublé de valeur en Europe ; les troupeaux se sont multipliés ; la culture du lin, du chanvre, du tabac, a reçu des accroissemens considérables. Cependant les exportations de la colonie n'étoient pas encore augmentées en 1769 : celles faites cette année, soit pour l'Angleterre, soit pour les colonies anglo-américaines, ne monterent qu'à quatre millions soixante-dix-sept mille six cents deux livres sept sols huit deniers, somme inférieure

à celle que les marchandises du Canada fournissoient à la France avant la guerre.

L'Angleterre possédera-t-elle long-temps le Canada ? Elle vient d'éprouver que tout domaine séparé d'un état par une grande distance, est précaire, dispendieux, mal défendu & mal administré. Il n'y a point de témérité à conjecturer qu'un jour le Canada, limitrophe de la nouvelle Angleterre, deviendra la proie de la république des Etats-unis anglo-américains : leur situation, les forces locales, la politique, tout les engagera à éloigner d'eux un ennemi dangereux ; & l'inquiétude naturelle de celui-ci ne tardera peut-être pas long-temps à leur fournir le prétexte d'exécuter une si importante entreprise.

L'ACADIE.

L'ACADIE est une grande péninsule située au levant du Canada & de la nouvelle Ecosse, à qui elle est jointe par un isthme de quinze à seize lieues d'étendue, environnée de tous côtés par la mer du Nord. L'air y est pur & tempéré ; le pays est excellent & très-propre pour un grand établissement de Commerce : il offre plusieurs ports très-sûrs, & entre autres le port Royal ou d'Annapolis : on y entre par tous les vents, &

il peut contenir un très-grand nombre de vaiſſeaux de tout rang. Les rivages ſont bordés de petits bancs de ſable pleins de morues, dont on peut faire la pêche la plus avantageuſe. L'aridité de ſes côtes préſente un gravier propre à faire ſécher ce poiſſon; la bonté des terres intérieures invite à toute ſorte de cultures, à celle des grains de l'Europe, du chanvre & du lin; ſes pâturages peuvent nourrir la plus grande quantité de beſtiaux; le continent voiſin attire l'habitant au Commerce des pelleteries; enfin rien ne manque à l'Acadie, qu'un gouvernement ſage qui veuille protéger ſon Commerce & favoriſer ſon induſtrie.

Un ſi bon pays a été pendant un ſiecle l'objet de la cupidité des Anglois & des François, qui tour-à-tour l'ont tourmenté & ravagé. Les François s'y établirent en 1606, & y fonderent une colonie au port Royal. A peine commençoient-ils à y prendre quelque ſtabilité, que les Anglois s'en emparerent. A la vérité ils furent forcés de le rendre à la France en 1667, par le traité de Breda; mais ce fut pour l'attaquer de nouveau, & le reprendre en 1690. Ils ont pourſuivi cette proie avec tant d'opiniâtreté, qu'en 1713, par le traité d'Utrecht, la France ſe trouva forcée de leur céder toute l'Acadie, qu'ils ont appelée depuis la nouvelle Ecoſſe, & le port Royal,

Annapolis, du nom de la reine Anne, qui régnoit alors en Angleterre. Par le traité d'Utrecht, il étoit dit que les Anglois poſſéderoient l'Acadie ſuivant ſes anciennes limites. L'ambiguité de ces expreſſions a été depuis le prétexte d'une guerre ſanglante, qui entraîna la perte entiere du Canada. Par le traité de paix du 10 février 1763, la France en outre renonça à toutes les prétentions qu'elle avoit ſur l'Acadie, abandonna le cap Breton, l'iſle Saint-Jean, & toutes celles qu'elle poſſédoit ſur le golfe & le fleuve Saint-Laurent.

Les Anglois, devenus ſouverains de l'Acadie, permirent d'abord aux colons François d'y reſter, & pour les retenir, on leur promit de ne jamais les forcer de porter les armes contre leur ancienne patrie; mais en même temps on les accabla de vexations : elles furent multipliées, au point qu'elles forcerent une partie de ces malheureux à s'expatrier : l'autre partie ſe préparoit à les ſuivre, lorſqu'on les raſſembla, ſous prétexte de renouveler leur ſerment. Alors on les arrêta, & on les embarqua ſur des navires qui les diſperſerent dans d'autres colonies angloiſes, où le plus grand nombre périt de chagrin, encore plus que de miſere.

Cette violence fit perdre à l'Acadie dix-huit mille de ſes meilleurs colons. Pour les remplacer,

le gouvernement a engagé une peuplade d'Allemands à y paſſer. Quelques familles angloiſes s'y ſont tranſplantées. Pendant la derniere guerre, ceux des Anglo-Américains qui ne voulurent pas compromettre leur fortune à l'incertitude des événemens, s'y ſont réfugiés. On les voit tous raſſemblés au nombre de quarante mille, ſurtout aux environs d'Annapolis, d'Halifax & de Lunebourg. Cette derniere ville, peuplée par des Allemands laborieux & économes, eſt la plus floriſſante.

Malgré les encouragemens que l'Angleterre n'a ceſſé de prodiguer à cette nouvelle colonie, pour en accélérer la proſpérité, ſes exportations pour la métropole, en pelleteries, en poiſſon ſalé, en grains, en huile de loup marin, n'ont pas juſqu'à préſent monté à plus de ſept à huit cents mille livres, dont la pêche de la morue a fait la plus grande partie. C'eſt bien peu de choſe; mais en continuant de protéger l'Acadie, l'Angleterre peut eſpérer de plus grands ſuccès de ſon heureuſe poſition, pour faire un grand Commerce, de la fertilité de ſon ſol, & de l'induſtrie de ſes colons, à moins qu'elle ne ſoit traverſée dans ſes projets par les Anglo-Américains, qu'elle peut dès à préſent regarder comme de très-dangereux voiſins.

ISLE DE SAINT-JEAN.

PAR le traité de 1763, cette isle & quelques autres situées dans le golfe Saint-Laurent furent abandonnées par la France aux Anglois. A peine en furent-ils les maîtres, qu'ils en chasserent plus de trois mille François, qui depuis peu y avoient formé des établissemens. Ils ont été remplacés par des Irlandois & des montagnards d'Ecosse, dont le nombre ne s'est pas encore élevé au dessus de douze cents. La pêche de la morue & diverses cultures les occupent. Leur produit a été jusqu'à présent trop foible pour leur permettre d'avoir aucune liaison avec l'Europe. C'est à Quebec ou à Hallifax qu'ils commercent le superflu des denrées qui ne sont pas nécessaires à leur consommation.

Jusqu'en 1772, l'isle Saint-Jean fut une dépendance de la nouvelle Ecosse. A cette époque, elle devint un état particulier, à qui on accorda un gouverneur, un conseil, une assemblée, une amirauté, une douane. Pour donner une espece de réalité à cet établissement, on y attacha les isles de la Madelaine, l'isle Royale, autrefois fameuse, mais qui a perdu son importance depuis qu'elle a passé sous une nouvelle domina-

tion. Louisbourg, sa capitale, la terreur de l'Amérique angloise, il n'y a pas trente ans, n'est plus qu'un amas de ruines. Quatre mille François qui habitoient l'isle, ont été dispersés, & jusqu'à présent n'ont été remplacés que par cinq ou six cents hommes, moins occupés de la pêche que de la contrebande.

ISLES DE SAINT-PIERRE ET DES DEUX MIQUELONS.

DE toutes les vastes possessions que les François occupoient dans le nord de l'Amérique, il ne leur reste aujourd'hui que l'isle de Saint-Pierre & les deux isles de Miquelon. Par le traité de 1763, les Anglois en laissèrent à la France la propriété, qui lui a été confirmée par l'article 4 du traité de paix du mois de septembre 1783. Ces isles, dont la pêche de la morue fait l'unique occupation, ne sont distantes que de trois lieues de la partie méridionale de l'isle de Terre-Neuve.

Saint-Pierre a vingt-cinq lieues de circonférence, un port où trente petits bâtimens trouvent un asyle sûr, une rade qui peut contenir une quarantaine de vaisseaux de quelque grandeur qu'ils soient, & des côtes propres à sécher beau-

coup de morue. En 1773, il y avoit dans cette isle six cents quatre domiciliés, & un nombre à peu près égal de matelots y passerent l'hiver.

Les deux Miquelons, moins importantes sous tous les points de vue, ne comptoient à la même époque que six cents quarante-neuf habitans, & cent vingt-sept pêcheurs étrangers seulement y passerent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les travaux de ces insulaires, joints à ceux de quatre cents cinquante hommes arrivés d'Europe, ne produisirent en 1773 que 36, 670 quintaux de morue seche, & 253 bariques d'huile de poisson, qui furent vendues 805, 490 liv.

Depuis 1773, Saint-Pierre & les Miquelons, par des arrangemens pris entre la France & la Grande-Bretagne, ayant reçu la liberté d'étendre leur pêche sur une plus grande étendue de côtes, en 1777, le produit fut de 70, 104 quintaux de morue seche, & de 76, 794 quintaux de morue verte.

Malgré cet accroissement, la France n'a pas été en état d'alimenter les marchés étrangers, comme elle faisoit vingt ans auparavant. A peine sa pêche est-elle suffisante à la consommation du royaume. Tout le profit de cet important Commerce passe à l'Angleterre. Elle fournit la morue au midi de l'Europe & aux Indes occidentales. Indépendamment de ses consommations

faites dans ses divers établissemens, cette branche de Commerce chaque année a donné à ses sujets une masse considérable de métaux, & une grande abondance de denrées.

ISLE ET BANC DE TERRE-NEUVE.

L'ISLE de Terre-Neuve est située vis-à-vis la côte orientale de l'Amérique, à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Sa forme est triangulaire, & on lui donne environ 300 lieues de circonférence. L'intérieur des terres est stérile; on n'y a jamais pénétré bien avant, soit par la difficulté d'y parvenir, soit par l'inutilité d'y réussir. Cette isle n'a acquis d'importance que par ses côtes, & par le voisinage du grand banc, sur lesquels se fait la pêche de la morue, dont l'abondance alimente l'Europe entiere & l'Amérique.

Le grand banc de Terre-Neuve qui en fournit la plus grande quantité, est une bande de terre qui s'est formée sous les eaux des débris du continent que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes; on lui donne communément 160 lieues de long sur 90 de large.

Les richeſſes que fourniſſent au Commerce les pêcheries de l'iſle & du banc de Terre-Neuve, ſont d'une eſpece ſinguliere & unique. Les autres régions du globe ne donnent leurs productions qu'en recevant en échange des valeurs égales. Les bancs de Terre-Neuve donnent les leurs pour rien. On n'a que la peine de les aller prendre, & on s'y enrichit auſſi rapidement que dans tout autre Commerce. Un navire chargé de morues pour un million eſt auſſi précieux qu'un autre qui retourne du Pérou avec la même ſomme en lingots d'or ou d'argent. Il y a cependant cette différence que les mines d'où on les tire s'épuiſent, & que les pêcheries fourniſſent toujours la même abondance de richeſſes, ſans ſouffrir la moindre diminution : de plus, les mines ſont le tombeau de preſque tous les malheureux qu'on y fait travailler; au lieu que la pêche de la morue non-ſeulement ne cauſe la mort à perſonne; au contraire, elle rend tous ceux qui là ſont plus ſains & plus vigoureux.

La nature ſemble avoir elle-même préparé les côtes de l'iſle de Terre-Neuve pour en faire un endroit propre à la pêche de la morue. Elles ſont remplies d'anſes, de rades, de ports qui offrent des aſyles ſûrs aux navires deſtinés à ce Commerce : elles ſont communément couvertes

de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher le poiſſon qu'on prend aux environs. Le grand banc même n'eſt point dangereux : à quelque diſtance des bords, ſouvent ſur le banc on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

En général l'air de l'iſle de Terre-Neuve & celui du banc, quoique couverts de brouillards perpétuels, eſt ſain, & la ſalubrité ſoutient la ſanté des pêcheurs au milieu de leurs travaux qui ſont très-pénibles, & qui ne leur laiſſent pas quatre heures de repos par jour. Ceci regarde particulierement la pêche errante, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait par des bâtimens expédiés d'Europe, dont le retour dans des temps marqués force le travail. La pêche ſédentaire, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait par les habitans de Terre-Neuve, toujours plus avantageuſe, n'eſt point ſi pénible ; & faite avec moins de précipitation, elle eſt encore plus commode.

La pêche de la morue dure toute l'année, excepté depuis le milieu de Juillet, juſqu'au milieu d'Août que ce poiſſon diſparoît ordinairement du grand banc. Au commencement de Septembre, où le ſoleil ceſſe d'avoir la force néceſſaire pour ſécher le poiſſon, tous les travaux de la pêche errante finiſſent, & les bâtimens s'empreſſent de mettre à la voile : pluſieurs, même avant

le mois de Septembre, se hâtent de prendre la route des Indes occidentales, ou des Etats Catholiques, pour obtenir les avantages de la primeur qu'on perdroit dans une trop grande concurrence.

La morue fraîche ne sert de nourriture qu'à ceux qui la pêchent. Pour entrer dans le Commerce, il faut qu'elle soit salée & séchée, ou seulement salée. Celle qui n'est que salée, se nomme la morue verte, & se pêche au grand banc. Celle qui est salée & séchée, s'appelle merluche, & se pêche communément sur les côtes de l'isle de Terre-Neuve; l'une & l'autre trouvent également leurs débouchés dans une grande partie de l'Europe & de l'Amérique.

Il paroîtroit que les richesses que la nature répand si libéralement sur le banc de Terre-Neuve, devroient être communes à toutes les nations, & que toutes devroient y avoir la pêche libre; mais l'avarice soutenue par la force en a décidé autrement. Les Anglois, & les François qui ont formé des colonies dans le Nord de l'Amérique, sont facilement parvenus à s'emparer de l'isle & du banc de Terre-Neuve. L'Espagne à la paix de 1763, a abandonné les droits qu'elle pouvoit y avoir. Les Hollandois, les Danois, les Suédois vont pêcher la morue dans les mers du Nord de l'Europe. C'est en Islande sur-tout que

s'en

s'en fait la pêche ; mais elle n'eſt point ſi abondante qu'à Terre-Neuve ; & la morue n'y eſt point auſſi bonne, ni auſſi délicate.

Il n'y a donc que les Anglois & les François qui fréquentent les parages de Terre-Neuve, & qui y aient des établiſſemens. Ces deux nations s'y ſont ſouvent diſputé la ſupériorité. Les Anglois l'obtinrent à la paix d'Utrecht. Les malheurs de la France l'obligerent de leur céder la poſſeſſion entiere de Terre-Neuve, ſe réſervant néanmoins la liberté de pêcher ſur une partie des côtes de l'iſle, & même ſur tout le grand banc qui en eſt une dépendance. Par l'article 13 du traité d'Utrecht, la partie des côtes de Terre-Neuve, où les François eurent la liberté de pêcher, s'étendoit depuis le cap de Buona-Viſta juſqu'au cap Saint-Jean par le 50e. degré de latitude ſeptentrionale : mais cette poſition occaſionnant beaucoup de diſputes entre les deux nations ; par l'article 5 du traité de Verſailles, conclu au mois de ſeptembre 1783, il fut réglé que la pêche aſſignée aux François commenceroit dorénavant au cap Saint-Jean par le nord, & deſcendant par la côte occidentale de l'iſle de Terre-Neuve, s'étendroit juſqu'à l'endroit appelé cap Roye, ſitué à 45 degrés 50 minutes de latitude ſeptentrionale. Il fut arrêté par le même traité que les pêcheurs François jouiroient de la pêche qui

leur est assignée par le présent article, comme ils avoient droit de jouir de celle qui leur avoit été accordée par le traité d'Utrecht. A l'égard de la pêche dans le golfe Saint-Laurent, il fut décidé que les François continueroient à l'exercer conformément à l'article 5 du traité de Paris de 1763.

On ne sait point quels avantages ce nouvel arrangement a produit à la France; mais par les états fournis pendant l'exécution du traité de 1763, on sait qu'en 1773 le produit de la pêche de morue faite par les François cette année, s'éleva à 6, 043, 685 liv.

Les côtes de Terre-Neuve fournirent 190, 060 quintaux de morue seche rendue à 18 liv. le quintal, -	3, 421, 080 liv.	
Bariques d'huile 2825 vendues à 140 liv. la barique, - - - - - - - - -		395, 500
Le grand banc de Terre-Neuve donna 2, 041, 000 morues vertes vendues à 67 liv. 10 s. le cent, - - - -	1, 377, 675	
Six-cents quarante & un barils de morue vendus à 40 liv. le baril, - - - - - -		25, 640
Cent-vingt-deux bariques d'huile de poisson vendues		

à 150 liv. la barique - - -	18, 300
Saint-Pierre & les Miquelons envoyerent 36, 670 quintaux de morue seche vendus à 21 liv. le quintal,	770, 070
Deux cents cinquante-trois bariques d'huiles vendues à 140 liv. la barique,	35, 420
TOTAL - - -	6, 043, 685 liv.

Ces marchandises ont été conduites en France sur 264 navires expédiés de différens ports de France, savoir :

De Saint Malo, - - - - - - - -	87.
De Granville, - - - - - - - -	88.
De Saint Brieux, - - - - - - -	17.
De la Rochelle, - - - - - - -	1.
De Saint-Jean-de-Luz, - - - - -	9.
De Bayonne, - - - - - - - -	9.
De Rochefort, - - - - - - - -	1.
De Miquelon, - - - - - - - -	3.
De Barfleur, - - - - - - - -	2.
De Honfleur, - - - - - - - -	15.
De Fécamp, - - - - - - - -	8.
De Dieppe, - - - - - - - -	6.
De Tréport, - - - - - - - -	2.
Des Sables-d'Olonne, - - - - - -	14.
De Marennes, - - - - - - - -	2.
TOTAL - - -	264.

La pêche de la morue a ſes haſards comme les autres pêches. Il eſt des havres où les grêves trop éloignées de la mer font perdre beaucoup de temps. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varech n'attire pas le poiſſon. Les havres même les plus favorables ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La morue ne peut pas abonder également par-tout : elle ſe porte tantôt au nord, tantôt au ſud, & quelquefois au milieu de la côte attirée ou pouſſée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui ſe trouvent éloignés des lieux qu'elle préfere ! Leurs frais ſont perdus par l'impoſſibilité de la ſuivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

NOUVELLE ANGLETERRE.

LA nouvelle Angleterre, & les provinces qui ſe ſont réunies à elle, viennent d'eſſuyer une révolution qui a été l'admiration de toute l'Europe, qui ſera l'époque la plus glorieuſe de leur hiſtoire, & qui doit porter leur puiſſance & leur Commerce à un degré de proſpérité qui étonnera peut-être encore plus que la révolution même. Ces provinces devenues ſouveraines, libres & dépendantes, il ne faut plus à cette nou-

velle république, pour arriver aux brillantes destinées que sa situation semble lui promettre, qu'un gouvernement fondé sur de bonnes loix, un concert toujours unanime dans ses opérations, toujours dirigé vers le bien public, animé par l'amour de la patrie & de la liberté. Si auparavant soumise à toutes les entraves que l'Angleterre donnoit à son Commerce, si son activité arrêtée par des loix prohibitives aussi humiliantes qu'elles étoient injustes, si tout le produit de ses travaux ne servoit qu'à satisfaire l'avarice de la mere patrie qui la dévoroit, à augmenter l'orgueil & le pouvoir de la métropole, qui sans cesse par de nouvelles prétentions lui laissoit à peine le moment de respirer, si enfin accablée sous le poids de ses chaînes, la nouvelle Angleterre ne laissoit pas d'être parvenue à une certaine prospérité, que ne peut-elle pas espérer maintenant qu'elle va jouir de tous les avantages de la liberté? que dégagée de tous les liens qui retardoient les progrès de son industrie, de ses manufactures, de ses travaux, elle pourra en appliquer tout le produit à son utilité particuliere, & porter son Commerce dans toutes les parties du globe qu'elle jugera les plus convenables à ses intérêts. Les Etats-unis n'ont plus à craindre que l'abus de la liberté, de leurs richesses, les divisions intestines, l'ambition de

quelques citoyens. Dieu veuille la préſerver de ces périls qui ont renverſé les plus floriſſantes républiques. Qu'elle ait toujours ſous les yeux la chûte de Carthage, celle de Rome : qu'elle ait toujours la plus grande attention à obſerver ce qui ſe paſſera à côté d'elle au Canada.

L'événement qui a conduit les colonies angloiſes à la liberté, eſt encore trop récent pour calculer les avantages qu'elles en peuvent retirer ; nous allons ſeulement examiner leur Commerce en l'état où il étoit en 1773, avant les troubles qui ont opéré leur ſéparation d'avec la Grande-Bretagne.

MASSACHUSSET, HAMPSHIRE, RHOD-ISLAND, CONNECTICUT.

QUELQUES Anglois chaſſés de leur patrie en 1621 par le fanatiſme de la religion, quantité d'autres qui les ſuivirent bientôt, s'emparerent de ces quatre provinces, & furent les fondateurs de la plus puiſſante colonie qui exiſte actuellement dans le nouveau monde.

La nouvelle Angleterre proprement dite peut avoir 300 milles d'étendue ſur la côte, & environ cinquante de largeur dans l'intérieur des terres. Elle eſt ſituée entre 45 & 41 degrés de latitude

ſeptentrionale. Ses bornes au nord ſont le Canada, à l'oueſt la nouvelle Yorck, à l'eſt & au ſud l'Océan. Ce pays, quoique ſitué au milieu de la zone tempérée, a des hivers très-longs & très-rudes; l'été y eſt infiniment plus chaud que dans les contrées de l'Europe qui ſont ſous les mêmes paralleles. On obſerve cependant que le chaud & le froid deviennent plus modérés, le climat plus ſain, à meſure qu'on coupe les bois, qu'on défriche les terrains, l'air trouvant plus de facilité à circuler, emporte ces vapeurs qui auparavant étoient ſi nuiſibles à la ſanté des habitans.

Quatre provinces, Maſſachuſſet, Hampshire, Rhod-Iſland, Connecticut, compoſent la nouvelle Angleterre. Dans l'origine elles ſe ſont réunies contre les incurſions des ſauvages. Toutes ont à peu près la même température, & toutes les mêmes cultures. Le ſol n'eſt cependant pas égal par-tout; mais ſa bonté augmente à meſure qu'on approche du midi; les pâturages, les prairies ſont excellentes. Les terres labourables juſqu'à préſent n'ont point été favorables à aucune eſpece de graines d'Europe. Le froment eſt ſujet à brouir, l'orge à ſe deſſécher, l'avoine à donner plus de paille que de grain.

Les ſeules cultures propres au pays ſont le lin, le chanvre, les légumes, & ſur-tout le

maïs ou bled d'Inde : il y vient en si grande abondance, que non-seulement il fournit à la nourriture d'un peuple immense, mais encore qu'il est l'objet d'une exportation considérable. Cependant la principale richesse de la nouvelle Angleterre, ce sont ses bestiaux gros & menus, ce sont ses bois employés à la construction des navires marchands & des vaisseaux de guerre; c'est sur-tout la pêche qui fournit des quantités prodigieuses de saumons, d'esturgeons, de morues, de maquereaux & même des baleines. La pêche seule de la morue produit 350, 000 quintaux de ce poisson, qui trouvent un débouché très-avantageux, soit dans les Antilles, soit en Europe.

A ces productions, la nouvelle Angleterre joint les fruits de la plus active industrie. La nation fait un gain considérable sur le rum qu'elle distille, sur le cabotage qu'elle exerce en Amérique & en Europe, sur les navires qu'elle construit & qu'elle vend; malgré les entraves que lui donnoit autrefois l'Angleterre, elle n'a pas laissé d'établir chez elle de bonnes manufactures de chapeaux, de toiles de lin, chanvre & de draps. Elle nourrit un grand nombre de moutons de la meilleure espece : leur laine est assez longue, moins fine que celle de la Grande-Bretagne, ce qui n'empêche pas qu'on n'en tire un parti avantageux : les draps sont d'un bon tissu, moins

fins que ceux d'Europe; mais ils n'en ſont que meilleurs pour les gens de la campagne à qui ils ſont principalement deſtinés.

Les marchandiſes que la nouvelle Angleterre fournit au Commerce ſont la morue, d'autres poiſſons ſalés, l'huile de baleine, le ſuif, le cidre, les viandes ſalées, les porcs & les bœufs gras, la potaſſe, les légumes, les mâtures pour les navires marchands, pour les vaiſſeaux de guerre, des bois de toute eſpece & des fourrures. En 1767, les exportations des quatre provinces réunies s'éleverent à 13, 844, 430 liv. Leur population montoit à 831, 678 ames, dont 30000 eſclaves. Maſſachuſſet ſeule fourniſſoit 400, 000 habitans. Cette province eſt la plus importante, la plus peuplée, la plus riche de toutes les colonies angloiſes; Boſton en eſt la capitale. Cette cité eſt ſituée ſur une péninſule au fond d'un très-beau port, garanti en tout temps contre la violence des flots, par un grand nombre d'iſles & de rochers qui paroiſſent au-deſſus de l'eau: on ne peut y entrer que par une ſeule embouchure, encore eſt-elle étroite & défendue par une artillerie formidable, par une fortereſſe réguliere & très-ſolidement bâtie. Le port & la rade de Boſton ſont aſſez vaſtes pour contenir commodément & ſûrement 600 voiles, employées à ſon Commerce. On y a bâti un magnifique

mole d'environ 200 pieds de long,
pour que les navires, ſans le ſecou
lege, déchargent dans les magaſins c
truits au nord. Pour donner une
tivité du port de Boſton, il ſuffit d'o
vant l'époque des derniers troubles
chaque année environ 430 vaiſſea
en ſortoit environ 500, tous empl
rations de ſon Commerce. Du reſ
grande, bien bâtie, contient 35 à
bitans, & on y trouve à peu prè
agrémens, les mêmes aiſances, la
de vivre qu'à Londres : il n'y a
que celle qu'entraîne néceſſaireme
population de la capitale d'un gra
& le luxe de la cour qui y fait ſa
étoit l'état de Boſton, de la nouvell
de ſon Commerce, avant la gue
d'être terminée. Que ne va-t-elle
animée par cet eſprit de liberté
elle a combattu avec tant de coura
eſt garanti par un traité ſolemnel

NEW-YORC

Les premiers habitans de cett

colonies s'établirent sur les rives de la belle riviere d'Hudson. Ils y bâtirent d'abord le fort d'Orange à 150 milles de la mer. Ce ne fut alors qu'un établissement de Commerce pour les peaux de castor & d'autres pelleteries. Depuis il parut nécessaire d'en avoir un plus important pour le Commerce de mer, & on bâtit la nouvelle Amsterdam dans la petite isle de Manahatan, située à l'embouchure de l'Hudson dans la mer.

Cette colonie fit des progrès trop rapides, étoit trop voisine de la nouvelle Angleterre pour que les Anglois ne se fussent pas alarmés de se trouver en concurrence avec des négocians aussi industrieux & aussi actifs que les Hollandois. La guerre de l'Angleterre avec la Hollande étant survenue en 1664, une escadre angloise fut envoyée pour s'emparer de la nouvelle Hollande. Par représailles la Hollande enleva à la Grande-Bretagne la colonie de Surinam dans l'Amérique méridionale. Par le traité de paix conclu à Breda en 1667 entre les deux puissances, la Grande-Bretagne obtint la nouvelle Hollande, en sacrifiant Surinam qui resta aux Hollandois. Après cet échange, le fort d'Orange & la nouvelle Amsterdam reçurent des noms Anglois ; le fort fut appelé Albany, & la ville New-Yorck, noms que l'un & l'autre portent encore au-

La province porte auſſi le nom de ſa capitale. Elle a peu d'étendue au bord de la mer ; mais en profondeur, ſon territoire s'étend juſqu'au lac Saint-Georges & juſqu'au lac Ontario. La riviere prend ſa ſource dans des montagnes entre ces deux lacs, & commence à être navigable à Albany. Depuis cette ville juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de cent cinquante milles, on voit voguer ſur ſon magnifique canal avec la marée nuit & jour, durant toutes les ſaiſons, ſans crainte d'aucun accident, des bâtimens de 40 à 50 tonneaux qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la colonie. La fertilité des terrains, ſur-tout de ceux qui approchent des lacs & du Canada, donne la plus grande activité à cette circulation. Les grains de l'Europe & ſur-tout le froment le meilleur qu'il ſoit poſſible de trouver, les beſtiaux gros & menus, la volaille, les légumes, les fruits de toute eſpece ſont très-abondans dans la colonie, & y forment l'objet d'un Commerce très-important.

En arrivant par mer dans la nouvelle Yorck, la premiere ſtation qu'on rencontre eſt Long-Iſland : c'eſt une iſle qui a 120 milles de long ſur 12 de largeur, & qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal étroit, au milieu duquel eſt la petite iſle de Manahatan. On y a

conſtruit la ville de New-Yorck célebre par la longue & inutile réſidence qu'y ont fait les armées de la Grande-Bretagne pendant la derniere guerre. Cette cité eſt aſſez bien bâtie, ſous un climat très-ſain. Elle contient 18 à 20 mille habitans qui y trouvent des vivres abondans, de bonne qualité, à très-bon marché. L'aiſance y eſt générale. Elle ne peut qu'augmenter avec la liberté dont elle jouit maintenant.

La ville de New-Yorck, placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudſon, n'a proprement ni port ni baſſin; mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade, couverte par Long-Iſland, à l'abri de tous les orages dans toutes les ſaiſons, eſt acceſſible aux plus grands bâtimens: de-là ſortent les nombreux navires qui exportent les marchandiſes qu'on expédie pour l'Europe. Celles qui y furent envoyées en 1769, monterent à 4, 352, 446 liv. 17 ſ. 9 den.; mais alors la moitié des terres n'étoit pas en valeur. Bientôt les cultures augmenteront, lorſque la liberté aura attiré dans cette province ſi fertile une plus grande population; celle qui y exiſtoit à l'époque dont nous parlons, étoit de 250, 000 ames.

Les marchandiſes que fournit au Commerce la province de la nouvelle Yorck ſont le froment, l'orge, l'avoine, le maïs, les pois, les bœufs, les cochons ſalés, le cidre, la biere,

le lin, le chanvre, la graine & l'huile de lin, les pelleteries, les peaux de bêtes fauves, le fer, les planches & les bois de charpente. La province n'en fournit point pour la conſtruction des vaiſſeaux, parce qu'ils ſont trop poreux & trop ſujets à ſe fendre.

LE JERSEYS.

Cette province fut d'abord occupée par les Suédois vers l'an 1638. Ils y formerent trois petits établiſſemens qui furent bientôt, avec le reſte de la colonie, conquis par les Hollandois, & que ceux-ci ont été forcés de céder aux Anglois. Le Roi d'Angleterre en fit préſent à deux de ſes favoris, mais les difficultés qu'éprouva leur adminiſtration, les dégoûta de cette eſpece de ſouveraineté qu'ils remirent à la couronne en 1702. A cette époque les Jerſeys n'avoient pas plus de 15000 habitans iſſus des Suédois, des Hollandois leurs premiers cultivateurs; mais depuis cette population s'eſt élevée juſqu'à 130,000 ames; elle ſeroit devenue plus nombreuſe, ſi la plupart des Européens qui cherchoient un aſyle, où la fortune dans le nouveau monde, ne lui euſſent préféré la Penſylvanie ou les Carolines qui avoient plus de célébrité.

Aucun moyen de prospérité ne manque cependant à cette province. Elle est couverte de nombreux troupeaux, la culture du chanvre y prospere plus que par-tout ailleurs. Tous les grains d'Europe y croissent en abondance; elle a un bon port à Amboy sa capitale; on a ouvert avec succès dans la province une mine d'excellent cuivre; malgré tous ces avantages, malgré l'accroissement de ses cultures, la colonie n'a point encore été en état d'avoir aucun Commerce direct avec l'Europe; elle est réduite à vendre ses denrées dans les marchés voisins, à Philadelphie ou à New-Yorck. Elle en envoya en 1769 quelques-unes aux Antilles dont la vente ne passa pas 56, 966 liv. Peut-être que la liberté & les encouragemens que les Jerseys recevront de la nouvelle république dont ils font partie, les retireront de l'état d'obscurité où ils sont restés jusqu'à présent.

LA PENSYLVANIE.

CETTE colonie est sans contredit la plus intéressante de toutes celles que l'Europe a formées dans le nouveau monde. Il n'y a pas plus d'un siecle que la Pensylvanie étoit une contrée sauvage & inculte, couverte de cabanes grossieres,

habitée par quelques hordes de barbares, occupés à s'entr'égorger & à se dévorer, relégués dans un coin de l'univers sans loix, sans police, sans industrie, sur un sol excellent qui n'attendoit que des bras pour le fertiliser. Sur la fin du dernier siecle Guillaume Penn parut sur ces plages désertes avec toutes ses vertus, y conduisit un grand nombre de colons aussi vertueux que lui, dont il fut le législateur, à qui il donna pour base de félicité la liberté, la tolérance & la propriété. Bientôt tout changea de face. Les campagnes défrichées de tous côtés, animées par des cultures variées & bien conduites, fournirent des récoltes en tout genre, qui récompenserent les travaux des cultivateurs au-delà de leurs espérances. Les hutes des sauvages firent place à des cités magnifiques, à des bourgades où régnerent l'aisance & toutes les vertus de la paisible agriculture : les heureux Pensylvains y ont joint l'hospitalité la plus prévénante, l'union fraternelle, l'amour de la paix, celui du bien public & de la patrie. L'énergie que ces sentimens ont su leur inspirer, vient de remplir l'univers d'étonnement & d'admiration. C'est dans la Pensylvanie, c'est à Philadelphie, l'asyle de la liberté, que se sont concertées ces grandes opérations qui ont tenu l'Europe en suspens pendant huit ans, & qui ont enfin fait connoître avec quelles armes les

les Penſylvains ont pu humilier l'orgueil de leurs ennemis & briſer leurs fers. C'eſt à l'hiſtoire à célébrer ces grands événemens & la gloire des héros qui les ont conduits à de ſi brillans ſuccès. On ſe contente d'examiner quel ſera l'état du Commerce des Penſylvains devenus libres & indépendans, dégagés de toutes les entraves auxquelles la Grande-Bretagne vouloit les aſſujettir; quelles ſont les richeſſes que leur activité & leurs travaux font paſſer en Europe.

La Penſylvanie eſt bornée à l'eſt par l'océan, au nord par la nouvelle Yorck & les Jerſeys, au ſud par la Virginie & le Maryland, à l'oueſt par les pays des Sauvages; au-dehors elle eſt défendue de tous côtés par des amis, & dans ſon intérieur par les vertus de ſes habitans. Ses côtes fort reſſerrées s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à 120 milles. Sa profondeur qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déja 140 milles d'étendue, ſous un ciel naturellement pur & ſain, & qui l'eſt encore devenu davantage par les défrichemens.

Philadelphie eſt la capitale de cette heureuſe contrée. Pen en jeta les fondemens au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Juſqu'ici on n'a bâti que ſur les rives du premier fleuve, mais ſans renoncer au plan du fondateur. Ce qui eſt déja conſtruit, eſt d'une grande beauté;

& des marbres de différentes couleurs découverts dans le voisinage, contribuent à la décoration des édifices. Les maisons y sont commodes, bâties de briques, à trois étages, ayant chacune un jardin & un verger. On y voit un bel hôtel-de-ville, à côté une superbe bibliotheque formée par le docteur Franklin, où ce grand homme a rassemblé des instrumens de mathématique & de physique, avec un très-curieux cabinet d'histoire naturelle. Non loin de cette bibliotheque en est une autre qui renferme une riche collection des auteurs classiques Grecs & Latins, avec leur commentateurs les plus estimés, & les meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. Elle fut léguée en 1752 au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une longue & laborieuse vie. Pour faire usage de tous ces secours & préparer les esprits à toutes les sciences, le docteur Franklin, en 1749, fonda encore un college où l'on enseigne à la jeunesse, les belles-lettres, la médecine, la chymie, la botanique & la physique expérimentale. On n'a point besoin de Jurisconsulte dans un pays où il n'y a point de procès, & encore moins d'école de théologie, chez un peuple qui admet tous les cultes & qui n'en a point de dominant.

Philadelphie eſt acceſſible à toutes les reſſources du Commerce. Ses quais qui ont 200 pieds de large, offrent une ſuite de magaſins commodes : les navires de 500 tonneaux y abordent ſans difficulté, hors les temps de glace; on y charge les marchandiſes qui ſont arrivées par la Delaware & le Schuylkill, ou par des chemins plus beaux que la plupart de ceux que l'on rencontre en Europe.

Daus un climat ſain où regne la liberté, une aiſance générale qui exclut la mendicité, où il n'y a ni gens oiſifs ni célibataires, où le mariage dépend uniquement du goût & du choix des contractans, la population a dû faire des progrès rapides. En 1774 la Penſylvanie comptoit 350, 000 habitans parmi leſquels il y avoit 50000 eſclaves, mais qui ont été affranchis en 1769. L'humanité compatiſſante des Penſylvains n'a pu ſouffrir plus long-temps ſous ſes yeux le ſpectacle effrayant des malheurs de l'eſclavage. Ces fiers ennemis de la tyrannie ont rougi d'en donner l'exemple & de l'exercer contre des hommes; ils ont mieux aimé en faire leurs freres.

Les productions de la Penſylvanie ſont les grains de toute eſpece, le chanvre & le lin, avec leſquels elle fabrique des toiles communes. Ses nombreux troupeaux de moutons lui fourniſſent d'aſſez bonnes laines qu'elle emploie dans

ſes manufactures. Les pâturages ſont remplis d'une grande quantité de gros beſtiaux & de cochons. Ses forêts offrent beaucoup de bois propres aux conſtructions. Ces différentes branches de Commerce procurent à cette laborieuſe colonie non-ſeulement la facilité d'entretenir ſes liaiſons avec l'Europe, mais encore d'en former d'autres ailleurs. Ses exportations aux Antilles ſont du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des viandes ſalées, du cidre, du bois de conſtruction; elle reçoit en échange du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie & de l'argent; les Açores, Madere, les Canaries, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſylvanie, qui ſont achetés avec des vins & des piaſtres. L'Angleterre autrefois recevoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vagues, des mâtures, & donnoit en retour du fil, des draps fins, des toiles d'Irlande & des Indes, de la quincaillerie & d'autres objets de luxe ou de néceſſité. En 1769 la valeur de toutes ces exportations ſe trouva monter à 13, 164, 439 liv. 5 ſ. 3 d.

Les progrès d'une colonie dont la principale richeſſe eſt la nourriture des beſtiaux & le produit des travaux de l'agriculture, ont dû être très-lents: mais que n'en doit-on pas eſpérer, quand ils ſeront ſecondés par la liberté, par l'amour

qu'elle inſpire pour ſes propriétés? Dans le nouvel ordre de choſes où ſe trouve aujourd'hui la province, ſa population qui eſt déja conſidérable, ne peut manquer de le devenir encore davantage. Les nouveaux colons qui arriveront, trouveront abondamment des terrains pour leurs cultures, dans un pays dont on a à peine défriché la ſixieme partie. Si la Penſylvanie, en acquérant ainſi de nouveaux moyens de s'agrandir & de s'enrichir, conſerve toujours le même eſprit & les mêmes principes de conduite, à quel haut degré de proſpérité ne peut-elle pas s'élever?

LE MARYLAND.

CETTE province eſt la plus petite des Etats-unis de l'Amérique; ſituée entre les deux baies de la Delaware & Chéſapeack, elle eſt bornée à l'eſt par la mer, & au ſud par la riviere de Pokamoki; le pays eſt arroſé par cinq rivieres navigables, & par de nombreux ruiſſeaux qui lui donnent une fertilité qui paroît égale à celle des Jerſeys & de la Penſylvanie; Maryland a de plus l'avantage de produire beaucoup de tabac: on y en trouve, dont la bonté approche de ceux de la Virginie; mais la majeure partie n'eſt bonne qu'à fumer. Les autres productions du

Maryland ſont des grains de toute eſpece, des beſtiaux, des bois de conſtruction : on commence à y exploiter des mines de fer ; il y a déja des manufactures où on fabrique avec ſuccès des bas, des étoffes de ſoie, de laine, de coton, toutes les eſpeces de quincaillerie, juſqu'à des armes a feu : la province a des ports commodes pour l'exportation de ſes denrées. Celui de Baltimore ſur la baie de Chéſapeack peut recevoir des bâtimens tirant 17 pieds d'eau : avec tant de moyens, joints à une population de 320, 000 Européens qui employoient 20000 eſclaves à la culture du tabac, le Maryland pouvoit aſpirer à la plus haute fortune ; & cependant avant les derniers troubles, il ne faiſoit point encore d'affaires directes avec l'Europe. Le ſurplus de ſa conſommation ne lui procuroit que quelques foibles liaiſons avec les Antilles, & le produit de ſes plantations de tabac, montant à 280000 quintaux, paſſoit en Virginie qui le commerçoit avec le ſien.

On a cru entrevoir les diſgraces du Maryland dans la nature de ſon ſol ; les terres nouvellement défrichées à la vérité produiſent beaucoup ; mais comme elles ſont légeres, ſabloneuſes & peu profondes, elles s'épuiſent en peu de temps. Le ſol eſt encore plutôt appauvri par le tabac, & on craint avec raiſon que cette production ne ſe réduiſe inſenſiblement à peu de choſe.

Alors la province ne pourroit gueres ſe dédommager de cette perte que par l'exploitation de ſes mines de fer qui ſont très-abondantes. Une nouvelle liberté, de nouveaux beſoins lui donneront toute l'activité & toute la force néceſſaires à ce genre de travail.

LA VIRGINIE.

CETTE province commença à être fréquentée ſous le regne d'Eliſabeth, en 1587. Grenwille y poſa les premiers fondemens d'une colonie qui eſſuya bien des malheurs avant que d'arriver au degré d'importance où on la voit aujourd'hui.

La Virginie proprement dite a environ 100 lieues communes de France d'étendue du ſud-eſt au nord-eſt, & environ 70 du levant au couchant; elle eſt bornée au nord-oueſt par le Canada & la Louiſiane dont elle eſt ſéparée par une chaîne de montagnes, au ſud-eſt par la baie de Chéſapeack & le Maryland, & au ſud-oueſt par la Caroline ſeptentrionale.

Cette vaſte contrée qui a le même climat que le Maryland, donne à peu près les mêmes productions. Mais elle a ſur lui beaucoup d'avantages; ſon étendue eſt beaucoup plus grande. Quatre grands fleuves l'arroſent, facilitent ſa

navigation, & reçoivent les plus gros navires. Son sol est plus profond, de meilleure qualité, moins sujet à s'épuiser ; enfin ses habitans ont plus d'activité, un caractere plus élevé, plus ferme, plus entreprenant ; ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine britannique.

On porte la population de cette colonie à 650, 000 ames, dont 150, 000 esclaves Negres principalement employés à la culture du tabac : leurs travaux en fournissent une très-grande quantité, généralement supérieure à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la riviere d'Yorck. On donne le second rang à ceux de la riviere de James : ceux qui croissent sur les bords du Rappahanock, & au sud du Polowenack sont les moins estimés. Outre le tabac, la Virginie fournit encore à l'Amérique & à l'Europe des bleds, du maïs, des légumes secs, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois & des mâtures.

En 1769, les exportations de la Virginie & du Maryland réunies monterent à la somme de 16, 195, 577 liv. 4 s. 7 d. Les deux tiers de cette somme appartenoient à la Virginie, & le tabac en fut le principal objet. La Virginie en

exporta environ 58 millions de livres pesant, & le Maryland environ 26 millions. Ces colonies doivent craindre qu'un jour leurs tabacs n'aient pas un débouché aussi assuré & aussi avantageux en Europe. La Hollande, l'Alsace, le Palatinat, & sur-tout la Russie en poussent la culture avec beaucoup de vivacité; mais ce qui peut rassurer la Virginie, c'est que les tabacs que fourniront ces contrées n'auront jamais la bonté de ceux du nord de l'Amérique qui seront toujours les meilleurs du monde connu.

LA CAROLINE SEPTENTRIONALE.

C'EST une des plus grandes provinces des Etats-unis; mais qui n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Voisine de la Virginie, il s'en faut de beaucoup qu'elle en ait la fertilité. Son sol est généralement plus sabloneux, & rempli de marais qui rendent l'air mal-sain, qui occasionnent des fievres intermittentes très-nuisibles aux habitans, & souvent mortelles aux étrangers. Ses tristes plaines sont couvertes de cedres & de pins qui annoncent un terrain ingrat. Parmi ces arbres on trouve quelques chênes trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux. Les côtes barrées par un vaste banc de sable, en écartent les navigateurs, & l'inté

rieur d'un pays si sauvage ne le destine pas à une nombreuse population.

Celle qui s'y est rassemblée jusqu'à présent ne passe pas 30, 000 ames qui emploient à la culture du tabac environ 2000 esclaves. Leurs maîtres ne sont gueres plus heureux qu'eux. La plupart sont des Montagnards Ecossois que la misere & l'oppression ont chassés de chez eux; le pays où ils se sont refugiés n'est pas meilleur que celui qu'ils ont quitté; mais ils y ont trouvé la liberté; ils vivent épars sur leurs plantations, sans ambition, sans prévoyance, & rarement sont-ils bons cultivateurs.

Leur occupation principale est la nourriture des bestiaux nécessaires à leur subsistance, de couper des bois de construction qu'ils vendent aux navigateurs qui se présentent pour les acheter, de ramasser la poix, la térébenthine, & le gaudron que leur donnent les pins dont le pays est couvert. Le produit de ces travaux, joint à celui du tabac que cultivent leurs esclaves, & qui est d'une qualité très-médiocre, à quelques cuirs que fournissent les bestiaux qu'ils consomment, à quelques fourrures que leur apportent les sauvages, à quelques autres objets de moindre importance, leur procure une exportation qui ne s'est pas élevée jusqu'à présent à plus de 1,500,000 liv. avec lesquelles ils achetent des habillemens,

des inſtrumens d'agriculture, quelques Negres, & ſur-tout des eaux-de-vie, de ſucre, dont ils font une conſommation immenſe. C'eſt à Brunſwick, ou à Wilgminton, capitale du pays, que ſe fait ce foible Commerce.

CAROLINE MÉRIDIONALE.

CETTE province, avec la Caroline ſeptentrionale, occupe plus de 400 milles ſur les côtes, & environ 200 dans l'intérieur des terres.

Les deux provinces enſemble forment une plaine ſabloneuſe, que le débordement des rivieres, & des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuſe. Le ſol ne commence à s'élever qu'à 80 ou 100 milles de la mer, & il s'éleve toujours davantage juſqu'aux monts Apalaches qui ſéparent les deux provinces des nations ſauvages. Toutes deux recueillent dans ces plaines les mêmes denrées; mais la Caroline méridionale joint aux ſiennes la culture du riz, dans la partie marécageuſe de ſon ſol, & celle de l'indigo dans la partie la plus élevée: ces deux productions ont réuſſi à un tel point, que le riz égale en bonté celui du levant, que l'indigo acquiert tous les jours une plus grande perfection. Ses cultivateurs ne déſeſperent pas même

de ſupplanter avec le temps les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent cet eſpoir ſur la grande quantité de cette marchandiſe que peut leur fournir l'étendue de leur ſol, & ſur ce qu'ils cultivent l'indigo à beaucoup moins de frais que par-tout ailleurs.

Ces deux branches de richeſſes ont procuré à la Caroline méridionale une aiſance, & même un luxe qu'on ne connoît point dans la Caroline ſeptentrionale. Sa proſpérité augmentera encore, ſi, comme on s'en flatte, la culture de l'olivier & la nourriture des vers à ſoie peut s'y introduire & y avoir quelque ſuccès.

En 1769, les exportations de la Caroline méridionale s'éleverent à 10, 601, 336 liv. Dans cette ſomme les productions de la Caroline ſeptentrionale entroient pour un million & demi.

La population de la Caroline méridionale eſt d'environ à 250000 habitans, moitié blancs, moitié noirs. Cette province a trois villes avec chacune un port; mais celui de Charles-Town, capitale de la colonie, eſt aujourd'hui un marché important, & qui de jour en jour le deviendra davantage.

LA GÉORGIE.

CETTE contrée occupe 60 milles le long de la mer, entre la Caroline méridionale & la Floride, & dans l'intérieur des terres s'étend juſqu'aux Apalaches : elle eſt bornée au nord par la riviere de Sawanah, & au midi par la riviere d'Alalamaha.

Ce ne fut qu'en 1732 que l'Angleterre, dans l'idée de fortifier les colonies angloiſes contre les incurſions des Eſpagnols, ſongea à s'emparer de ce pays. Aux fonds que deſtina le gouvernement pour y former une colonie, on joignit les libéralités de quelques généreux citoyens, & M. Ogleshorp y conduiſit 100 perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Au commencement de l'année 1733, il jeta les fondemens de la colonie, & ceux de la ville de Sawanah ſa capitale, ſur les bords de la riviere du même nom. Par la ſuite quelques Montagnards Ecoſſois, un grand nombre de laboureurs de Salzbourg, des Suiſſes, furent chercher fortune en Géorgie, & donnerent d'abord un accroiſſement conſidérable à la nouvelle colonie ; mais l'oppreſſion du gouvernement féodal, ſous lequel elle gémiſſoit, les obſtacles que ſans ceſſe il apporta à l'induſ-

trie de ſes nouveaux habitans, en firent déſerter un grand nombre; ceux qui avoient reſtés, ſe préparoient à les ſuivre, lorſque, pour les retenir, l'Angleterre leur accorda la même liberté & les mêmes loix dont jouiſſent les autres colonies angloiſes.

Depuis cette révolution, la Géorgie a fait d'aſſez heureux progrès. Sa population s'eſt élevée à 30, 000 habitans, qui emploient 15000 eſclaves à la culture du riz, de l'indigo, & des autres productions néceſſaires à ſa ſubſiſtance. En 1769, les exportations de la colonie monterent à 1, 625, 418 liv. 9 ſ. 6 den. Elles augmenteront ſans doute à meſure que la population s'accroîtra. Cependant, comme en Géorgie les terres ſont moins étendues que dans la plupart des autres Provinces, & qu'il y en a moins de propres à la culture, les richeſſes y auront toujours des bornes aſſez circonſcrites.

La Géorgie eſt la derniere des Etats-unis de l'Amérique, tels qu'ils ſont compris dans l'article 1er. du traité de paix, conclu le 3 ſeptembre 1783, entre eux & le Roi d'Angleterre.

« S. M. B. reconnoît les provinces ſuivantes; » ſavoir : le New-Hampshire, la baye de Maſ- » ſachuſſet, Rhod-Iſland, & les plantations de » la Providence, le Connecticut, le New-Yorck, » le New-Jerſey, la Penſylvanie, la Delaware,

» le Maryland, la Virginie, la Caroline ſep-
» tentrionale, la Caroline méridionale, & la
» Géorgie, être des Etats libres, ſouverains &
» indépendans; qu'il traite avec eux comme tels,
» & tant pour lui-même que pour ſes héritiers &
» ſucceſſeurs; qu'il renonce à toute prétention de
» gouvernement, propriété & droits territoriaux
» ſur iceux, & toute partie d'iceux. »

La Couronne d'Angleterre n'eût jamais été réduite à faire de pareils aveux, ſi elle eût voulu modérer ſes prétentions ſur un peuple libre, moins écouter les projets inſenſés du lord North, & prêter plus d'attention aux ſages conſeils du lord Chatam. La ſagacité de ce grand homme lui fit prévoir tous les malheurs de l'Angleterre. Il les annonça tous avec une liberté vraiment patriotique, & eut le déſagrément de n'en être cru, que lorſque les événemens eurent prouvé la vérité de ſes prédictions. Pour ſe former une idée de la perte qu'a faite l'Angleterre, en ſe ſéparant des Etats-unis, il ſuffit d'obſerver, quelle étoit leur population avant la guerre qui les a rendus indépendans, & la quantité des marchandiſes qu'ils fourniſſoient alors à l'Angleterre.

Population des Etats-unis avant la guerre.

	Habitans.
Hampshire, Le Maſſachuſſet, Connecticut, Rhod-Iſland	831, 678.
New-Yorck	330, 000.
New-Jerſey	130, 000.
La Penſylvanie	350, 000.
Le Maryland	320, 000.
La Virginie	650, 000.
La Caroline ſeptentrionale	300, 000.
La Caroline méridionale	250, 000.
La Géorgie	45, 000.
TOTAL	3, 206, 678.

Parmi ces habitans on compte environ quatre cents mille eſclaves, ce qui réduit les hommes libres à environ 2, 800, 000.

Valeur des marchandiſes que les Etats-unis envoyoient en Angleterre avant la rupture.

Hampshire, Maſſachuſſet, Connecticut, Rhod-Iſland	13, 844, 430 liv.
New-York	4, 352, 446.

New

Ci-contre - - -	18, 196, 876 liv.
New-Jersey - - - - -	56, 966.
La Pensylvanie - - - -	13, 164, 439.
Le Maryland } La Virginie } - - -	16, 195, 577.
La Caroline septentrion.	1, 500, 000.
La Caroline méridionale	9, 101, 336.
La Géorgie - - - -	1, 625, 418.
TOTAL - -	59, 840, 612 liv.

L'Angleterre, en se séparant des Etats-unis, a donc perdu les secours qu'elle pouvoit espérer d'environ trois millions de sujets très-courageux, le profit qu'elle faisoit sur environ soixante millions de marchandises qu'ils lui envoyoient annuellement, & un débouché fort avantageux pour une grande partie des productions de son sol & de ses manufactures. Pour conserver tous ces avantages, il falloit en croire le lord Chatam.

LA FLORIDE.

LA Floride comprenoit autrefois la Géorgie, une partie des deux Carolines, & généralement tous les pays qui s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Aujourd'hui on n'entend sous le nom de

Floride, qu'une grande péninsule que la mer a formée entre la Géorgie & la Louisiane.

Les Espagnols ont les premiers découvert la Floride ; après y avoir commis des cruautés de tout genre, & fait gémir cette malheureuse contrée sous un gouvernement oppresseur pendant près de deux siecles, ils furent obligés de la céder à l'Angleterre en 1763. Il n'y avoit alors qu'une centaine d'habitans, qui tous abandonnerent leur patrie, pour chercher fortune ailleurs. Il ne resta à la Grande-Bretagne qu'un désert. Elle le peupla d'officiers, de soldats réformés, de quelques cultivateurs qu'elle y attira de ses établissemens voisins : mais ce qui paroîtra surprenant, c'est que mille Grecs du Péloponese quitterent ce beau pays, pour suivre en Floride le docteur Anglois Turnbull : ce bon citoyen fit tous les frais de leur déplacement & de leur transport. Cet accroissement de population ranima cette colonie qui comptoit déja en 1769 15000 habitans ; ses exportations s'éleverent la même année à 673, 209 liv. 18 s. 9 den.

L'activité angloise a donc fait en six ans, ce que les Espagnols n'avoient pu faire jusques-là. Les nouveaux Floridiens ont dû la plus grande partie de leurs succès à la culture d'un indigo, qu'on dit être aussi beau que celui de Guatimala.

Pendant la guerre des Anglo-Américains avec l'Angleterre, la Floride étoit entrée dans le parti des Etats-unis. Mais cette démarche lui eſt devenue inutile, par le traité de paix fait entre l'Eſpagne & l'Angleterre, à Verſailles, le 3 ſeptembre 1783. La Floride a été rendue aux Eſpagnols; on ne ſait pas ce que cette province eſt devenue depuis.

LES LUCAYES.

CES iſles ſituées au nord de Cuba, ne ſont ſéparées de la Floride que par le détroit de Bahama. Elles furent la premiere découverte de Chriſtophe Colomb dans le nouveau monde: mais les Eſpagnols ne s'y fixerent point. Ils ſe contenterent d'en enlever les habitans pour les faire périr dans les mines de Saint-Domingue. Ce petit archipel devint abſolument déſert, & ne fut plus que l'aſyle des Pirates Anglois ou François, qui s'y réfugioient dans le beſoin. En 1719, l'Angleterre les en chaſſa, & forma à l'iſle de la Providence, une colonie qui peut aujourd'hui monter à 3 ou 4 mille ames, & qui tous les ans envoie à ſa métropole pour environ 150000 liv. de coton. Pendant la derniere guerre, les Eſpagnols l'enleverent aux Anglois,

ainſi que d'autres petits établiſſemens qu'ils avoient aux Lucayes : mais par le traité de paix de 1783, le tout a été rendu à la Grande-Bretagne.

Les Anglois ont encore une autre colonie aux iſles Bermudes. C'eſt un petit archipel éloigné des Lucayes de 300 lieues. Cet établiſſement, quoique très-ancien, eſt auſſi pauvre que celui des Lucayes. A la vérité, les habitans trouvent ſous un ciel pur & tempéré une nourriture ſaine & abondante dans le maïs, les légumes, & les excellens fruits que produit le pays; mais quelque attention qu'on y ait donné, on n'a pas pu réuſſir à obtenir de ces iſles aucune production propre pour le Commerce. Le ſol d'une qualité médiocre, ſans aucune ſource pour l'arroſer, ſe refuſe à toute eſpece de culture. L'induſtrie des habitans au nombre d'environ 5000, ſe réduit à la fabrique de toiles à voile, à la conſtruction de petits bâtimens de cedre & d'acajou, qui n'ont jamais eu d'égaux, ni pour la marche, ni pour la durée. Avec ces deux objets uniques de Commerce, les Bermudes n'ont que de très-foibles liaiſons avec l'Angleterre & le continent de l'Amérique. Elles ne produiſent pas annuellement plus de 240, 000 liv.

LA LOUISIANE.

CETTE vaſte, cette immenſe contrée, propre à toutes les cultures qui peuvent enrichir une colonie, & donner à ſon Commerce la plus vaſte étendue, entre les mains de la France, n'a été qu'une brillante chimere. On s'en promettoit tout, on n'en a rien fait. La nouvelle Orléans, bâtie en 1717, ſur la rive orientale du Miſſiſſipi, à trente lieues de la mer, pouvoit devenir une ville riche, puiſſante, & elle eſt toujours reſtée dans le néant. Sa population n'a jamais monté à plus de 1500 habitans, partie libres, partie eſclaves : ſa ſituation actuelle ne lui permet gueres d'eſpérer un ſort plus brillant.

Jamais dans ſon plus grand é lat la colonie entiere de la Louiſiane n'a eu plus de ſept mille habitans diſperſés ſur un eſpace de 500 lieues, & qui employoient dans leurs plantations 8000 eſclaves. Leurs liaiſons avec leur métropole n'ont pas paſſé deux millions, & dans les derniers temps leurs travaux ſuffiſoient à peine pour fournir à leur ſubſiſtance ; enfin la colonie étoit dans le plus grand état de foibleſſe, lorſqu'en 1762 la Cour de France la céda à l'Eſpagne. Les habitans de la Louiſiane ſe ſoumirent avec la plus

grande répugnance à leur nouveau maître, & ce ne fut que par la force qu'ils furent réduits à l'obéiſſance : quelques-uns payerent de leur tête leur attachement pour la France ; d'autres allerent dans les cachots de la Havanne, pleurer leurs malheurs, & ceux que la néceſſité de leurs affaires a forcés de reſter dans le pays, y vivent ſous l'oppreſſion & dans la miſere.

LE MEXIQUE.

CETTE partie de l'Amérique ſeptentrionale eſt bornée à l'orient par le golfe du Mexique, au nord par le nouveau Mexique, & la Louiſiane, à l'oueſt par la mer Vermeille, & au midi par la mer du ſud. Dans ſa plus grande étendue elle contient environ 600 lieues, & ſa largeur qui eſt fort irréguliere n'en a pas moins de 250. On eſt toujours frappé du plus grand étonnement quand on ſe rappelle que Fernand Cortès, ſuivi de quelques aventuriers, fit en très-peu de temps la conquête de ce grand empire. D'un autre côté, on ne peut ſe laſſer d'admirer le bonheur des Rois d'Eſpagne ; jamais aucun Monarque ne fut ſervi plus utilement par ſes ſujets, ſans former aucun plan, ſans tirer la moindre ſomme de leur tréſor, ſans mettre aucune ar-

mée ſur pied ; par la témérité & le courage de quelques-uns de leurs ſujets, ils ſont devenus les maîtres des pays les plus vaſtes & les plus riches, qu'aucun conquérant ait jamais acquis par ſa valeur, par ſa prudence, & par les opérations les mieux concertées. Il ne leur en a coûté que quelques foibles récompenſes, des chartes, des privileges.

Laiſſons aux politiques le ſoin de calculer ſi l'acquiſition de tant de pays a été plus utile que nuiſible à la Monarchie Eſpagnole ; nous nous bornons ici à conſidérer les avantages qu'elle a procurés au Commerce de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Dans tout l'univers il n'eſt gueres poſſible de trouver une contrée mieux ſituée pour un grand Commerce que le Mexique. Borné à l'eſt par le golfe du Mexique, il attire à lui par la mer du nord les productions de l'Europe dans le port de Véra-Cruz ; confiné à l'oueſt par la mer du ſud, cet immenſe océan lui apporte toutes les richeſſes de l'Aſie dans le port d'Acapulco. Son ſol placé ſous le tropique du cancer, eſt fertile & abondant ; ſes montagnes renferment des mines d'or & d'argent, intariſſables depuis deux ſiecles. Ainſi le Mexique avec ſes propres richeſſes achete toujours au comptant toutes les marchandiſes de premiere néceſſité & de luxe

que lui envoie l'Europe & l'Asie, & verse dans ces deux parties du globe des trésors immenses en or & en argent, en y joignant les précieuses productions de son sol.

A l'article des Philippines on a vu quelles marchandises le galion de Manille porte tous les ans au Mexique par la mer du sud, & celle qu'il prend en retour à Acapulco. Suivant les réglemens faits par l'Espagne, la vente de la charge du galion ne doit pas passer 2,700,000 liv. & elle monte ordinairement à 10,800,000. Tout l'argent provenant des échanges que font les Mexicains à l'arrivée du galion, devroit dix pour cent au gouvernement; mais les fausses déclarations le privent des trois quarts du revenu que lui produiroient ses douanes.

A l'égard des marchandises que l'Espagne envoie au Mexique par Véra-Cruz, elles sont expédiées de Cadix sur une flotte qui part tous les deux, trois ou quatre ans, selon les besoins & les circonstances. Les vaisseaux mettent à la voile dans le mois de février, de mai ou juin, prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Rico, & arrivent après 70 ou 80 jours de marche à la rade de Véra-Cruz, d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville située à douze lieues du port, se tient une foire qui dure quatre mois, & quel-

quefois plus, quand les marchands le demandent. Lorſque les opérations du Commerce ſont terminées, les marchandiſes, les métaux donnés en échange par le Mexique, ſont envoyés à Véra-Cruz, où on les embarque pour l'Europe. Les ſaiſons propres pour le départ ne ſont pas toutes également favorables. Il ſeroit dangereux de partir dans les mois d'août, de ſeptembre, & il ſeroit impraticable de le faire en octobre & en novembre.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la Cour de Madrid fait partir un ou deux vaiſſeaux de guerre, qu'on appelle azogues, pour porter au Mexique le vif-argent néceſſaire à l'exploitation des mines. En retour, les azogues ſe chargent du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des ſommes rentrées pour les crédits accordés, & des fonds que les négocians Mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands ſuivent ſes vaiſſeaux: leur cargaiſon entiere devroit être en fruits, ou en boiſſons; mais il s'y gliſſe frauduleuſement des objets plus importans. Ces bâtimens reviennent toujours ſur leur leſt, à moins que par une faveur ſpéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raiſons de convenance ou de politique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la Cour fait paſſer de la Havanne à la Véra-Cruz un de ſes vaiſſeaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fiſc, & des métaux que les débiteurs ou les ſpéculateurs veulent faire paſſer du Mexique en Europe.

En 1774, le conſeil d'Eſpagne accorda au Mexique une autre communication qui n'auroit jamais dû lui être refuſée; c'eſt celle avec le Pérou, & même avec l'Europe, par Guatimala, éloignée de la mer du ſud d'environ 12 lieues. Cette ville placée entre deux volcans, devoit néceſſairement tôt ou tard en être engloutie. Ce funeſte événement arriva en 1772. En moins de 24 heures Guatimala, capitale d'un grand gouvernement, ville très-riche, grande & bien peuplée, n'offrit plus qu'un déplorable amas de ruines. La métropole donna auſſi-tôt ſes ordres pour réparer ce déſaſtre. On a tracé le plan d'une autre ville plus vaſte, plus commode que celle qui exiſtoit, & elle doit être élevée à huit lieues de l'ancienne ſur une baſe plus ſolide, ou du moins plus éloignée du danger.

Deux ans après cette cataſtrophe, on établit à la nouvelle Guatimala la communication dont il s'agit: les objets que demande le Pérou, ſont expédiés de cette capitale pour y être portés par

la mer du ſud. L'or, l'argent, l'indigo deſtinés pour l'Europe, ſont voiturés à dos de mulet au bourg de St.-Thomas, ſitué à 60 lieues de la ville, au fond d'un lac qui ſe perd dans le golfe de Honduras. Ces richeſſes ſont échangées contre les marchandiſes arrivées d'Europe dans les mois de juillet & d'août.

Les troupeaux, le coton, le tabac, le ſucre, le cacao & d'autres ſemblables productions n'entrent pour rien dans le Commerce du Mexique : elles y reſtent pour la conſommation intérieure. Il fournit aux négocians & à l'Eſpagne des matieres plus précieuſes, & qui lui ſont particulieres ; ce ſont la cochenille, la vanille, le jalap, le bois de Campêche, ſi néceſſaire pour les belles teintures, l'indigo de Guatimala le plus beau qui ſoit dans l'univers. La nature fait preſque toute la dépenſe de ces riches productions; le travail & l'induſtrie des habitans y ajoutent peu ; mais, comme ſi la nature n'avoit pas aſſez fait pour l'Eſpagne en lui accordant preſque gratuitement tous les tréſors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué l'or & l'argent des plus riches mines du monde connu ; c'eſt principalement des montagnes arides du nouveau & de l'ancien Mexique qu'on tire les 80,000,000, qui ſe fabriquent annuellement

dans les monnoies de Mexique; il n'en passe que la moitié en Espagne; la circulation intérieure, les Indes orientales, les isles nationales, & la contrebande absorbent le reste.

On peut juger de l'importance du Commerce du Mexique par les envois que ce pays fit en Europe, année commune, depuis 1748 jusqu'en 1753. Ils consistoient en métaux & en marchandises.

Métaux.

Or - - - - - - - - -		544, 550 liv.
Argent - - - - - - -	43, 621, 497.	
Cuivre, 5634 quintaux vendus - - - - - - - - -		453, 600.
		44, 619, 647 liv.

Marchandises.

Jalap, 7500 quintaux, vendus - - - - - - - - -		972, 000 liv.
Indigo, 6000 quintaux, vendus - - - - - - - - -	7, 626, 900.	
Cochenille, 4600 quintaux, vendus - - - - - - -	8, 610, 140.	
Vanille, 50 quintaux, vendus - - - - - - - - -		431, 568.
Bois de Campêche, 13500 quintaux, vendus - - - -		112, 428.

Ci-contre - - - -	17, 640, 608 liv.
Bréſillet, 310 quintaux, vendus - - - - - - - - - -	4, 266.
Carmin, 47 quintaux, vendus - - - - - - - - -	81, 000.
Ecaille, 136 quintaux, vendus - - - - - - - - -	24, 300.
Roucou, 47 quintaux, vendus - - - - - - - -	21, 600.
Baume, 40 quintaux, vendus - - - - - - - -	45, 920.
Salſepareille, 40 quintaux, vendus - - - - - -	4, 147.
Total des envois - -	62, 553, 916 liv.

Dans les marchandiſes il y avoit 529, 200 liv. pour la Couronne, & le reſtant étoit pour les négocians ; dans l'or & l'argent il y avoit 25, 649, 040 l. pour le Commerce, 12,067,007 l. pour les agents du gouvernement, ou pour les particuliers qui vouloient faire paſſer leur fortune en Europe, & le ſurplus pour le fiſc.

Par les richeſſes que le Mexique envoie annuellement en Europe, on doit juger de celles qui reſtent dans le pays. C'eſt ſur-tout à Mexico ſa capitale qu'on peut les admirer. Cette ville fameuſe, le ſiege du gouvernement, le ſéjour des grands propriétaires, le centre de toutes les

affaires importantes, bâtie entre deux lacs, dans un pays délicieux, ſous un ciel pur, raſſemble environ 200, 000 citoyens; tous ne ſont pas opulens, mais quelques-uns le ſont peut-être plus que dans aucune autre partie du globe. Ils étalent un luxe ſi prodigieux, qu'ils font ſervir l'or & l'argent à l'ornement de leurs valets, de leurs eſclaves, de leurs chevaux, des meubles les plus connus, & que la plupart des choſes qui ſont ailleurs de fer & de cuivre, ſont à Mexico d'or & d'argent.

On préſume que la population du Mexique, en y comprenant les Européens, les Indiens libres, cent mille eſclaves, peut s'élever à ſix millions d'habitans. On voit dans toute l'étendue du pays une très-grande quantité de familles Eſpagnoles ou étrangeres, qui s'y ſont tranſplantées. Elles ne remplacent que foiblement la multitude innombrable d'Indiens que les cruautés des Eſpagnols ont fait périr.

Parmi les dépendances du Mexique, & celles des gouvernemens de Guatimala & de Mexico, ſont les provinces de Honduras & de Ycatan, célebres par le bois de Campêche qu'elles fourniſſent à l'Europe pour ſes teintures. Les Anglois de la Jamaïque & les Eſpagnols s'y ſont ſouvent diſputés la coupe de ce bois ſi précieux; ils ſe le diſputoient encore pendant les dernieres

guerres : mais par l'article 4 du traité de paix, ſigné à Verſailles, le 3 Septembre 1783, entre l'Eſpagne & le Roi d'Angleterre, il a été aſſigné aux Anglois un terrain ſur lequel il leur ſera permis de couper le bois de Campêche, & à cet effet d'y avoir tous bâtimens & magaſins qu'ils jugeront néceſſaires. Le voiſinage de la Jamaïque, les nouveaux établiſſemens que les Anglois forment tous les jours dans le pays des Moſquites, limitrophe de Honduras, ne doivent pas laiſſer ſans inquiétude la Cour de Madrid ſur le ſacrifice qu'elle vient de faire, en admettant au milieu de ſes poſſeſſions un peuple auſſi actif & auſſi ambitieux que l'Anglois.

En 1685, Grammont, fameux flibuſtier, ayant pris & ſaccagé la ville de Campêche, & voulant célebrer la fête du Roi de France, le jour de S. Louis, dans les tranſports de l'ivreſſe cauſée par la victoire & le patriotiſme, brûla pour un million de bois de Campêche qui faiſoit une riche partie de ſon butin. Après cette folie éclatante dont il n'y a que des François qui puiſſent ſe glorifier, il reprit la route de St.-Domingue.

LA CALIFORNIE.

Ce pays, très-voiſin du Mexique, le dernier connu de l'Amérique ſeptentrionale, eſt ſitué ſur

la mer du sud. Il a été long-temps abandonné & mépriſé par les Eſpagnols, au point qu'ils ignoroient ſi c'étoit une iſle, ou une preſqu'iſle. On n'a plus de doute à cet égard. On ſait que la Californie eſt une grande preſqu'iſle qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & qui s'avance entre l'eſt & le ſud juſqu'à la zone Torride; elle eſt baignée des deux côtes par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninſule, a 300 lieues de longueur, ſur 10 à 40 de largeur.

Ce ne fut qu'en 1697 que la Cour d'Eſpagne permit aux Jéſuites d'envoyer leurs miſſions dans la Californie. Les travaux & les ſoins continus de ces religieux parvinrent, ainſi qu'au Paraguay, à raſſembler les Sauvages dans quarante-trois villages, à leur donner quelque teinture de religion, & à leur inſpirer le goût du travail. Leur ſubſiſtance ſe tire des grains qu'on leur a enſeigné à ſemer, des légumes qu'ils cultivent, des fruits du pays, de ceux de l'Europe, & des animaux domeſtiques qu'on travaille tous les jours à y multiplier : mais leur ſol généralement ſec & aride, s'eſt refuſé à la culture de ces productions précieuſes qui entrent dans le Commerce, & le pays eſt & reſtera toujours dans l'état de pauvreté auquel la nature paroît l'avoir deſtiné.

Le

Le cap St.-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est le lieu de relâche du galion, qui tous les ans va de Manille au Mexique; il y trouve un bon port, quelques rafraîchissemens, & des signaux qui l'avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages.

La mer qui environne la Californie, plus riche que son territoire, offre à ses habitans des poissons de toute sorte, dans la plus grande abondance, & du goût le plus exquis; mais ce qui rend le golfe de Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui dans la saison favorable y attirent des diverses provinces du Mexique des hommes avides de cette précieuse production, & qui sont obligés de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Jésuites avoient formé le projet de pousser leurs découvertes sur les deux rives du golfe jusqu'à la chaîne des montagnes qui lient la Californie aux parties septentrionales de l'Amérique, & de vérifier si le passage, que les Anglois cherchent depuis si long-temps au nord-oueſt de l'Amérique dans la mer du sud existe, ou est possible. Depuis que l'Espagne a chassé les Jésuites de la Californie, on prétend qu'elle n'a point abandonné leur projet qui ne tardera pas, dit-on, à être exécuté. Le capitaine Cook, sûrement plus expéditif & plus intelligent que les navigateurs

Mexicains, auroit déja satisfait à l'empressement de l'Europe commerçante sur l'existence de ce fameux passage, si par la plus grande des imprudences il ne se fût pas exposé à être tué par les Sauvages d'une isle de la mer du sud.

On ne peut mieux terminer ce qui concerne le Commerce de l'Amérique septentrionale avec l'Europe, qu'en mettant sous les yeux un tableau général de sa population, & de la valeur des marchandises que les colonies Européennes de cette partie du nouveau monde fait passer tous les ans en Europe.

Population.

	Habitans.
La baie d'Hudson - - - -	200.
Le Canada - - - - - - - -	130, 000.
L'Acadie - - - - - - - -	40, 000.
Isle de St-Jean - - - - -	800.
Les Bermudes - - - - - -	4, 000.
Les Lucayes - - - - - - -	5, 000.
Colonies des Etats-unis -	3, 206, 678.
La Floride - - - - - - - -	15, 000.
La Louisiane - - - - - - -	15, 000.
Le Mexique - - - - - - - -	6, 000, 000.
	9, 416, 678.

Dans ce nombre d'habitans sont compris, 571, 000 esclaves.

Valeur des marchandiſes.

La baie d'Hudſon -	800, 000 liv.
Le Canada - - - - -	4, 650, 600.
L'Acadie - - - - - -	700, 000.
S. Pierre & les Miquelons - - - - - - - - -	805, 490.
Pêche Françoiſe à Terre-Neuve - - - - - - - - -	6, 043, 685.
Pêche Angloiſe à Terre-Neuve - - - - - - - -	12, 000, 000.
La nouvelle Angleterre	13, 844, 430.
New-Yorck - - - -	4, 352, 446.
La Penſylvanie - - -	13, 164, 439.
Le Maryland & la Virginie - - - - - - - - -	16, 195, 577.
La Caroline ſeptentrionale - - - - - - - - -	1, 500, 000.
La Caroline méridionale - - - - - - - - -	9, 101, 336.
La Géorgie - - - - -	1, 625, 418.
Les iſles Lucayes - -	150, 000.
La Floride - - - - -	673, 209.
Les iſles Bermudes - -	240, 000.
La Louiſiane - - - -	2, 000, 000.
Le Mexique - - - -	62, 583, 076.
	149, 429, 606 liv.

LES ANTILLES.

L'AMÉRIQUE renferme ſous le Tropique du cancer, entre le 32e. & le 8e. degré de latitude ſeptentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité & à l'avidité des Européens. Les iſles qui le forment ſon connues, depuis la découverte du nouveau monde, ſous le nom d'Antilles. Les vents qui y ſoufflent preſque toujours de la partie de l'eſt, on fait appeler celle qui ſont le plus à l'orient, iſles du vent, & les autres iſles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne, dont un bout ſemble fermer le golfe du Mexique & l'autre tenir au continent de l'Amérique méridionale, près le golfe Maracaïbo.

Avant que ces iſles fuſſent devenues le domaine des Européens, le terrain étoit neuf, & preſque tel qu'il étoit ſorti des mains de la nature. Quelques-unes paroiſſoient n'avoir jamais été habitées; d'autres l'étoient par des ſauvages qui vivoient du produit de leur pêche, de la chaſſe, des fruits, des plantes, des racines que le pays offroit de lui-même & ſans aucune culture à leur ſubſiſtance.

Ces iſles preſque toutes couvertes de forêts

auſſi anciennes que le monde, préſentoient des arbres, qui, par une ſinguliere prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excreſcence ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le temps, formoient ſur la ſurface de la terre un ſédiment gras, qui, après le défrichement, fécondé par la chaleur du climat, opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Les vallées, les plaines fertiliſées aux dépens des terrains que les torrens avoient détachés des montagnes, étoient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croiſſoient indiſtinctement les fruits, les plantes qu'un ſol libéral produiſoit pour la nourriture de ſes habitans : tels étoient l'igname, la patate, le chou caraïbe, la banane. Les inſulaires ne traverſoient point le travail libre & ſpontané de la nature. Cueillant au haſard, & dans le temps de la maturité, les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs beſoins, ils laiſſoient à la terre, le ſoin de préparer les ſels de la végétation, ſans lui aſſigner le temps ni le lieu où elle devoit féconder.

Les Antilles, ſituées ſous la zone Torride, ſont aſſujetties à une continuité de chaleur, qui n'eſt tempérée que par le vent d'eſt & par les

pluies. A la vérité, celles-ci rafraîchiſſent l'air; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. En moins de vingt-quatre heures, tout ſe corrompt, & ce n'eſt qu'avec les plus grandes précautions que les Européens ſe garantiſſent d'un climat ſi dangereux.

Les Eſpagnols ont été les premiers qui ont eu des établiſſemens aux Antilles. Quand ils eurent maſſacré tous les habitans des lieux qu'ils occuperent, quand il n'en reſta plus pour tirer l'or des mines, quand elles furent épuiſées, cette nation qui étoit alors auſſi pareſſeuſe que cruelle, dédaigna de ſe courber vers la terre, pour en obtenir les tréſors qu'elle n'accorde qu'au travail, & bientôt la pauvreté & la miſere furent la ſuite de ſon inaction.

Les Anglois, les François qui ſuivirent les pas des Eſpagnols, y porterent ainſi qu'eux le ravage & la deſtruction. Ils les commencerent à l'iſle de S Criſtophe, en 1625. Ils en chaſſerent & maſſacrerent les malheureux habitans, enleverent leurs femmes, leurs vivres avec la terre qu'ils habitoient. Devenus Pirates ſous le nom de Boucaniers & de Flibuſtiers, leurs cruautés & leur férocité, leur courage & leur intrépidité quelquefois pouſſée juſqu'à l'héroïſme, leurs brigandages & leurs extravagantes profuſions répandirent dans ces parages, ainſi que dans toute

l'Europe, l'étonnement & la terreur. Aujourd'hui encore ce n'eſt qu'avec une ſorte d'exécration qu'on ſe rappelle les ſanguinaires exploits de ces farouches brigands; ils ſe détruiſirent enfin d'eux-mêmes, par l'impoſſibilité de remplacer des hommes auſſi extraordinaires. Alors, les Antilles commencerent à devenir tranquilles, & ſucceſſivement les puiſſances de l'Europe y formerent des établiſſemens qui ont acquis plus ou moins d'importance, en raiſon de l'activité que chacune d'elles a mis dans la culture de ſes plantations. Ce n'eſt point l'or & l'argent tirés de leurs mines, qui enrichiſſent les Antilles; ce ſont les productions de leur ſol qu'on ne peut obtenir que par un travail continuel fait ſous un climat brûlant, mais dont la fécondité eſt ſi grande, que les abondantes & les riches récoltes qu'on en retire ſont tous les jours un nouveau ſujet d'admiration. Les Eſpagnols profitent peu de tant de richeſſes; les François & les Anglois plus actifs & plus induſtrieux, ſe les ſont partagées preſqu'en entier; les Hollandois & les Danois en obtiennent une petite partie. On va voir par quels travaux ces nations commerçantes parviennent à les acquérir, en obſervant que ces travaux ne ſont pas toujours tranquilles & ſans danger.

La guerre n'eſt pas plutôt allumée en Europe, que ſes ravages s'étendent juſqu'aux Antilles;

alors tout Commerce eſt intercepté, tout languit dans l'inaction & dans le beſoin. Rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture des colons n'y croît; les vêtemens, les inſtrumens de labourage n'y ſont point fabriqués; toutes leurs productions ne ſont utiles qu'au Commerce, & ne ſont propres qu'à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile, que l'état de guerre ne permet point, qui puiſſe procurer à ces iſles le néceſſaire qu'elles attendent de l'Europe, en échange des marchandiſes qu'elles lui donnent: la guerre eſt donc une des plus grandes calamités que les Antilles puiſſent éprouver.

Ces iſles ont encore à craindre un fléau plus terrible & plus fréquent que la guerre: ce ſont les ouragans. Quantité d'Auteurs ont fait les plus effrayantes deſcriptions de ce terrible phénomene; mais elles ſont toujours au-deſſous de la vérité. Il ſuffit d'obſerver que dans tous les lieux où il déploie ſes fureurs, en un moment tout eſt renverſé, détruit, & ſouvent englouti; des vents impétueux, d'horribles tremblemens de terre ſe joignent au tonnerre, à la foudre, à des feux ſouterrains que vomit la terre, à des torrens d'eau que verſent les nuages, pour porter par-tout dans les villes, dans les campagnes, la dévaſtation, la ruine & la mort. Des ſignes certains annoncent les ouragans,

& rien n'en peut arrêter les funeſtes effets. Tous ne ſont pas auſſi deſtructeurs ; mais leurs moindres ravages ſont d'ébranler les bâtimens les plus ſolides dans les villes, de renverſer les habitations à la campagne, d'y détruire ſans reſſource les récoltes & les plantations dont les arbres ſont déracinés, diſperſés, emportés dans les airs par l'impétuoſité des vents. On prétend que les iſles qui ſont ſujettes aux ouragans en eſſuient au moins un tous les neuf ou dix ans.

ISLES ESPAGNOLES.

SAN-DOMINGUE.

LA grande iſle de S. Domingue appelée Ayty par les Sauvages qui l'habitoient quand Chriſtophe Colomb en fit la découverte, fut pour ainſi dire le berceau des Eſpagnols dans le nouveau monde. Lorſque, pour le malheur des Indiens, l'Océan les vomit dans ces contrées, cette orgueilleuſe nation crut que des peuples qui n'avoient ni leur couleur, ni leurs uſages, ni leur religion, n'étoient pas des hommes. Ils les regarderent comme des bêtes de charge; ils ſe firent un jeu de les maſſacrer, & de vouer au plus dur eſclavage, ceux que le fer & les tortures épagnerent. L'iſle abondoit en mines d'or, étoit très-fertile :

on les chargea de chaînes, & ils devinrent les victimes de l'avarice de leurs maîtres. Ces Indiens qui étoient foibles, qui n'avoient pas l'habitude du travail, expirerent bientôt dans les goufres des mines ou dans d'autres occupations auſſi meurtrieres.

Ces cruelles violences exterminerent en peu de temps tous les habitans de l'iſle. Avec eux tomba tout ſon éclat, qui ne s'étoit ſoutenu que par l'or qu'elle fourniſſoit. Ce précieux métal diminua à meſure que ceux qu'on forçoit de le tirer des entrailles de la terre, périrent; il diſparut enfin entiérement lorſque les Lucayes & d'autres iſles voiſines dépeuplées ne donnerent plus de victimes pour remplacer celles que les conquérans avoient ſacrifiées à leur cupidité.

Les Eſpagnols reſtés ſeuls dans l'iſle, étoient incapables de ſubſtituer, par leur travail, à l'or que leur refuſoient les mines, les productions d'une terre la plus fertile qu'on puiſſe imaginer. Quelques eſclaves Africains qu'ils y employerent d'abord, pouſſerent les cultures avec une eſpece de ſuccès. Il fut un temps que leurs travaux fourniſſoient à l'Eſpagne dix millions peſant de ſucre, beaucoup de tabac, du cacao, de la caſſe, du coton, du gingembre, une grande quantité de cuirs & de bois de teinture. On pouvoit penſer que ce commencement de proſpérité donne-

roit le goût & les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de causes plus funestes les unes que les autres ont ruiné ces espérances; elles ne se sont point renouvellées depuis. Les plus riches Espagnols ont quitté l'isle, pour aller s'établir au Mexique ou au Pérou. Les François ont envahi la moitié de S. Domingue; le Conseil d'Espagne, occupé d'objets plus importans, a cessé de donner ses soins à cette colonie; de nos jours on l'a vu cependant faire quelques efforts pour la ranimer, mais sans succès. Tandis que tout prospere, que tout est dans la plus grande activité dans la partie de l'isle, occupée par les François, tout languit dans la partie Espagnole: elle ne fournit annuellement au Commerce national, que cinq ou six mille cuirs; ce qu'elle recueille de sucre, de café, de tabac, suffit à peine à ses besoins, loin de pouvoir contribuer à ceux de sa métropole. En 1717, la colonie Espagnole ne comptoit que 18400 habitans, qui livroient le superflu de leurs denrées aux François, pour en recevoir des habits & d'autres commodités également nécessaires. Ils y ajoutoient encore l'argent qu'on leur envoie pour l'entretien de 200 hommes de garnison, de leurs prêtres, & pour les frais du gouvernement.

CUBA.

L'ISLE de Cuba, séparée de celle de S. Domingue par un canal étroit, a 230 lieues de long, & depuis 14 jusqu'à 24 de large. Une isle si étendue, si fertile, jointe à celle de S. Domingue, livrée à des mains actives, pourroit devenir la source d'une prospérité sans bornes ; mais une nation idolente, sans cesse gênée dans son Commerce par les entraves du monopole, pouvoit-elle se promettre de grands succès ?

Le Conseil d'Espagne s'est enfin persuadé que non. En 1765, il a commencé par ouvrir les portes de Cuba indistinctement à tous les Espagnols. Cette permission qui n'auroit jamais dû leur être refusée, a donné quelques principes de vie à cette isle. En 1778, elle a encore reçu un nouvel encouragement, par une cessation d'une partie des prohibitions, des gênes, des impositions qui arrêtoient les travaux.

L'isle de Cuba ne le cede à aucune des Antilles par la fertilité de son sol & par l'excellence de ses productions. L'indigo & le coton y croissent naturellement, & l'habitant n'a pas encore songé à en tirer parti par la culture. Le tabac si abondant, si bon à Cuba, si connu en Europe sous le nom de tabac de la Havane,

eſt toujours reſté dans les liens du monopole. La culture du cacao en fournit une ſi petite quantité, que la métropole qui en fait une grande conſommation, eſt obligée de s'en pourvoir ailleurs. Les troupeaux de gros & menus beſtiaux, quoique nourris dans de bons pâturages, ne ſont point encore aſſez multipliés pour n'avoir pas beſoin d'en demander à l'étranger : la culture des cannes à ſucre foiblement ſuivie, ne fournit pas à l'Eſpagne la moitié de ce que ſes habitans en peuvent conſommer, & Cuba ſeule pourroit ſubvenir à tous ſes beſoins. Avec tant de moyens de proſpérer, pourquoi cette iſle n'eſt-elle donc pas parvenue à rendre ſon Commerce auſſi floriſſant que celui des iſles voiſines ? On n'en peut attribuer la cauſe qu'à l'inertie de ſes habitans opprimés d'ailleurs par le monopole. Depuis 1748 juſqu'en 1753, la vaſte iſle de Cuba n'envoya en Europe que

18, 750 quintaux de tabac vendus - - - - -	1, 293, 570 liv.
173, 809 quintaux de ſucre, vendus - - - - -	7, 994, 786
1569 cuirs, vendus -	138, 817
Or & argent - - - -	1, 064, 505
TOTAL - -	10, 491, 928 liv.

Tel étoit en 1753 le produit d'une isle très-fertile qui a 230 lieues de longueur, tandis que la Grenade qui n'en a que 10, & une très-petite population, cultivée par les Anglois, exporte pour environ treize millions de marchandises. La population de Cuba en 1774 consistoit en 171,766 habitans libres qui employoient à leurs cultures 28,766 esclaves Negres. C'est bien peu de chose dans une isle d'une aussi vaste étendue. Les Espagnols doivent encore s'attribuer ce défaut de population. A peine eurent-ils fait la conquête de Cuba, qu'ils s'y comporterent comme à S. Domingue. Ils en massacrerent une partie des habitans, & firent périr l'autre dans quelques mines d'or qui se rencontrerent dans l'isle : en peu de temps ce malheureux pays devint désert, & ne s'est repeuplé depuis que foiblement & lentement : mais si le gouvernement continue d'accorder à Cuba la liberté & les engagemens convenables, la population, le goût du travail, l'émulation, augmenteront rapidement, & avec elles les productions nécessaires pour donner au Commerce de cette isle tout l'éclat qu'il peut avoir.

L'importance de la situation de Cuba, qui ouvre le chemin du Mexique, qui assure le retour des richesses que cet empire & celui du Pérou versent continuellement en Espagne, paroît jusqu'à présent avoir occupé cette Couronne.

Depuis 1763 jusqu'en 1777, elle a dépensé 22 à 23 millions pour fortifier la Havane, capitale de l'isle, son port l'un des plus beaux de l'univers, & où toutes les flottes du monde entier pourroient mouiller en même temps & avec une égale sûreté. Quand l'Espagne aura mis la Havane dans un état de défense capable de la tranquilliser, dégagée de ce soin, elle pourra donner toute son attention à la population, au Commerce de Cuba, à l'accroissement de ses manufactures & de son industrie. Que l'Espagnol soit enfin libre, qu'il ne soit point gêné par les entraves du monopole, par les impositions, par des prohibitions insensées; qu'on lui fasse sentir qu'il va désormais travailler pour son utilité particuliere; cette nation à qui on ne peut disputer de la fierté dans le caractere, du courage, de la constance, de l'énergie dans le sentiment, deviendra peut-être aussi active qu'une autre, & bientôt le port de la Havane sera aussi célebre par son Commerce que par ses fortifications.

PORTO-RICO.

QUOIQUE cette isle soit une meilleure des Antilles, il regne la même inaction, la même langueur dans les affaires de Commerce & dans les cultures qu'à Cuba. Les mêmes causes y produisent les mêmes effets.

Porto-Rico a 36 lieues de long & 18 de largeur : l'air y eſt ſain & tempéré : un grand nombre de petites rivieres l'arroſent de leurs eaux pures ; ſes montagnes ſont couvertes de bois utiles ou précieux, & ſes vallées d'une fertilité peu commune, ſont propres à toutes les productions des Antilles ; l'iſle a un port sûr, des rades commodes, des côtes faciles. Avec tous ces avantages, Porto-Rico entre les mains des Eſpagnols n'eſt preſque rien, & n'a encore fourni au Commerce que de très-minces productions.

L'apparence de quelques mines d'or attirerent les Eſpagnols à Porto-Rico. Ce funeſte métal, l'eſpoir de s'en enrichir, y cauſa les mêmes ravages qu'à S. Domingue ; les habitans y furent ou maſſacrés, ou livrés à l'eſclavage des mines. Bientôt l'iſle devint déſerte & tomba dans un néant abſolu ; elle y eſt reſtée près de deux ſiecles. Ce ne fut qu'en 1765, que l'Eſpagne ſongea à l'en tirer. On fortifia la ville & le port de S. Jean ; on y mit une garniſon de deux bataillons & une compagnie de canoniers ; on accorda au peu d'habitans qui étoient dans l'iſle, la propriété des terrains dont chacun ſe trouveroit en poſſeſſion. Toutes ces opérations firent entrer dans l'iſle des ſommes qui donnerent un commencement de vie à un établiſſement dont l'inaction étonnoit toutes les nations. Au pre-

mier janvier 1778, Porto-Rico comptoit déja 80660 habitans, dont 6530 ſeulement étoient eſclaves, poſſédoit de très-belles plantations & un grand nombre de beſtiaux; mais ſes exportations en ſucre, en coton, en café, en riz, en tabac, ne paſſerent pas 1, 520, 000 liv.

Les Eſpagnols poſſedent encore aux Antilles les petites iſles de la Trinité, de Cubagna & de la Marguerite; mais toutes les trois ſont dans la plus grande pauvreté. Le cacao fut autrefois cultivé avec ſuccès à la Trinité; ſa perfection le faiſoit préférer à celui de Caraque même: pour s'en aſſurer, les marchands le payoient d'avance. En 1727, le vent du nord fit périr tous les arbres qui le portoient; ils n'ont pas été renouvellés depuis, & on a ceſſé de fréquenter l'iſle.

Cubagna & la Marguerite furent pendant quelque temps célebres par les belles perles qu'on pêchoit ſur leurs côtes: mais ce fut le ſuccès d'un moment. Les bancs de perles s'épuiſerent, Cubagna fut abandonnée, & ſes habitans tranſportés à la Marguerite. La Trinité & la Marguerite ne ſont encore habitées que par un petit nombre d'Eſpagnols, qui ont formé avec des femmes originaires du pays une génération d'hommes qui réuniſſent la pareſſe des peuples ſauvages, aux vices des peuples policés. Ils ſont fainéans, fripons & ſuperſtitieux.

On eſt toujours frappé d'étonnement quand on obſerve que les Eſpagnols, qui poſſedent environ trois cents lieues du meilleur terrain des Antilles, n'ont pas encore pu donner au Commerce la valeur de plus de douze à treize millions en marchandiſes; on va voir combien l'activité des François & des Anglois leur a procurés de richeſſes dans des pays bien moins conſidérables. Commençons par contempler les travaux & les prodigieux ſuccès des François dans la moitié de Saint-Domingue, à côté des Eſpagnols, qui poſſedent l'autre moitié ſans aucune utilité.

ISLES FRANÇOISES.

SAINT-DOMINGUE.

CETTE iſle a 160 lieues de long, ſur environ 30 de largeur. Située dans la zone Torride, les chaleurs y ſont exceſſives pendant l'été: ſi elles diminuent pendant la ſaiſon des pluies, l'air devient humide & corrompt en peu de temps toutes les ſubſiſtances. En général, les Européens ont peine à s'accoutumer au climat de Saint-Domingue. La plupart, après quelques années de ſéjour, s'apperçoivent d'une extrême diminution de leurs forces, & vieilliſſent avant le temps; mais auſſi il faut avouer que pluſieurs y trouvent

une mort prématurée par leurs excès, ou par le peu de précautions qu'ils prennent contre l'intempérie de l'air.

Les Eſpagnols poſſédoient cette iſle en entier, lorſqu'en 1630 quelques François, chaſſés de Saint-Chriſtophe, en occuperent la partie ſeptentrionale, qui étoit comme abandonnée, & la plus éloignée des poſſeſſions Eſpagnoles. Aſſociés à d'autres aventuriers comme eux, ils y vécurent long-temps de pirateries & de brigandages, connus ſous le nom de ces Boucanniers, de ces Flibuſtier dontnous avons parlé, & qui devinrent la terreur & l'épouvante de ces mers. Tels ont été les fondateurs de la colonie de Saint-Domingue, l'une des plus riches & des plus floriſſantes du nouveau monde. Qui auroit pu prévoir qu'à ces hommes de ſang & de carnage, ſuccéderoit un jour un peuple généreux, hoſpitalier, franc & d'une bonne ſociété! Tout le monde convient que tel eſt le portrait des habitans de Saint-Domingue.

La Cour de France donna d'abord peu d'attention à la conduite des Flibuſtiers : ſans les avouer, elle les voyoit même avec plaiſir exercer leurs vengeances ſur les Eſpagnols alors ſes ennemis, & ce ne fut que lorſqu'ils eurent pris dans l'iſle une certaine conſiſtance, qu'elle les reconnut pour ſes ſujets; elle conçut alors l'idée d'en

faire une colonie : mais comment accoutumer des brigands vagabonds aux paisibles travaux de l'agriculture ? Ce projet n'étoit pas facile : on en confia en 1656 l'exécution à d'Ogeron ; c'étoit un ancien militaire qui possédoit au plus haut degré toutes les qualités qui convenoient à cette entreprise. Ce grand homme, dont la mémoire est encore en bénédiction à Saint-Domingue, fut le véritable fondateur de cette colonie; pendant 19 ans qu'il y demeura, par sa prudence, par sa sagesse, par sa douceur, il inspira le goût d'une vie laborieuse & paisible à des barbares accoutumés à l'oisiveté, à préférer les fruits lents de l'agriculture, aux jouissances & aux richesses rapides de la piraterie. Au milieu de ces soins, d'Ogeron mourut en 1675.

A cette époque on comptoit déja plus de huit mille habitans à Saint-Domingue, dont la moitié au moins étoit employée aux travaux de différentes cultures. Alors la France pensa à acquérir un droit légitime sur la partie septentrionale de cette isle, qu'elle se fit céder en 1697 par l'Espagne à la paix de Riswick. La population de Saint-Domingue, à la prise de Saint-Christophe, par les Anglois en 1690, reçut une nouvelle augmentation ; une partie des habitans François de cette isle se réfugia à Saint-Domingue.

Il fallut encore bien du temps pour que la

colonie prît une forme réguliere. Ce ne fut qu'à la paix d'Utrecht, qui rendit la tranquillité à l'Europe & à l'Amérique, que la colonie commença à s'établir ſolidement & à ſe frayer un chemin aux grandes proſpérités où nous la voyons parvenue. Bientôt après Saint-Domingue reçut de la France des loix civiles, un gouvernement général. On le plaça d'abord au petit Goave, enſuite à Léogane, & depuis 1750 il eſt fixé au port au Prince.

Les poſſeſſions Françoiſes dans l'iſle de Saint-Domingue, ſont partagées en pluſieurs diſtricts qui ſont tous fertiles, mais qui tous ſont plus ou moins importans à meſure qu'ils ſont plus propres aux cannes à ſucre; & à cet égard les cantons de Léogane & du Cap méritent la premiere attention.

La ville de Léogane, ſituée dans la partie méridionale de la colonie, paſſe avec raiſon pour une des principales de cette iſle. Avant le tremblement de terre de 1770, qui la détruiſit entiérement, elle avoit quatre cents maiſons bâties en pierre, qui ne ſont plus maintenant conſtruites qu'en bois. Sa poſition dans une plaine étroite, féconde, arroſée, ne laiſſeroit pas beaucoup à deſirer, ſi un canal navigable lui ouvroit une circulation facile avec ſa rade qui n'en eſt éloignée que d'un mille. La chaleur qui regne

dans la ville & dans la plaine eſt exceſſive. Cette poſition & les marais qui ſont dans les environs, rendent l'air mal-ſain; les excès de débauche qui s'y commettent en tout genre, occaſionnent tous les ans des maladies dangereuſes qui font périr beaucoup de monde. Dans le territoire de Léogane on compte 112 habitations, dont 52 ſont deſtinées à la culture des cannes à ſucre, & les autres à celle du coton, du café & de l'indigo.

Mais c'eſt peu en comparaiſon de la plaine du Cap, dont la fertilité ſurpaſſe tout ce qu'on peut imaginer. Cette plaine a vingt lieues de long, ſur quatre de large. La multitude des eaux qui l'arroſent, la beauté de ſes chemins; la quantité de ſucreries, de rafineries qui s'y trouvent, les riches récoltes de coton, d'indigo, de café, de tabac, qui s'y font, démontrent qu'elle eſt propre aux plus précieuſes productions qui enrichiſſent le Commerce. C'eſt le pays de l'Amérique, qui récolte le plus de ſucre, & de la meilleure qualité.

Rien n'eſt plus agréable que l'aſpect de la plaine du Cap. Elle eſt par-tout coupée par des chemins de quarante pieds de large, tirés au cordeau, bordée de haies de citronniers chargés de fleurs & de fruits. Pluſieurs particuliers ont auſſi planté de longues avenues d'arbres qui

conduiſent à leurs habitations. Les ruiſſeaux qui tombent du haut des montagnes, ſerpentent de toutes parts, roulent des eaux d'une fraîcheur ſurprenante, & temperent la chaleur exceſſive du climat. On prétend que dans cette plaine & dans les montagnes qui l'avoiſinent, on trouve quelques mines d'or; mais pour les cultivateurs & pour le Commerce, le ſucre, le coton, l'indigo, le café, ſont plus utiles & donnent plus de richeſſes que les mines d'or & d'argent les plus abondantes.

La ville du Cap eſt paſſablement belle; mais ce qui lui donne le plus de célébrité, c'eſt ſon port. Il eſt admirablement placé pour recevoir les vaiſſeaux qui viennent d'Europe; ceux de toute grandeur y ſont commodément & en ſûreté; ouvert au vent du nord, il n'en peut recevoir aucun dommage, ſon entrée étant ſemée de récifs qui rompent l'impétuoſité des flots. Il eſt en outre défendu par un fort taillé dans le roc, muni d'une bonne artillerie, & qui s'avance dans la mer; il y forme un promontoire ou cap, d'où la ville a tiré ſon nom.

C'eſt dans ce fameux entrepôt que ſe réuniſſent preſque toutes les denrées de la colonie, pour être tranſportées en France. Celles qu'elle y envoya en 1775, conſiſtoient en

1, 230, 673 quintaux, de sucre, vendus - - - -	44, 738, 139 liv.
459, 339 quintaux de café, vendus - - - - - -	21, 818, 621.
18, 086 quintaux d'indigo, vendus - - - - -	15, 373, 346.
5787 quintaux de cacao, vendus - - - - - -	405, 134.
518 quintaux de roucou, vendus - - - - - - - -	32, 663.
Coton, 26, 892 quintaux, vendus - - - - - -	6, 723, 205.
Cuirs, 14, 124, vendus - - - - - - - - - - -	164, 657.
Carret, 43 quintaux, vendus - - - - - - - - -	43, 460.
Canefice, 9019 quintaux, vendus - - - - - -	52, 435.
Bois de teinture, 92, 746 quintaux, vendus - - - -	908, 368.
Productions des isles dépendantes, - - - - - - -	1, 352, 148.
Or & Argent, - - -	2, 600, 000.
	94, 212, 176 liv.

Ces étonnantes richesses qui surpassent celles de bien des royaumes, celles que les mines d'or

& d'argent du Mexique & du Pérou ſont paſſer en Europe, ſont produites par

385 Sucreries de ſucre brut.
263 En ſucre terré.
2587 Indigoteries.
14, 018, 336 Cotoniers.
92, 893, 405 Cafiers.
757, 691 Cacoyers.

Les travaux de ces différentes cultures occupoient à la même époque

32, 650 Blancs de tout ſexe.
6036 Negres ou Mulâtres libres.
300, 000 Eſclaves.

La colonie avoit en troupeaux & pour ſes ſubſiſtances

75, 958 chevaux ou mulets.
77, 904 bêtes à cornes.
77, 904, 225 bananiers.
1, 178, 229 foſſes de manioc.
12, 434 carreaux de maïs.
18, 738 de patates.
11, 825 d'ignames.
70, 46 de petit millet.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut concerner une colonie auſſi intéreſſante, ſes cultures, ſes habitans ſont répartis ſur 46 paroiſſes. La plupart n'ont que des cabanes ou des

ruines pour égliſes qui ſont deſſervies par des Dominicains & par des Capucins qui ont remplacé les Jéſuites.

LA MARTINIQUE.

CETTE iſle, après Saint-Domingue, eſt la plus conſidérable des poſſeſſions Françoiſes aux Antilles. Elle a cet avantage, que depuis que les François s'en ſont emparés en 1638, ſous la conduite d'un gentilhomme Normand, nommé Dénambuc, ils en ont toujours été les maîtres & les ſeuls habitans. En vain l'amiral Ruyter l'attaqua en 1674; après y avoir perdu beaucoup de monde, il fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe. A la vérité, pendant les dernieres guerres, les malheurs de la France firent tomber la Martinique ſous le joug des Anglois; mais elle fut promptement reſtituée à la paix de 1763.

La Martinique a 16 lieues de long & 45 de circonférence. Ses premiers habitans furent cent hommes que Dénambuc y amena de ſon gouvernement de Saint-Chriſtophe. C'étoit d'anciens colons braves, actifs, accoutumés au travail & à la fatigue, habiles à défricher la terre, à former des habitations: tels furent les fondateurs de cette colonie, ils ſe multiplierent par la ſuite,

& devenus maîtres de l'iſle entiere, par la retraite des Sauvages, ils occuperent tranquillement les terrains qui convenoient le mieux à leurs cultures. Ils ſe livrerent d'abord uniquement à celles du tabac & du roucou. On y joignit depuis le ſucre, le cacao, le café, l'indigo & le coton.

Malgré la paix intérieure dont jouiſſoit la Martinique, elle étoit peu de choſe au commencement de ce ſiecle. Quelque temps après, pluſieurs circonſtances ſe réunirent en ſa faveur, & lui donnerent pendant un certain temps la plus grande importance. Elle devint le marché général de tous les établiſſemens François. C'étoit dans ſes ports que les iſles voiſines vendoient leurs productions; c'étoit dans ſes ports qu'elles achetoient les marchandiſes de la métropole: les navigateurs François ne dépoſoient, ne formoient leurs cargaiſons que dans ſes ports; l'Europe enfin ne connoiſſoit que la Martinique. Tant d'opérations y firent entrer un argent immenſe, avec lequel la colonie fut en état d'avoir les liaiſons & de faire les marchés les plus avantageux: mais les circonſtances qui l'avoient ſi fort enrichie ayant ceſſé, elle ſe trouva réduite à ſes cultures & à la fertilité de ſon ſol. Lorſqu'elle commençoit à s'en occuper, ſes colons eſſuyerent les plus grands malheurs. Un inſecte

destructeur causa des ravages inexprimables dans toutes les campagnes où il se montra. En 1776 un ouragan le plus furieux de tous ceux qu'ait essuyés la Martinique, y porta une destruction générale dans les plantations & les récoltes : les bras nécessaires aux travaux y manquerent ; les denrées & sur-tout le café diminua de prix ; les impositions furent accablantes. Malgré toutes ces calamités, en 1775 la Martinique envoya en France

Sucre brut, 244, 338 quintaux, vendus - - - -	9, 971, 155 liv.
Café, 96, 889 quintaux, vendus - - - - - -	4, 577, 259
Indigo, 1147 quintaux, vendus - - - - - - - - -	975, 018
Cacao, 8656 quintaux, vendus - - - - - - - - -	605, 964
Coton, 11, 012 quintaux, vendus - - - - - -	2, 753, 100
Cuirs, 919, vendus -	8, 271
Carret, 29 quintaux, vendus - - - - - - - - -	29, 100
Canefice, 1965 quintaux, vendus - - - - - -	52, 880
Bois de teinture, 125 quintaux, vendus - - - -	3, 125
TOTAL - - - -	18, 975, 872 liv.

Mais cette somme entiere n'appartient pas à la colonie. Il en revenoit un peu plus d'un quart à Sainte-Lucie & à la Guadaloupe qui y avoient versé une partie de leurs productions.

Les places principales de la Martinique sont la ville de Saint-Pierre, le fort Royal & le fort de la Trinité. C'est au fort Royal que le gouvernement général de l'isle & le Conseil supérieur font leur résidence. La ville est assez bien située, & son port passe pour un des meilleurs du pays. La rade de Saint-Pierre, d'où on peut partir par tous les vents, offre les plus grandes facilités pour l'embarquement & le débarquement des marchandises.

A la Martinique comme à Saint-Domingue, on exerce envers les étrangers l'hospitalité la plus généreuse. Elle procure à la colonie ce double avantage qu'on n'y voit ni mendians ni voleurs.

Malgré la chaleur du climat, & les malheurs qu'a éprouvés la Martinique, la population qui en 1700 n'étoit que d'environ 6000 ames, avoit plus que doublé en 1778. Elle s'élevoit à 12000 Blancs, 3000 Mulâtres & Noirs libres, & 80000 esclaves : cette colonie a pour troupeaux 8200 mulets ou chevaux, 9700 bêtes à cornes, 13100 moutons, porcs ou chevres.

Ses sucreries étoient au nombre de 257; elle

cultivoit 16,602,870 pieds de café, 1,430,020 pieds de cacao, 1, 648, 550 pieds de coton.

LA GUADALOUPE.

En 1635, quelques François vagabonds s'emparerent de cette isle, dont ils chasserent les Sauvages. Ceux-ci s'étant rassemblés en force, rentrerent à la Guadaloupe, y massacrerent tous les François qu'ils rencontrerent, & ils les auroient entiérement exterminés ou éloignés de l'isle, si le sage gouvernement d'Aubert n'eût appaisé leur juste ressentiment & ramené la paix vers la fin de 1640.

Le petit nombre de François échappés aux malheurs qu'ils avoient si bien mérités, fut successivement grossi par quelques colons de Saint-Christophe, mécontens de leur situation, par des matelots dégoûtés de la navigation, par des capitaines de navire, qui, lassés des caprices de l'Océan, se vouoient aux travaux paisibles de l'agriculture. Le Ministere de France commença alors à s'en occuper, mais foiblement; ce ne fut qu'à la paix d'Utrecht, que la colonie fit des progrès remarquables : ils ne furent point troublés jusqu'en 1759, qu'elle fut conquise par les

Anglois qui la reſtituerent à la France à la paix de 1763, en beaucoup meilleur état, beaucoup plus riche qu'elle n'étoit auparavant. Depuis, elle eſt toujours reſtée à la France, & eſt devenue une de ſes meilleures colonies dans les Antilles.

La Guadaloupe dont la forme eſt irréguliere, peut avoir 80 lieues de tour; elle eſt coupée en deux par un petit bras de mer qui n'a pas plus de deux lieues de long, ſur une largeur de 15 à 40 toiſes. Ce canal qu'on appelle la riviere ſalée, n'eſt navigable que pour les pirogues.

La partie de l'iſle qui donne ſon nom à la colonie entiere, eſt hériſſée, dans ſon centre, de rochers & de montagnes d'où coulent des ſources d'eaux très-pures & très-ſalubres, qui par leur fraîcheur temperent l'air brûlant du climat, & fertiliſent les plaines qu'elles arroſent, au point qu'elles ſont propres à toutes les plus précieuſes cultures des Antilles. Dans cette partie eſt le fort Saint-Louis.

La partie occidentale qu'on appelle la grande Terre, n'a pas été ſi favorablement traitée par la nature; ſon ſol n'eſt pas auſſi fertile, ni ſon climat auſſi ſain & auſſi agréable. A la vérité elle eſt plus unie, mais les rivieres lui manquent généralement. C'eſt dans cette partie, quoique

moins peuplée, que se trouve le bourg Bailly, chef-lieu de la colonie & le fort Charles.

En 1775, les exportations de la Guadaloupe pour la métropole consistèrent en

188, 386 quintaux de sucre brut, vendus - - -	7, 137, 930 liv.
63, 029 quintaux de café, vendus - - - - - -	2, 993, 860
1438 quintaux d'indigo, vendus - - - - - - - - -	1, 222, 529
1023 quintaux de cacao, vendus - - - - - - - - -	71, 651
5193 quintaux de coton, vendus - - - - - - - - -	1, 298, 437
727 cuirs, vendus - -	60, 967
16 quintaux de carret, vendus - - - - - - - - -	16, 360
62 quintaux de canefice, vendus - - - - - -	336
125 quintaux de bois de teinture, vendus - - -	3, 125
TOTAL - -	12, 751, 195 liv.

Outre ces productions la Guadaloupe en envoyoit encore d'autres à la Martinique; elle livroit ses sirops & quelques autres denrées aux Anglo-Américains, dont elle recevoit des bois,

des farines, des beſtiaux & de la morue : une grande partie de ſes cotons paſſoit à la Dominique qui lui donnoit des eſclaves, & à Saint-Chriſtophle qui payoit en argent ou en marchandiſes des Indes orientales.

Au 1er. janvier 1777, la population de cette colonie, en y comprenant celle des petites iſles ſoumiſes à ſon gouvernement, montoit à 12,700 Blancs de tout âge & de tout ſexe, à 1350 Noirs ou Mulâtres libres, & à 100,000 eſclaves.

Ses troupeaux comprenoient 9220 chevaux ou mulets, 15,740 bêtes à cornes, & 25,400 moutons, porcs ou chevres.

Elle avoit pour ſes cultures 449,622 pieds de cacao, 11,974,046 pieds de cotons, 18,799,680 pieds de café, & 388 ſucreries.

Aux richeſſes territoriales de la Guadaloupe, il faut y joindre celles qu'y verſent les petites iſles ſoumiſes à ſon gouvernement, la Déſirade, les Saintes, Marie-Galande, Saint-Martin, Saint-Barthélemi. En général, ces iſles ſont très-petites, la population en eſt très-médiocre & leurs productions peu conſidérables; elles ſuffiſent à peine à leurs beſoins, & lorſqu'elles ont quelque exportation à faire, elles envoient leurs marchandiſes à la Guadaloupe qui en fait Commerce avec les ſiennes.

SAINTE-LUCIE.

CETTE isle peut avoir 21 milles de long, sur 11 de large. Quoique montagneuse en plusieurs endroits, sa plus grande partie est sur un bon sol propre à toutes les cultures. L'air y est serein; rafraîchi continuellement par le vent d'est, la chaleur n'y est jamais excessive; ses ports sont très-bons pour le mouillage des vaisseaux. On vante sur-tout le carenage qui tire son nom de la facilité que les navires y trouvent pour se carener. On le regarde comme le meilleur port des Antilles. Trente vaisseaux de ligne peuvent y être commodément à l'abri des ouragans les plus terribles. Les vents sont toujours bons pour en sortir.

Il n'est pas étonnant que cette isle, qui toute petite qu'elle est, réunit tant d'avantages, ait excité chez les Anglois une si violente envie de s'en emparer, & chez les François un si grand desir de la conserver. Pendant plus d'un siecle elle a été une source de querelles entre les deux nations; elles ont duré avec plus ou moins de vivacité, jusqu'à la paix de 1763, qui accorda

à la France la propriété si long-temps & si opiniâtrément disputée de Sainte-Lucie.

Ce n'est que depuis cette époque que cette isle a vu augmenter sa population, & qu'elle a pu s'occuper utilement de ses cultures. Des François qui avoient vendu très-avantageusement leurs habitations de la Grenade aux Anglois, ont porté à Sainte-Lucie une partie de leurs capitaux. Un grand nombre de cultivateurs de Saint Vincent, indignés de se voir réduits à acheter un sol qu'ils avoient défriché avec beaucoup de dépenses & des fatigues incroyables, ont pris la même route; la Martinique a fourni des colons dont les possessions étoient usées, & quelques négocians qui ont retiré les fonds de leur Commerce, pour les confier à l'agriculture. A tous on a distribué gratuitement des terres. Avec ces secours, la population de la colonie & ses moyens étoient fort augmentés au 1er. janvier 1777; elle comptoit déja

2300 habitans Blancs.
1050 Noirs ou Mulâtres libres.
16000 Esclaves.
1130 mulets ou chevaux.
2053 bêtes à cornes.
3719 moutons & chevres.
53 sucreries.
1, 945, 712 pieds de cacao.

5, 040, 962 pieds de cafiers.
597 carrets de coton.

Ce commencement de proſpérité n'a été que peu interrompu pendant la derniere guerre. Les Anglois qui ne perdent point de vue Sainte-Lucie, n'eurent aucune peine à s'emparer d'une iſle où on avoit d'abord porté toute ſon attention aux cultures, & qu'on n'avoit pas encore eu le temps de mettre en état de défenſe : mais par le traité de paix du 3 ſeptembre 1783, l'Angleterre s'eſt encore vue forcée d'abandonner cette iſle ſi chere à ſes vœux : elle l'a rendue à la France dans l'état où elle étoit, lorſque les armes de Sa M. B. en firent la conquête. Si cette iſle peut enfin jouir d'une tranquillité permanente, on penſe qu'elle pourra occuper 60000 eſclaves, & fournir au Commerce pour 9 à 10 millions de marchandiſes. Juſqu'à préſent ſes productions n'ont pas paſſé trois millions qu'elle reçoit de la Martinique, à qui elle livre ſes marchandiſes.

TABAGO.

Cette iſle eſt plus célebre par les événemens militaires dont elle a été le théâtre, que par ſon importance dans le Commerce. Continuellement

prise & reprise par les Hollandois, les François & les Anglois, elle n'a jamais eu le temps de voir prospérer ses travaux trop souvent interrompus par la guerre ; aussi jamais n'a-t-elle été d'aucune utilité à ses différens vainqueurs. L'Angleterre en obtint la possession par le traité de paix de 1763, mais depuis elle l'a rendue & en a garanti la propriété à la France, par le traité de Versailles du 3 septembre 1783. Il y a trop peu de temps que cette isle jouit d'un état tranquille, pour qu'elle ait encore pu faire de grands progrès. On ne peut guere espérer de biens considérables d'un terrain qui est généralement sabloneux.

Lorsque l'Angleterre remit Tabago à la France, cette isle étoit habitée par 400 Blancs & 8000 esclaves qui recueilloient par an vingt mille quintaux de sucre, huit cents mille pesant de coton, & douze mille d'indigo. Ces productions augmenteront sans doute, si la France daigne s'occuper de la prospérité de cette foible colonie, & lui donne les encouragemens dont elle a besoin.

SAINT-MARTIN.

CETTE isle peut avoir 15 à 16 lieues de tour; on n'y trouve ni ports ni rivieres; le sol y est généralement léger, pierreux, trop exposé aux vents, à de fréquentes sécheresses, & peu fertile. Saint-Martin étoit désert, lorsque les François & les Hollandois y aborderent en 1638. Les premiers au nord, & les seconds au sud. Ils y vivoient en paix & séparément, lorsqu'ils en furent chassés par les Espagnols. Après avoir détruit leurs pauvres habitations, ils abandonnerent une isle qui n'avoit rien qui pût tenter ni leur avarice ni leur ambition.

Aussi-tôt qu'on sut qu'ils avoient évacué le pays, quelques colons François & Hollandois y retournerent, partagerent entre eux l'isle, se jurerent une foi mutuelle, &, ce qui est très-rare, eux & leurs descendans ont toujours été fideles à cet engagement, malgré les animosités qui ont si souvent divisé leurs métropoles.

Dans la partie échue aux François par le partage, on ne trouve que 351 Blancs de tout âge & de tout sexe, avec environ 1200 esclaves. Leurs travaux donnent tous les ans deux cents

milliers de coton & un million pesant de sucre, d'un beau blanc, mais de peu de consistance. Ces marchandises sont vendues tous les ans à la Guadaloupe, qui les revend avec les siennes.

La colonie Hollandoise qui a su se procurer les meilleurs terrains, est de moitié plus considérable. Elle compte 639 Blancs & 3518 Noirs, dont les travaux produisent annuellement 160,000 livres pesant de sucre, & environ 130 milliers de coton. Ces modiques revenus reçoivent quelqu'accroissement par le produit des salines, dont on tire annuellement cent mille écus.

Les productions de Saint-Martin sont trop peu importantes pour former des liaisons avec l'Europe : les habitans livrent ordinairement leur sel & leur sucre aux provinces de l'Amérique septentrionale, & leur coton aux navigateurs de la Grande-Bretagne.

Parmi les colons François & Hollandois de Saint-Martin, il se trouve quantité de familles Angloises : elles forment même le plus grand nombre dans les deux colonies ; mais toutes n'en vivent pas moins en paix.

Telle est la situation des colonies Françoises, répandues dans les Antilles ; pour connoître d'un seul coup-d'œil toute l'importance, quelle est leur activité, combien prodigieuses sont les opérations de leur Commerce, il ne

faut que consulter l'état général de leur population en hommes libres, la quantité d'esclaves qu'ils emploient dans leurs habitations, & celle des marchandises qu'elles envoient annuellement en Europe. Avant la paix de 1783, les colonies comptoient 70,476 Blancs, Negres & Mulâtres libres, 504,000 esclaves, & envoyoient tous les ans en France pour 128,939,243 liv. de marchandises.

La paix dont jouissent actuellement les colonies ne peut qu'augmenter encore ce produit, quelque immense qu'il paroisse : dans le courant de 1784, elles firent passer à Bordeaux,

Sucre brut.....	17,688,918	liv. pes.
Sucre terré.....	32,711,424	
Sucre tête.....	4,082,341	
Sucre rafiné.....	1,851	
Sirop.....	9,365	
Café.....	31,727,741	
Confitures.....	15,589	
Coton.....	622,204	
Indigo.....	781,958	
Roucou.....	28,672	
Gingembre.....	31,150	
Cuirs.....	28,056	
Dents de morfil..	5,999	
Cacao.....	625,099	

Il eſt auſſi entré dans le même port la même année,

Bois de Campêche	267, 352	liv. peſ.
Bois de Gaïac...	246, 660	
Madriers d'Acajou	77	

Quantité de ces marchandiſes ſont reſtées en France pour ſa conſommation, & elle en a exporté chez l'étranger les quantités ſuivantes :

Sucre brut.....	8, 297, 953	liv. peſ.
Sucre terré.....	16, 708, 816	
Sucre tête	3, 041, 612	
Sucre rafiné.....	465, 240	
Café	26, 834, 901	
Cacao	335, 600	
Indigo	551, 508	
Roucou	27, 146	
Gingembre	33, 856	

Par ces détails on peut aiſément comprendre quel mouvement les productions des colonies Françoiſes donnent, non-ſeulement au Commerce de la France, mais encore de l'Europe entiere.

ISLES ANGLOISES.

LA JAMAÏQUE.

CETTE isle peut avoir 43 à 44 lieues de long, sur 17 dans sa plus grande largeur; son sol s'est trouvé particuliérement propre à la culture du sucre; mais les eaux qui tombent des montagnes arides, en versant la fécondité dans les plaines, rendent l'air mal-sain; le climat est encore plus dangereux, & de toutes les isles Angloises, la Jamaïque est la plus meurtriere. Malgré un obstacle si repoussant, les travaux de l'avarice joints aux efforts de l'ambition, ont rendu la Jamaïque, la plus riche, la plus puissante des colonies Angloises dans les Antilles.

Christophe Colomb découvrit cette isle en 1494; mais il n'eut pas le temps d'y former un établissement. Cet avantage étoit réservé à Don Diegue son fils. Les Espagnols qu'il y envoya de Saint-Domingue, semblerent n'y aller que pour se baigner dans le sang. Ils ne cesserent de le répandre, tant qu'il y resta un Sauvage. Ces cruautés profiterent peu aux Espagnols. Plongés dans le repos & l'oisiveté, ils virent périr successivement le petit établissement qu'ils

formerent dans l'isle. Il n'y subsistoit plus que celui de la ville de San-Yago de la Véga & de son territoire, occupé par 1500 esclaves, commandés par autant de tyrans, lorsqu'en 1665, les Anglois attaquerent la ville, la prirent, en chasserent les Espagnols, ainsi que de toute l'isle; ils l'ont toujours conservée depuis.

Dans les premiers temps qui suivirent leur conquête, les Anglois songerent trop peu à s'occuper des cultures dont elle est susceptible; mais la Jamaïque n'en devint pas moins riche. La nature qui a placé cette isle à l'entrée du golfe du Mexique, sous le vent de toutes les Antilles, l'a rendue comme la clef des riches continens qui en sont peu éloignés. Cette heureuse position lui donna la facilité d'ouvrir avec les possessions Espagnoles un Commerce interlope qui dura longtemps. Il procura à la Jamaïque des richesses qui s'accrurent rapidement. D'un autre côté, les Flibustiers, en revenant de leurs expéditions du Mexique & du Pérou, tomboient naturellement à la Jamaïque. Ils trouvoient dans cette isle plus de sûreté, de protection & de liberté que par-tout ailleurs, soit pour débarquer, soit pour dissiper à leur gré le butin acquis par leurs brigandages. C'est-là que les prodigalités de la débauche leur faisoient consommer en peu de jours des richesses immenses, & les rejetoient

dans la misere qui les faisoit voler à de nouvelles Pirateries, pour les venir encore dissiper aussi follement à la Jamaïque.

Quand la race sanguinaire des Flibustiers se fut détruite elle-même, quand la Cour d'Espagne eût pris les mesures convenables pour faire cesser le Commerce frauduleux que la Jamaïque faisoit avec ses sujets, alors cette colonie se trouva dans la nécessité de donner plus d'attention à ses cultures, & l'argent qu'elle avoit gagné avec les Flibustiers & par sa contrebande, lui procura les moyens de les pousser avec la plus grande vivacité. Elle porta ses premiers soins sur le cacao. Ils prospérerent, tant que durerent les plantations de cacoyers qu'avoient faites les Espagnols; les arbres vieillirent, il fallut les renouveller; soit défaut de soins ou d'intelligence, ils ne réussirent pas. On leur substitua successivement l'indigo, le coton, le gingembre, le café, & enfin le sucre, qui seul a donné à la Jamaïque plus de richesses que toutes ses autres productions ensemble. Ainsi cette isle a plus profité par un travail assidu, par l'augmentation de ses cultures, qu'elle n'a perdu par la cessation de son Commerce interlope, quelque avantageux qu'il fût.

La guerre qui, après les ouragans, est le plus rédoutable fléau des Antilles, a rarement inter-

tompu, les proſpérités de la Jamaïque : la derniere même a été pour elle une ſource de fortune. Les négocians Anglois enrichis des dépouilles de leurs ennemis, ſe ſont trouvés en état de faire de groſſes avances & de longs crédits aux cultivateurs. Ceux-ci ont profité avec chaleur des facilités que des événemens ſi peu eſpérés mettoient dans leurs mains. Ce mouvement rapide a continué, & les productions de la colonie ſont d'un tiers plus conſidérables qu'elles n'étoient il y a trente ou quarante ans; de façon que la Jamaïque, avec les ſoins que le gouvernement a pris de la mettre dans un état de défenſe reſpectable, eſt la plus puiſſante des colonies Angloiſes dans les Antilles, & celle dont le Commerce eſt le plus floriſſant.

On compte à la Jamaïque 680 ſucreries, & 1460 autres habitations; le tout occupé par 18,500 Européens, 3700 Noirs ou Mulâtres libres & 190,914 eſclaves, dont 100,000 travaillent au ſucre, & les autres à des cultures moins précieuſes. Annuellement elle envoie en Angleterre,

800, 000 quintaux de ſucre, à 40 liv. le quintal, vendus ..... 32, 000, 000 liv.

Ci-contre	32, 000, 000 liv.
Galons de Rum, 4, 000, 000, à 1 liv. 10 s. le galon, vendus	6, 000, 000
Galons de mélasse, 300, 000, à 10 s. le galon, vendus	150, 000
6000 quintaux de coton, à 150 liv. le quintal, vendus	900, 000
6000 quintaux de piment, à 42 liv le quintal, vendus	252, 000
18, 000 quintaux de café, à 50 liv. le quintal, vendus	900, 000
3000 quintaux de gingembre, à 70 liv. le quintal, vendus	210, 000
Bois de teinture ou de marqueterie, pour	400, 000
TOTAL	40, 812, 000 liv.

Le chargement de quelques unes de ces marchandises se fait au port Morant, à celui d'Orange; mais la majeure partie est expédiée de Port-Royal, dans lequel réside à proprement

parler toute la défense de la colonie. Ce port peut contenir à l'aise mille vaisseaux. On lui donne trois lieues de large : l'entrée est défendue par le fort Charles, muni d'une artillerie formidable. Sur la baie de Port-Royal est Kingstow, ville agréable & florissante, mais San-Yago de la Véga, que les Anglois appellent Spanishtow, continue d'être la capitale de l'isle. Le gouverneur fait sa résidence dans cette ville. Les principales cours de judicature y sont établies, la plupart des officiers militaires y font leur séjour, & il y regne un luxe qui égale celui des plus grandes villes de l'Europe.

LA GRENADE.

La longueur de cette isle du midi au nord est de 9 à 10 lieues, & sa plus grande largeur de 4 à 5. Ses extrémités entre le sud & l'oueſt forment un croissant. Derriere la pointe qui est du côté du nord, on trouve une des plus belles & des meilleures baies qui soient aux Antilles; à peu de distance est un bel étang qui n'en est séparé que par une langue de terre, qu'on pourroit couper avec peu de travail, & on pourroit former un second port d'une belle grandeur.

Celui qu'on trouve aujourd'hui à la Grenade ſe nomme Baſſe-Terre ou Saint-Georges. Il peut fournir un abri sûr, à plus de ſoixante vaiſſeaux de guerre.

Cette iſle avoit toujours été habitée par des Sauvages, que la fertilité naturelle du pays, la chaſſe, l'abondance de la pêche y attiroient, lorſqu'en 1650 deux cents François s'y établirent. Ils y firent ce que les autres nations Européennes ont fait en Amérique; ils exterminerent une partie des Sauvages, & forcerent les autres à prendre la fuite.

Les François ont long-temps poſſédé cette iſle ſans aucune utilité; en 1700 elle n'avoit que très-peu d'habitans. Quelques négocians de la Martinique, qui connoiſſoient ſa fertilité, les encouragerent en 1714 à faire uſage d'un ſol qui n'avoit beſoin que d'être mis en valeur. Ils leur avancerent des fonds, leur fournirent des eſclaves, les inſtrumens néceſſaires pour la culture du cacao, du coton, du café & ſur-tout des cannes à ſucre, qui furent pouſſées avec une vigueur proportionnée à leur importance. Bientôt tout changea de face à la Grenade. L'abondance des productions qui furent le fruit & la récompenſe des travaux, lui donnerent en peu de temps le moyen de s'acquitter avec la Martinique, & ſa métropole étoit ſur le point d'en recevoir

recevoir la plus grande utilité, lorſque les imprudences multipliées des François, & le concours de pluſieurs autres circonſtances malheureuſes, firent paſſer la Grenade au pouvoir des Anglois. Ils furent maintenus dans leur conquête par le traité de paix de 1763. Pendant la derniere guerre les François reprirent la Grenade & les Grenadins; mais ce fut pour rendre le tout par le traité du 3 ſeptembre 1783.

Malgré les contrariétés que la Grenade a éprouvées de la part du gouvernement Anglois, malgré les calamités qu'elle a eſſuyées, cependant ſes productions ont triplé depuis qu'elle eſt ſortie des mains des François. Après la Jamaïque, elle eſt devenue la plus importante des iſles Angloiſes. La Grande-Bretagne en reçoit annuellement,

Sucre brut, 18,000,000 peſant à 40 liv. le quintal, vendus.....	7, 200, 000 liv.
Rum, 1, 100, 000 galons à 1 liv. 10 ſ. le galon, vendus.....	1, 650, 000
Café, 30, 000 quintaux à 50 liv. le quintal, vendus.....	1, 500, 000
Cacao, 3000 quintaux à 50 l. le quintal, vendus	150, 000

Ci-contre.....	10, 400, 000 liv.
Indigo, 300 quintaux à 800 liv. le quintal, vendus.....	240, 000
Coton, 13, 000 quintaux à 150 liv. le quintal, vendus.....	1, 950, 000
TOTAL.....	12, 690, 000 liv.

Dans ce revenu eſt compris celui des petites iſles qu'on appelle les Grenadins, mais qui eſt peu de choſe. La population de la Grenade & des Grenadins ne monte pas à plus de 3800 Blancs & 46, 000 eſclaves.

LA BARBADE.

PARMI le grand nombre d'iſles que les Anglois poſſedent dans les Antilles, la Barbade, quoique l'une des plus petites, eſt ſans doute la plus étonnante, & par ſa prodigieuſe fécondité, & par la multitude des richeſſes qu'elle a verſées dans le Commerce de l'Angleterre. On a peine à croire qu'une iſle qui n'a pas ſept lieues de longueur, depuis deux juſqu'à cinq de largeur pût s'élever en moins de 40 ans à une population de

plus de cent mille ames, & à un Commerce qui occupoit 400 navires de 150 tonneaux. Jamais le globe n'a peut-être vu se former un si grand nombre de cultivateurs dans un espace si resserré, ni créer de si riches productions en si peu de temps.

La Barbade eut pour premiers habitans les Portugais, qui en firent un lieu de rafraîchissement pour aller au Brésil. Les Anglois les en chasserent en 1627, & le comte de Carlisle en obtint de Charles I. la propriété qu'il perdit à la mort tragique de ce prince infortuné. C'est à cette époque que quantité de familles Angloises, lassées des cruelles divisions de leur patrie, chercherent un asyle dans ce séjour étranger, où ils porterent leurs capitaux & les débris de leur fortune.

Ces nouveaux habitans ne s'appliquerent d'abord qu'à la culture du gingembre, du coton, de l'indigo & du tabac. Les cannes à sucre leur furent long-temps inconnues; mais quelques colons ayant trouvé moyen d'en faire venir du Brésil, elles multiplierent heureusement; cependant, comme ils ignoroient & le temps de leur maturité & la maniere de les cultiver, ils ne firent dans les commencemens que de très-mauvais sucre. Ce ne fut qu'après plusieurs tentatives & quelques voyages faits au Brésil pour s'instruire, qu'ils

parvinrent à perfectionner leurs sucreries au point de fournir les plus grandes quantités de sucre, & de la meilleure qualité possible, de procurer aux colons des fortunes si prodigieuses, & à leur isle une si grande prospérité, qu'elle a causé l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe.

Aujourd'hui cette isle est bien déchue de son ancienne splendeur. Dans les premiers temps elle a donné jusqu'à quarante millions de sucre. Maintenant sur un sol entiérement usé, les cannes ne croissent plus qu'à force d'engrais. Elles ne donnent plus qu'un sucre de mauvaise qualité qui se réduit facilement en mélasse, & de si peu de consistance, qu'on ne peut l'expédier brut, & qu'il faut le terrer.

Malgré tous ces accidens malheureux, la Barbade, dans son état actuel, ne laisse pas de compter 10000 Blancs & 50000 esclaves; mais les récoltes ne répondent pas à la population. Dans les meilleures années elles ne s'élevent pas au-dessus de vingt millions de livres pesant, qui à 40 liv. le quintal, produisent 8, 000, 000 liv. Encore pour obtenir ce revenu, faut-il faire des dépenses beaucoup plus grandes que n'en exigeoit le double dans les premiers temps. Au sucre, la Barbade joint quelques autres branches de Commerce, mais qui ne remplacent pas à beaucoup près le déchet des sucreries.

Les habitations de la Barbade se ressentent de son ancienne opulence; elles sont toutes commodes & agréables. Bridge-tow la capitale de l'isle est grande, riche, bien bâtie & très peuplée. On y arrive de tous côtés par de beaux chemins. C'est dans sa rade ouverte à tous les vents que sont embarquées toutes les marchandises qu'on doit exporter.

ANTIGOA.

CETTE isle a à peu près la même grandeur que la Barbade. Elle est sur-tout remarquable par l'avantage de sa situation. C'est dans l'une de ses rades, au havre Anglois, port excellent, que s'arrêtent les forces navales chargées de la défense des Antilles, & où les escadres Angloises trouvent réunis dans des arsenaux & des magasins très-bien entendus, les objets nécessaires pour assurer leurs opérations. Antigoa est ainsi le boulevard des nombreuses & petites isles que l'Angleterre occupe dans ses parages.

Le défaut d'eau général, dans cette isle, en chassa les Sauvages & les François; elle étoit déserte lorsque les Anglois s'en emparerent. Plus industrieux que les anciens habitans, ils surmonterent l'obstacle qui naissoit de la sécheresse du pays,

en recueillant dans des citernes l'eau des pluies. Avec ce ſecours ils ſe ſont fixés dans l'iſle qu'on ne leur a jamais conteſtée.

La colonie qui s'y établit commença à avoir une forme réguliere en 1666. La culture du ſucre s'y introduiſit environ quatorze ans après. Il fut d'abord ſi mauvais, qu'on le dédaigna par-tout; mais l'art & le travail donnerent avec le temps à cette denrée la perfection & le prix qui lui manquoit, & alors l'ambition de tous les colons fut de la multiplier. En 1741 ce ſoin occupoit 3538 Blancs & 27418 eſclaves. Leurs travaux réunis font naître environ vingt millions peſant de ſucre brut qui donne une quantité proportionnée de rum. Le tout forme un revenu d'environ 9, 500, 000 liv. C'eſt dans le bourg de Saint-Jean, principal marché de la colonie, que s'eſt concentrée la plus grande partie de ſon Commerce.

SAINT-CHRISTOPHE.

SAINT-CHRISTOPHE fut le berceau de toutes les colonies Angloiſes & Françoiſes qui ſont répandues dans les Antilles. Les deux nations y arriverent le même jour en 1625. Elles ſe partagerent l'iſle de bonne amitié; mais

l'Anglois toujours ambitieux, le François très-peu endurant, ne purent pas vivre longtemps en paix. La guerre qui s'alluma entre l'Angleterre & la France en 1666, & qui dura preſque ſans interruption juſqu'à la fin du ſiecle, anima les diſputes particulieres, & les deux peuples ſe battirent avec un acharnement incroyable. Ceux qui furent aſſez ſages pour ne vouloir prendre aucun parti dans ces diſſenſions inteſtines, ſe retirerent dans d'autres iſles où ils jeterent les fondemens des colonies qui y ſubſiſtent actuellement.

Les François qui reſterent à Saint-Chriſtophe, y devinrent à la fin les plus foibles & furent forcés d'abandonner l'iſle aux Anglois, à qui la propriété en fut aſſurée par la paix d'Utrecht.

La colonie Angloiſe, ſeule en poſſeſſion de l'iſle, eſſuya d'abord de la part du gouvernement des contrariétés qui arrêterent ou ralentirent ſes travaux. Peu à peu elles ceſſerent, & alors Saint-Chriſtophe marcha à grands pas vers la proſpérité. On y vit par-tout s'établir la culture du ſucre. Les plaines ſe couvrirent d'habitations agréables, propres, commodes, où l'on goûte tous les agrémens de la vie champêtre. Elles ſont aujourd'hui habitées par 1800 colons libres, qui emploient à la culture du ſucre le plus beau qui ſoit aux Antilles, environ 20000.

esclaves. Ils fourniſſent dix-huit millions de cette denrée qui, avec le rum perfectionné, peuvent donner un revenu de 8, 000, 000.

SAINT-VINCENT.

LES Sauvages, à meſure qu'ils étoient chaſſés des autres iſles, ſe réfugioient à Saint-Vincent ou à la Dominique : les Européens étoient même convenus de les y laiſſer tranquilles; mais cette convention fut mal exécutée. Quelques François de la Martinique, en 1719, s'introduiſirent à Saint-Vincent. Ils profiterent des diſſenſions qui s'éleverent entre les Sauvages, & en les armant les uns contre les autres pour leur propre deſtruction, ils devinrent les maîtres de l'iſle. En moins de 20 ans leur population montoit à 800 Européens & 3000 Noirs, occupés à la culture du tabac & de quelques autres productions plus importantes. Saint-Vincent étoit dans cette ſituation, lorſque par le traité de 1763 il tomba ſous la domination Angloiſe.

Pluſieurs François qui n'ont pas voulu ſubir les durs traitemens de ces nouveaux maîtres, ont quitté l'iſle, & leur déſertion y a fait diminuer la population d'un quart; on ne compte

pas aujourd'hui à Saint-Vincent plus de 600 Blancs & de 2000 Noirs. Leurs travaux sur une terre légere, & que pour cette raison on croit devoir être bientôt épuisée, ne donnent que douze cents quintaux de coton, six millions pesant de très-beau sucre, & trois cents soixante mille galons de rum. Toutes ces marchandises ne peuvent produire un revenu de 3,000,000. C'est peu de chose pour une isle qui a 40 lieues de circonférence, coupée par d'excellens vallons, & assez bien arrosée par les rivieres qui s'y trouvent.

MONTSERRAT.

C'EST une très-petite isle qui n'a que trois lieues de longueur, sur une de large. En 1632, elle fut occupée par les Anglois. Ils l'enleverent aux Sauvages qui y vivoient paisiblement. Cette injustice n'eut pas des suites heureuses. La guerre, les ouragans ont successivement ravagé cette colonie & renversé ses espérances les mieux fondées. Actuellement elle a 1000 personnes libres & 8000 esclaves, qui font naître six millions pesant de sucre brut qui, avec le rum qu'il donne, peuvent valoir 2, 700, 000 liv.

NIÉVES.

Si la pratique des vertus enrichiſſoit des commerçans, Niéves qui fut un modele d'ordre & de piété, ſeroit devenue la plus opulente de toutes les Antilles ; mais la vertu d'un peuple ne le met pas à l'abri des fléaux de la nature & des injures de la fortune.

Les Anglois aborderent en 1628 dans cette iſle dont ils s'emparerent. Son premier gouverneur fut un homme de bien qui, par ſa douceur & ſes bons exemples, ſut faire prendre à ſes habitans les mêmes mœurs qu'il avoit ; leurs travaux eurent d'abord les plus grands ſuccès ; mais ils furent traverſés par les plus grands déſaſtres. En 1689, une mortalité affreuſe moiſſonna la moitié de cette heureuſe colonie : en 1706 la guerre y porta la deſtruction. L'année ſuivante, un ouragan furieux acheva ſa ruine. Après tant de calamités l'iſle a commencé à reſpirer, & depuis elle s'eſt un peu relevée. On y voit actuellement 600 hommes libres & 5000 eſclaves, dont les travaux font paſſer annuellement à la métropole quatre millions peſant de ſucre qui, à 40 liv. le quintal, ſont vendus 1, 600, 000. Les navi-

gateurs chargent cette denrée en totalité ſous les murs de la ville de Charles-tow, l'une des plus jolies & des plus agréables qui ſoit aux Antilles.

LA BARBOUDE.

CETTE petite iſle qui a ſix ou ſept lieues de circonférence, dont l'air eſt excellent, appartient toute entiere à la maiſon Podrington qui en a abandoné la culture, pour y entretenir des bêtes fauves, pluſieurs eſpeces de gibier, des volailles, quelques troupeaux de bœufs, de chevaux & de mulets, dont 300 eſclaves & une centaine de Blancs prennent ſoin. Ils en vendent le produit dans les iſles voiſines.

L'ANGUILLE ET LES VIERGES.

LA premiere de ces iſles n'eſt guere plus importante que la Barboude. La culture du ſucre s'y eſt cependant introduite. Il y eſt l'objet des travaux de 500 eſclaves conduits par 200 hommes libres, qui dans les meilleures récoltes n'obtiennent pas plus de 50 milliers peſant de ſucre, & quelquefois ils n'en ont pas ſix milliers:

ce qui sort de plus de cette colonie, y a été porté de Sainte-Croix, où les habitans de l'Anguille ont plusieurs habitations.

Les Vierges sont un groupe d'une soixantaine de petites isles dont la meilleure est Tortola, & dont le port est le plus sûr. Les Hollandois y ont formé les premiers établissemens. Ils en furent chassés en 1666 par les Anglois qui les ont toujours possédés depuis, mais avec peu d'utilité. Ce ne fut qu'après la paix de 1748 que leur activité se tourna vers le sucre, dont ils envoient assez régulièrement en Angleterre par chaque année cinq millions pesant qui, à 40 liv. le quintal, ont été vendus 2, 000, 000. C'est le fruit des travaux de 700 hommes libres & de 6000 esclaves.

LA DOMINIQUE.

LA Dominique fut aux Antilles la derniere retraite des Sauvages. En 1733 on y trouva 938 Caraïbes répandus dans 32 carbets. Trois cents quarante-neuf François y occupoient une partie de la côte que les Sauvages leur avoient abandonnée. Ces Européens n'avoient pour instrumens, ou plutôt pour compagnons de leurs travaux & de leur misere, que 23 Mulâtres libres

& 338 eſclaves. Tous étoient occupés à élever des volailles, à produire des denrées comeſtibles pour la conſommation de la Martinique, & à ſoigner 72, 200 pieds de coton & quelques cafiers. A la paix de 1763 qui mit la Dominique au rang des poſſeſſions Angloiſes, il y avoit dans cette iſle, 600 Blancs & 2000 Noirs. Dans le cours de la derniere guerre, la France reconquit la Dominique, mais elle a été rendue à la Grande-Bretagne par le traité de 1783. Retournée au pouvoir des Anglois, ſa population & ſes cultures ſe ſont augmentées, ſans qu'il paroiſſe qu'elle ait encore pu contribuer en rien au Commerce de la métropole. Il y a apparence qu'une iſle qui a 30 à 35 lieues de circonférence, dont les plaines & les vallons ſont aſſez fertiles & bien arroſés, ne reſtera pas long-temps inutile entre les mains des Anglois. Elle leur donne encore, par ſa ſituation, l'avantage de pouvoir, en temps de guerre, couper la communication entre la Martinique & la Guadaloupe.

A la paix de 1763, la Dominique ne comptoit que 600 Blancs & 2000 Noirs; en 1778, après avoir été poſſédée pendant quinze ans par les Anglois, avoit déja 1574 Blancs de tout âge & de tout ſexe; 574 Mulâtres ou Noirs libres, & 14, 308 eſclaves.

Pour ſes cultures elle avoit 65 ſucreries,

3,369 acres de terre plantés en café, 277 acres plantés en cacao, 89 en coton, 69 en indigo & 60 arbres de canefice. Ces commencemens de moyens semblent annoncer de grandes prospérités.

En jetant un coup-d'œil rapide sur la situation générale des isles Angloises dans les Antilles, on voit qu'elles sont habitées par 46,686 hommes libres, qu'elles sont cultivées par 376,040 esclaves, que la valeur des marchandises que leurs travaux produisent, & que les colonies Angloises font passer à la métropole, s'éleve à 88, 342, 000 liv.

Presque tout le sucre qui forme les trois quarts de cette somme se consomme en Angleterre, ou est porté en Irlande. Ce n'est que rarement qu'on en envoie à Hambourg ou dans d'autres marchés.

Les exportations que fait la Grande-Bretagne des productions de ses isles, ne s'élevent pas annuellement au-dessus de 8,000,000 liv. Ajoutez à cette somme ce qu'elle peut gagner sur les cotons qu'elle manufacture avec tant de succès, & vous aurez une idée assez juste des avantages que la Grande-Bretagne tire de ses isles en Amérique.

Les isles Britanniques des Antilles sont en général plus étendues que fertiles. Des montagnes qu'on ne peut défricher, occupent beaucoup

d'eſpace dans quelques-unes, & d'autres ſont formées en tout ou partie d'une craie très-peu productive. Les meilleures ſont défrichées depuis long-temps & ont beſoin du ſecours des engrais rares & imparfaits dans cette partie du nouveau monde. Preſque toutes ont été dépouillées des forêts qui les couvroient originairement & ſous un climat brûlant ſe trouvent expoſées à des ſéchereſſes qui ruinent ſouvent les travaux entrepris avec le plus d'attention & de dépenſe.

Auſſi l'augmentation des denrées n'a-t-elle pas proportionnellement ſuivi la multiplication des bras employés pour les obtenir. On vient de voir qu'il y a dans les iſles Britanniques plus de 376,000 eſclaves, dont les travaux forment à peine les deux tiers de revenu qu'avec les mêmes moyens on obtient ſur un ſol plus riche.

Le nombre des Blancs a diminué aſſez généralement, à meſure que celui des Noirs augmentoit. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût pour remplacer ceux qui périſſoient, ou qui diſparoiſſoient avec la fortune qu'ils avoient acquiſe, autant d'hommes indigens ou déſœuvrés en Angleterre, que dans les premiers temps qu'elle commença à fréquenter les iſles; mais cet eſprit d'aventure, que la nouveauté & le concours des circonſtances avoient fait naître, a ceſſé. D'un autre côté, l'eſpace qu'occupoient les petites cultures, a été

fondu dans les ſucreries qui exigent un terrain fort vaſte. Les propriétaires de ces grandes plantations ont réduit le plus qu'il étoit poſſible des agens dont les ſalaires étoient devenus un peſant fardeau.

ISLES HOLLANDOISES.

LES poſſeſſions des Hollandois dans l'archipel des Antilles, au premier coup-d'œil ne préſentent rien de curieux & d'intéreſſant. Après les grands objets qui viennent de nous occuper, quatre ou cinq petites iſles qui fourniſſent la cargaiſon de ſix ou ſept petits bâtimens ne paroiſſent dignes d'aucune attention; & elles ſeroient même dans le plus parfait oubli, ſi quelques-unes de ces iſles, qui ne ſont rien par les travaux de l'agriculture, n'étoient beaucoup par les liaiſons interlopes qu'elles ont continuellement avec les Eſpagnols, les François & les Anglois. La guerre qui eſt la ruine des autres iſles, augmente la fortune de celles-ci. C'eſt ſur-tout à Curaçao & à Saint-Euſtache que ce ſont les affaires les plus conſidérables. Elles le ſont au point, que tous les ans, ſoit en temps de paix, ſoit en temps de guerre où les Hollandois ſe trouvent rarement engagés, la Hollande reçoit

une douzaine de navires chargés de marchandises que ces isles n'ont point produites, & qui proviennent de leur contrebande.

CURAÇAO.

CE n'est, pour ainsi dire, qu'un rocher qui n'est qu'à trois lieues de Vénézuela, colonie Espagnole. Cette isle peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Elle a un port excellent dont l'approche est fort difficile; mais lorsqu'on y est une fois entré, son vaste bassin offre toutes sortes de commodités. Une fortereſſe construite avec intelligence, & constamment bien entretenue, fait sa défense.

En 1693 les François firent de vains efforts pour s'emparer de cette isle. Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites isles de Buenaire & d'Aruba qui en dépendent, n'ont point été inquiétées. Les Anglois même pendant la guerre qu'ils viennent d'avoir avec la Hollande, n'ont osé le faire. Aucune nation n'a été tentée de conquérir un sol stérile qui n'offre que quelques bestiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des esclaves, & qui ne fournit d'autre production qui puisse

entrer dans le Commerce, qu'un peu de coton.

Curaçao seroit une isle à abandonner plutôt qu'à conserver avec tant de soin & tant de dépense, si son port ne se trouvoit favorablement situé pour entretenir un Commerce interlope avec les Espagnols. Les Hollandois ne sont pas toujours exposés à les aller chercher, & à en venir aux prises avec des gardes-côtes que d'ailleurs ils craignent peu. Les Espagnols viennent souvent eux-mêmes au-devant des fraudeurs pour échanger dans un entrepôt toujours sûr, toujours bien approvisionné, leur or, leur argent, leur cacao, leur tabac, & d'autres marchandises, contre des Negres, des soieries, des étoffes des Indes, des épiceries, du vif-argent, des ouvrages d'or & d'acier. Les besoins réciproques sont l'ame de ce Commerce entre deux nations rivales & avides de richesses. Il est vrai que l'établissement de la Compagnie de Caraque sur la côte de Vénézuela, & la substitution des vaisseaux de registre aux galions, ont beaucoup ralenti cette communication; mais les Hollandois s'en sont dédommagés par les liaisons interlopes qu'ils ont formées avec le sud de la colonie Françoise de Saint-Domingue.

SAINT-EUSTACHE.

CETTE petite isle n'est séparée de celle de Saint-Christophe que par un canal de deux à trois lieues de largeur. Elle est partagée par deux montagnes qui laissent entre elles des vallons assez fertiles, sur lesquels les colons de cette isle recueillent huit à neuf cents milliers de sucre brut. Cette culture, & les grandes affaires de Commerce qui se font à Saint-Eustache y ont rassemblé 6000 Blancs, 500 Negres ou Mulâtres libres & 8000 esclaves.

Quelques François chassés de Saint-Christophe, se réfugierent en 1629 à Saint-Eustache. Ils abandonnerent bientôt un pays qui leur parut peu habitable : les Hollandois les remplacerent en 1639. Ils ne demeurerent pas long-temps dans l'isle sans en être expulsés par les Anglois sur lesquels Louis XIV la reconquit. Quelque nécessaire qu'elle fût à ce Prince pour la conservation de Saint-Christophe qui alors lui appartenoit, après le traité de Breda, il eut la générosité de la rendre à la Hollande, & de ne point profiter des malheurs d'une nation qui étoit son alliée.

Lorsqu'il y a guerre entre la France & l'An-

gleterre, Saint-Eustache est l'entrepôt de toutes les denrées des colonies Françoises, le magasin général où elles vont s'approvisionner de tout ce qui leur est nécessaire. Les François, les Anglois accourent également dans la rade de cette isle, pour y faire, à l'abri de sa neutralité, des marchés très-importans, soit entre eux, soit avec les Hollandois, toujours attentifs à tourner à leur avantage le bien & le mal d'autrui. Un passeport qui coûte moins de 300 liv. couvre ces liaisons : il est accordé sans qu'on s'informe de quel pays est celui qui le demande. C'est ainsi que les besoins & le Commerce ont trouvé l'art d'endormir la discorde & les inimitiés nationales que fomente la guerre. Lorsqu'elle finit, elle ne fait point cesser les opérations du Commerce interlope de Saint-Eustache : cette isle envoie encore tous les ans en Hollande 25 à 30 bâtimens chargés des productions des isles Espagnoles, Danoises, & sur-tout Françoises, qu'elle paie avec des marchandises d'Europe ou d'Asie, & en lettres de change sur l'Europe. On prétend que ce Commerce, joint à celui de Curaçao & aux productions territoriales de ces isles, qui y entre pour très-peu de chose, s'éleve tous les ans à plus de 30, 000, 000 liv.

SABA.

ON prendroit cette petite isle pour un rocher escarpé de toutes parts ; il faut gravir presqu'au sommet pour y trouver un peu de bonne terre ; elle s'est trouvée propre au jardinage & à la culture du coton. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne séjourne pas, y font croître des légumes d'un goût exquis. Une cinquantaine de familles originairement parties de Saint-Eustache, avec environ 150 esclaves, y cultivent leurs jardins avec un peu de coton, qu'ils filent eux-mêmes ; ils en font de très-beaux bas qu'ils vendent dans les isles voisines, à un prix très-avantageux. Le produit de cette mince industrie, celui de leurs cultures potageres, quelques volailles, quelques bestiaux suffisent aux heureux habitans de Saba, pour les faire vivre avec aisance, dans des maisons bien bâties & propres, où ils respirent un air pur, où regne la paix, l'union & la liberté. Personne ne leur envie la jouissance de ces biens qui font leur bonheur, & de son côté le tranquille colon du rocher de Saba, sans ambition, n'a jamais songé à partager avec ses voisins les dangers, les pénibles travaux que leur inquiete avarice leur fait

eſſuyer pour accumuler de frivoles richeſſes. A Saba, les ſeuls biens qu'on recherche & qu'on eſtime, ſont l'aiſance, la ſanté, la gaîté, le repos, la liberté. En faut-il d'autres pour être heureux & content?

SAINT-MARTIN.

A L'ARTICLE des iſles Françoiſes, on a vu la deſcription de l'iſle de Saint-Martin, comment elle fut partagée entre les François & les Hollandois. On y trouve ce qui concerne la colonie Hollandoiſe, encore moins importante que celles de la même nation dont nous venons de parler.

ISLES DANOISES.

SAINT-THOMAS, SAINT-JEAN, SAINTE-CROIX.

CES trois iſles figurent peu dans le Commerce. De toutes les trois, Sainte-Croix eſt la plus conſidérable. Elle peut avoir dix-huit lieues de long, ſur trois à quatre de large. Sa population eſt de 2136 Européens & de 22,244 eſclaves, tandis que dans les deux petites iſles de Saint-Thomas & de Saint-Jean on ne trouve

pas plus de 446 Blancs, & de 6620 Noirs.

En 1717, les Danois firent quelques tentatives pour augmenter ce petit domaine, en y joignant l'isle des Crabes ou de Borriquen qu'ils voyoient déserte : mais les Anglois & les Espagnols qui réclamoient d'anciens droits sur cette isle, sans cependant vouloir l'habiter ni les uns ni les autres, y apporterent des obstacles invincibles : condamnant ce pays à une solitude éternelle, ils ne veulent ni l'occuper, ni qu'on l'occupe ; les uns sont trop paresseux pour la cultiver, & les autres trop inquiets pour y souffrir des voisins actifs.

Les productions annuelles des isles Danoises se réduisent à un peu de café, à beaucoup de coton, à 17 ou 18 millions pesant de sucre brut, & à une quantité proportionnée de rum. Le tout peut valoir huit millions. Une partie de ces denrées est livrée aux Anglois, propriétaires des meilleures habitations, & en possession de fournir les esclaves : une autre partie passe dans l'Amérique septentrionale en échange de ses bestiaux, de ses bois, de ses farines ; le reste est exporté en Danemarck. La plus grande quantité s'y consomme, & il n'en est guere vendu en Allemagne, ou dans la Baltique que pour un million.

Les terres susceptibles de culture dans les

isles Danoises ne sont pas toutes en valeur, & celles qu'on y exploite, pourroient être améliorées. Des personnes instruites pensent que le produit de ces possessions pourroit être augmenté de moitié. Le Danemarck doit d'autant plus travailler à se procurer cet avantage, que plus ses possessions sont bornées en Amérique, plus il doit travailler à en tirer le meilleur parti possible.

En quittant les Antilles, on ne peut se lasser d'admirer le grand nombre de colons qui les mettent en valeur, la multitude étonnante d'esclaves qu'ils emploient, la quantité immense de richesses que leurs travaux jettent dans le Commerce, combien même elles pourroient s'accroître, si toutes les nations qui ont formé des colonies dans cet archipel étoient toutes aussi actives les unes que les autres. Dans l'état actuel où sont les Antilles, si on examine leur population, on trouve

	Colons	Esclaves Noirs.
Dans les isles Espag.	264, 296 . .	35, 296.
Dans les isles Franç.	70, 476 . .	504, 000.
Dans les isles Angl.	44, 538 . .	376, 040.
Dans les isles Holl.	7, 239 . .	18, 818.
Dans les isles Dan.	2, 582 . .	28, 664.
	389, 129.	955, 818.

Les richeſſes que fourniſſent les travaux de tant de cultivateurs ſont proportionnées à leur nombre ; la valeur des marchandiſes qu'ils envoient annuellement en Europe monte,

Pour l'Eſpagne à . .	12, 011, 928 liv.
Pour la France à . .	128, 939, 243
Pour l'Angleterre à .	88, 342, 000
Pour la Hollande à .	30, 000, 000
Pour le Danemarck à	8, 000, 000
TOTAL . . .	267, 293, 171 liv.

C'eſt donc deux cents ſoixante-ſept millions & plus, que ſont vendues en Europe les productions recueillies dans des pays qui étoient entiérement incultes il n'y a pas trois ſiecles, & ces mêmes pays ſeroient aujourd'hui de vaſtes déſerts, ſi la race des Sauvages qu'on y a exterminés n'avoit été remplacée par plus d'un million d'habitans venus d'Europe, ou tirés de l'Afrique.

Les riches marchandiſes que les Antilles envoient en Europe ne ſont pas un don qu'elles lui font. Les peuples qui les reçoivent, livrent en échange, mais avec un avantage marqué, ce que fourniſſent leur ſol & leurs atteliers. Quelques-uns conſomment en totalité ce qu'ils

tirent de ces contrées éloignées ; les autres font de leur superflu l'objet d'un Commerce florissant avec leurs voisins. Les productions des Antilles sont encore l'unique base du Commerce d'Afrique ; elles étendent les pêcheries, & les défrichemens de l'Amérique septentrionale procurent des débouchés avantageux aux manufactures d'Asie, doublent, triplent peut-être l'activité de l'Europe entiere. Elles peuvent être regardées comme la cause principale du mouvement rapide qui agite l'univers. Cette fermentation doit augmenter à mesure que des cultures si susceptibles d'extension approcheront davantage de leur derniere perfection.

Les marchandises qu'on a tirées jusqu'à présent des Antilles se sont réduites au sucre, à l'indigo, au roucou, au cacao, au coton, au tabac, à la casse, au gingembre, à l'écaille de tortue, au café, aux liqueurs & aux confitures.

Entre les marchandises qu'on y transporte, tout ce qui est pour la bouche s'y débite avec beaucoup de facilité. On y comprend le bœuf, le lard, les farines, le poisson salé, les jambons, les langues de bœuf & de cochon, les saucissons de France & d'Italie, toutes sortes de fromages, des fruits secs, l'huile d'olive & l'huile à brûler, le beurre, la cire, la chandelle, les vins François & étrangers, les eaux

de vie, les liqueurs, généralement tout ce qui flatte le goût: enfin les remedes & les drogues qu'on fabrique en Europe.

Les uſtenſiles de cuiſine s'y débitent encore très-facilement; telles ſont les chaudieres de cuivre & de fer, les inſtrumens & les équipages des moulins, des ſucreries, & les outils pour toutes ſortes de métiers. Tout ce qui regarde la table ou le plaiſir n'eſt jamais trop cher. Les toiles, les mouſſelines, les pierres précieuſes, les perruques, les caſtors, les bas de ſoie & de laine, les draps, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatieres & toutes les eſpeces de bijoux, les dentelles les plus fines, les coëffures de femme, la vaiſſelle d'argent, les montres, les nouvelles modes de Paris s'y débitent fort avantageuſement; les femmes en général ne refuſent rien à leur vanité.

On a été long-temps ſans faire le Commerce de livres aux iſles; mais il s'y en débite aujourd'hui beaucoup. On prend en échange des marchandiſes du pays dont le débit eſt toujours certain en Europe.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CE vaſte continent, à peu près de la même étendue & de la même figure que l'Afrique, repréſente comme elle une eſpece de triangle irrégulier, environné preſque de tous côtés par la mer, & n'eſt joint à l'Amérique ſeptentrionale que par l'iſthme Darien, comme l'Afrique l'eſt à l'Aſie par celui de Suès. Tous les pays qui ſont dans l'intérieur de ce triangle ſont inconnus; il n'y a que les côtes juſqu'à une certaine diſtance plus ou moins grande dans les terres, qui ſoient habitées par les Européens. Le côté du triangle qui regarde le nord, s'étend du couchant au levant, depuis l'iſthme Darien juſques & compris la Province de Cumana, & eſt baigné par le golfe du Mexique & par la mer du nord. Le côte oriental s'étend le long de la mer du nord, depuis le fleuve Orénoque, juſqu'au détroit de Magellan, qui forme au midi la pointe du triangle, & le côté occidental commence à Panama, va finir au détroit de Magellan, & eſt baigné tout entier par la mer du ſud.

Toutes les côtes de ces immenſes contrées,

à l'exception d'une très-petite partie ſituée entre les deux grandes fleuves de l'Amazone & de l'Orénoque, ſont tombées ſous la domination des Eſpagnols & des Portugais, c'eſt-à-dire, que ces malheureux pays ont été dévaſtés par eux, & que leur fureur ſanguinaire ne s'eſt arrêtée, que quand elle n'a pas trouvé de victimes à frapper : c'eſt-à-dire, que dans ces vaſtes régions ſi fertiles, poſſédées par ces deux nations, tout languit, tout eſt dans l'inaction. Il ne falloit point ici ſe livrer à ces prodigieux efforts du travail & de l'induſtrie, dont nous venons d'admirer les ſuccès dans les Antilles & dans l'Amérique ſeptentrionale. Peut-être même les Eſpagnols & les Portugais n'auroient-ils jamais penſé à s'établir dans l'Amérique méridionale, s'il eût fallu leur demander des richeſſes par le travail, s'ils n'y euſſent été retenus par l'or & l'argent de ſes mines, par ſes diamans, par ſes perles, & par d'autres productions ſpontanées de la nature. Pour les avoir, il ne faut que ſacrifier la vie de quelques victimes dont ils ſe ſoucient fort peu : pour les obtenir, il ne faut que commander nonchalamment à quelques eſclaves de les aller chercher, & de les leur apporter.

En parcourant l'Amérique méridionale, des

nombreuſes peuplades qui l'habitoient avant la conquête des Européens, nous n'en verrons que les déplorables reſtes, ou diſperſés dans les déſerts, ou gémiſſant ſous des maîtres également avares & impitoyables dans le plus affreux eſclavage : on les y entend ſans ceſſe dans leur déſeſpoir reprocher au ciel les tréſors qu'il a prodigués à leur malheureuſe patrie, & qui ont été & qui ſont encore la cauſe de tous ſes déſaſtres. D'un autre côté, nous verrons leurs vainqueurs énervés par le luxe & la débauche, plongés dans la plus grande oiſiveté, ne pas faire le moindre effort pour acquérir par le travail des avantages qu'un ſol très-fécond ne leur refuſeroit pas. Auſſi avides de richeſſes qu'ils le ſont, comment n'ont-ils jamais imaginé de joindre aux tréſors que leur donnent les mines, ceux que les productions de la terre pourroient y ajouter ? comment n'ont-ils pas réflechi que l'or & l'argent ne ſont que des biens de pure convention, dont la ſource peut tarir, dont la valeur diminue, à meſure qu'elle ſe multiplie ; au lieu que les productions de la terre, ſans ceſſe renaiſſantes par le travail, ont une valeur qui augmente graduellement dans tous les temps ? S'ils avoient ſeulement daigné faire l'effort de comparer le produit des mines du Mexique, du Pérou, du Potoſi, avec celui que

donnent les productions des Antilles, ils auroient connu combien l'un eſt préférable à l'autre ; que le ſecond eſt le double, le triple du premier. Il y a encore cette différence, que quand une mine eſt épuiſée, elle n'eſt plus bonne à rien ; au lieu qu'une terre féconde produit toujours plus ou moins, & que quand on s'apperçoit que ſa fertilité diminue, on peut la lui faire recouvrer par le repos & avec les ſecours des engrais : mais tel eſt l'aveuglement des Eſpagnols & des Portugais, qu'aucun de ces motifs n'eſt capable de le faire ceſſer, de les tirer de la profonde léthargie où ils reſtent plongés, de leur inſpirer de l'activité & de l'émulation. Ces peuples ont aſſez de bravoure & d'énergie pour faire une conquête ; mais après cet effort pour ſe la procurer, ils n'ont pas d'autre ſecret que d'y tout détruire, d'en faire un vaſte déſert & de s'y repoſer. L'Amérique méridionale gouvernée par de tels maîtres, ne fournira que très-peu de détails qui puiſſent intéreſſer le Commerce, n'y verſera aucune de ces productions territoriales, acquiſes par le travail, qui par-tout ailleurs l'enrichiſſent. Parcourons d'abord ſes provinces ſeptentrionales.

LE DARIEN.

ON appelle ainſi une étroite langue de terre qui joint, comme on l'a déja obſervé, l'Amérique méridionale avec l'Amérique ſeptentrionale. Ce pays formé par une chaîne de hautes montagnes, eſt ſi aride, ſi pierreux, ſi mal-ſain, ſi ſtérile, qu'il ſeroit reſté inhabité, & jamais on n'en auroit entendu parler dans le Commerce, ſans les ports de Panama & de Portobello. Dans le premier, ſitué ſur la mer du ſud, arrivoient tous les ans l'or, l'argent & les marchandiſes du Pérou & du Chili : enſuite ou par la riviere de Chagra, ou à dos de mulets, on les tranſportoit dans le port de Portobello ſitué ſur le golfe du Mexique, & les galions d'Eſpagne venoient les prendre & les embarquer pour l'Europe. En 1740 cette fameuſe communication de la mer du ſud avec l'Océan Atlantique ceſſa. La Cour de Madrid prit alors des meſures pour faire venir les richeſſes du Pérou par la mer du ſud, en doublant le cap de Horn. Cette route, par la pleine mer, a paru plus expéditive, moins embarraſſante, plus ſûre même en temps de guerre. Depuis ce changement, Panama & Portobello ont

ont perdu toute leur célébrité. Ces deux villes ne servent qu'à quelques branches d'un Commerce languissant & interlope. On pêche à Panama d'assez belles perles. L'Europe en achetoit autrefois une partie ; mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage ; c'est le Pérou qui les prend toutes. Du reste, ni Panama, ni Portobello, de leur propre fonds, n'ont jamais rien offert au Commerce.

CARTHAGENE.

LA Province dont cette ville est la capitale, est bornée au couchant par le Darien, au levant par la Province de Sainte-Marthe ; elle s'étend le long du golfe du Mexique sur 53 lieues de côtes & jusqu'à 85, dans l'intérieur des terres. Elles sont dans leur plus grande partie couvertes par des montagnes arides, mais séparées par de larges vallées bien arrosées & très-fertiles. L'humidité & la chaleur excessive du climat empêchent à la vérité que les grains, les huiles, les vins & les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer ; mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre & toutes les produc-

tions de l'Amérique y ſont fort communes, ſans cependant que la culture en ſoit pouſſée avec aſſez de vigueur pour fournir de gros objets d'exportation. Preſque tout le produit ſe conſomme dans le pays.

La ville de Carthagene eſt des mieux bâties, des mieux percées, des mieux fortifiées qu'il y ait dans le nouveau monde. En 1741, les Anglois commandés par l'Amiral Vernon, l'aſſiégerent par terre & par mer; mais les maladies cauſées par l'intempérie du climat, la diſette des vivres, la vigoureuſe défenſe des aſſiégés, la méſintelligence des Commandans de la flotte, les forcerent, après ſix ſemaines d'attaques meurtrieres, d'abandonner le ſiege. Depuis cet événement Carthagene a toujours ſubſiſté avec éclat. Quoique l'air y ſoit mal-ſain, quoiqu'il expoſe ſes habitans à des maladies dangereuſes, & ſur-tout à la lepre, elle ne laiſſe pas de compter environ 25000 habitans. Ce qui a le plus contribué à peupler Carthagene & à lui donner de la célébrité, c'eſt la bonté de ſon port, un des meilleurs qu'on connoiſſe; on n'y éprouve pas plus d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille.

Lorſque la Province de Carthagene étoit approviſionnée des marchandiſes d'Europe par les galions d'Eſpagne, ils paſſoient à Carthagene, avant

d'aller à Portobello, & y repaſſoient avant de prendre la route de l'Eſpagne. Au premier voyage, ils y dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de la ville, ainſi que des Provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au ſecond; lorſque des vaiſſeaux particuliers, par les nouveaux arrangemens qui ont fait ceſſer les foires de Portobello, eurent été ſubſtitués aux galions, Carthagene fut toujours le point de communication de l'Amérique méridionale, avec une grande partie de l'Europe. Depuis 1748, juſqu'en 1753, il entra dans cet entrepôt 27 navires partis d'Eſpagne, qui en échange des marchandiſes qu'ils avoient portées, reçurent beaucoup d'or & d'argent, mais très-peu de productions.

L'or montoit à . . .	9, 357, 806 liv.
L'argent à	4, 729, 498
Les productions à . .	851, 765
TOTAL . . .	14, 939, 069 liv.

Dans ces retours où il n'y eût rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le Commerce, le territoire de Carthagene n'entra que pour 93, 241 liv. Le ſurplus venoit d'ailleurs, & ſur-tout du nouveau royaume de Grenade.

SAINTE-MARTHE.

CETTE Province ſe reſſent beaucoup plus qu'aucune autre des ravages que commirent les Eſpagnols, lorſqu'ils en firent la conquête. La dévaſtation fut générale, & on en voit encore les plus funeſtes traces. Cette Province à 180 lieues de long ſur le golfe du Mexique, du couchant au levant entre les Provinces de Carthagene & de Vénézuela. Quand les vainqueurs eurent dépouillé les peuples qui l'habitoient de l'or qu'ils avoient ramaſſé dans les rivieres, des perles qu'ils avoient pêchées ſur leurs côtes, ils diſparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixerent, éleverent deux petites villes & quelques bourgades où végete leur mépriſable poſtérité. Jamais l'Eſpagne n'a envoyé aucun navire dans cette contrée, & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'induſtrie ſe réduit à livrer aux Hollandois de Saint-Euſtache & des iſles voiſines, des beſtiaux & ſur-tout des mulets; ils reçoivent en échange des vêtemens & quelques autres objets de peu de valeur.

Vénézuela.

Les Eſpagnols, en entrant dans cette Province, y virent les hutes des Sauvages, élevées ſur des pieux pour les garantir des eaux ſtagnantes qui inondoient les plaines; cette ſingularité leur fit appeller ce pays Vénézuela ou petite Veniſe. Le but des Eſpagnols, en s'emparant de cette contrée, ne fut pas d'y former aucun établiſſement, mais d'y enlever des eſclaves pour les tranſporter dans les iſles que leur férocité avoit dépeuplées. Charles-Quint faiſoit ſi peu de cas de cette Province, dont ni lui ni ſes ſujets ne connoiſſoient l'utilité, qu'il la donna en toute propriété à des Allemands d'Ausbourg, en paiement de ſommes conſidérables qu'il leur devoit.

Ces nouveaux maîtres ſurpaſſerent en cruauté les Eſpagnols même. Ils parcoururent cette malheureuſe contrée, en mettant les Sauvages à la torture, en leur déchirant inhumainement les flancs, pour les forcer de déclarer où étoit leur or. Déſeſpérés d'en trouver fort peu dans un pays déja épuiſé par ſes premiers vainqueurs, après y avoir commis les plus horribles ravages, ils le remirent à l'Eſpagne. Quelques ſujets de cette Couronne y

formerent une colonie ; elle s'appliqua à la culture du cacao, & sur-tout dans le canton de Caraque où ce fruit croît plus abondamment, & de meilleure qualité que par-tout ailleurs.

Quoique l'Espagne fasse une très-grande consommation de chocolat, dont le cacao est la base, elle fut cependant très-long-temps sans tirer aucune utilité des travaux de la colonie de Vénézuela. Le Commerce Espagnol étoit si surchargé de droits, tellement embarrassé des formalités, que les colons de Caraque trouvoient un grand avantage à livrer aux Hollandois de Curaçao leur cacao en échange des marchandises dont ils avoient besoin. Les acquéreurs revendoient ensuite ce fruit avec un bénéfice énorme au propriétaire même du pays où il étoit récolté.

Il n'a pas fallu moins de deux siecles pour faire comprendre à l'Espagne combien ce Commerce interlope lui étoit désavantageux. Ce ne fut qu'en 1728, qu'elle livra à quelques négocians de Guipuscoa le Commerce exclusif du département de Caraque, auquel on a joint ensuite celui de Maracaïbo, territoires dont la réunion forme la Province de Vénézuela.

La bonne conduite de cette compagnie a donné à la colonie des principes de vie qu'elle ne devoit pas espérer d'un privilege monopole. Les colons & sur-tout ceux de Caraque ont reçu

les plus grands encouragemens. On leur a avancé toutes les ſommes qui leur étoient néceſſaires pour faire proſpérer leurs cultures. D'un autre côté, leurs productions n'ont point été abandonnés à la rapacité des agens ſubalternes. Une aſſemblée générale, compoſée des adminiſtrateurs de la compagnie, de colons & de facteurs, décident toujours du prix des productions du ſol. Ceux des colons qui n'en ſont pas contens, ont la liberté d'envoyer en Eſpagne, pour leur propre compte, la ſixieme partie de leur récolte, & d'en retirer le produit en marchandiſes, pourvu que cette exportation ſe faſſe ſur les navires de la Compagnie.

Par la ſageſſe de ces réglemens & de quantité d'établiſſemens favorables à la population, celle de Vénézuela, en hommes libres, s'eſt conſidérablement augmentée; les anciennes cultures ont fait des progrès, on en a formé de nouvelles, les troupeaux ſe ſont multipliés. C'eſt principalement dans le diſtrict de Caraque, que les améliorations ont été remarquables. Cette ville compte maintenant plus de 24000 habitans, la plupart aiſés.

Quoique la Province de Vénézuela ne doive toute ſa proſpérité qu'aux bienfaits de la Compagnie qui l'a tirée, pour ainſi dire, du néant, la contrebande n'en a cependant pu être abſolument bannie. En vain pour en arrêter le cours,

la Compagnie entretient dix bâtimens bien armés, & sur les côtes douze postes garnis de soldats. Le tout lui coûte annuellement 1, 400, 000 liv. sans qu'elle ait encore pu parvenir à son but.

L'Espagne a tiré des avantages sensibles de la Compagnie de Caraque. Avant son établissement les revenus de la Couronne n'étoient pas suffisans pour les dépenses de Souveraineté, & aujourd'hui ils excedent de beaucoup : auparavant la nation achetoit des Hollandois le quintal de cacao 320 liv., maintenant il n'en lui en coûte que 160 liv. Autrefois enfin Vénézuela ne fournissoit absolument rien au Commerce de la métropole ; depuis son origine la Compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement : depuis 1748 jusqu'en 1753, elle porta tous les ans dans la colonie pour 3, 197, 327 liv. en marchandises, & tous les ans en retira ; savoir :

37000 quintaux de cacao, vendus.....	5, 322, 000 liv.
157 quintaux d'indigo, vendus.....	198, 990
2500 quintaux de tabac, vendus.....	178, 200
22000 cuirs en poil, vendus.....	356, 400

Ci-contre	6, 055, 590 liv.
Drogues pour la teinture, vendus.....	27, 000
En argent	239, 144
Total des retours	6, 321, 734 liv.

Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 liv. On dit apparent, parce que sur cette somme les frais & les droits consommerent 1,932,500 liv. La Compagnie n'eut de gain réel que 1, 701, 897. Toutes ces branches de Commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle des drogues de teinture qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'elles n'étoient pas propres à remplacer, dans les teintures, les galles d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légérement. L'extension sera encore beaucoup plus considérable, si on peut réussir à faire cesser entiérement le Commerce interlope sur les côtes de Vénézuela.

Par octroi du 10 mars 1785, l'Espagne, en établissant une nouvelle Compagnie des Philippines ou des Indes, a dissout la société de Caraque, ordonné la liquidation de ses dettes, & que ses fonds seroient incorporés dans la nouvelle Compagnie.

CUMANA.

CETTE Province eſt la plus orientale de celles que les Eſpagnols poſſedent ſur la côte ſeptentrionale de l'Amérique méridionale. Elle eſt ſituée entre la Province de Vénézuela & la mer du nord. Son étendue du couchant au levant eſt d'environ 80 lieues; celle du nord au midi dans l'intérieur des terres eſt encore plus grande, & n'eſt bornée que par les terres habitées par les Sauvages, & qui s'étendent juſqu'à la rive ſeptentrionale de l'Orénoque.

Les Eſpagnols découvrirent la côte de Cumana, à peu près dans le même temps que celle de Vénézuela. Ils commirent les mêmes brigandages dans ces deux contrées; mais les Sauvages de Cumana furent moins patiens que les autres. Devenus implacables ennemis des Eſpagnols, ils maſſacrerent la plus grande partie de ceux qui tenterent de s'établir chez eux. Si quelques-uns échapperent à leur juſte fureur, ils furent forcés de quitter le pays pour chercher aſyle ailleurs.

Quelques Eſpagnols ſe ſont depuis établis à Cumana; mais cette population a toujours été bornée, & ne s'eſt jamais éloignée des côtes. Pendant deux ſiecles la métropole n'a eu aucune

liaiſon avec cette colonie ; ce n'eſt que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux navires qui en échange des boiſſons & des marchandiſes d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions. Ce mince Commerce ne paſſe pas un million. Il ſeroit ſans doute plus important, ſi les habitans de Cumana ne livroient pas la majeure partie de leur cacao & de leurs autres denrées aux Hollandois de Curaçao, voiſins de la côte.

Des miſſionnaires ont réuſſi à raſſembler dans 49 hameaux diſperſés le long de la rive ſeptentrionale de l'Orénoque, douze à quinze mille Sauvages, à qui ils ont inſpiré le goût de la vie ſédentaire & agricole. Parmi eux en 1771 vivoient 4219 habitans tant Eſpagnols que Mulâtres & Métifs, réunis dans 13 villages.

Juſqu'à ces derniers temps les Hollandois de Curaçao trafiquoient ſeuls avec ces établiſſemens ; ils fourniſſoient à leurs beſoins. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que ſe concluoient tous les marchés. Les Européens & les Noirs faiſoient les leurs eux-mêmes ; mais c'étoient les miſſionnaires ſeuls qui traitoient pour leurs néophytes. Le même ordre de choſes ſubſiſte encore, quoique depuis quelques années, la concurrence des navires Eſpagnols ait commencé à écarter les interlopes.

LE NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE.

DERRIERE les côtes dont nous venons de parler est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade, pays d'une étendue immense. Ce ne fut qu'en 1720, qu'ils songerent à faire cette conquête sur les Indiens qui se défendirent peu. La Cour de Madrid, pour surveiller de plus près une contrée qui par la suite peut devenir très-importante, y a établi une vice-royauté à laquelle on a joint le territoire & la grande ville de Quito qui relevoit de celle du Pérou.

Ce nouveau royaume semble annoncer la plus grande prospérité. On y trouve les plus belles émeraudes de l'univers; l'or, qu'ailleurs il faut arracher des entrailles des montagnes, se trouve presqu'à la superficie de la terre, & indique des mines abondantes qu'on se propose d'ouvrir & d'exploiter; le sol est d'une fertilité égale à celle des meilleures terres, & celui du territoire de Quito surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Quoique situé au centre de la zone torride, le climat est sain, les chaleurs n'y sont point excessives; c'est un des plus beaux pays du monde connu; c'est dans les montagnes voisines que se trouve l'arbre

dont l'écorce donne le quinquina, remede si efficace & si employé en Europe contre les fievres intermittentes. Les plaines, les vallées de la nouvelle Grenade sont presque généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement pourroit-on trouver un pays plus fécond, & dont l'exploitation coûtât moins: mais il n'a encore rien pu fournir au Commerce de l'Europe; il faut que toutes ses richesses naturelles soient consommées sur la même terre qui les a produites. La difficulté des transports, leur cherté ne permettent guere aux colons de pousser leurs cultures & leurs récoltes au-delà de la consommation locale. Il n'y a que l'or & le quinquina dont l'exportation soit facile.

Tout ce qu'a pu faire jusqu'à présent la Cour de Madrid, c'est de travailler à arrêter, autant qu'il a été possible, la contrebande de ces deux objets: malgré sa vigilance, une partie continue de passer aux Hollandois de Curaçao. Ce qu'on peut sauver de ce Commerce interlope, se transporte en Espagne par la voie de Carthagene: c'est par cette place, & par la riviere de la Madelaine, que Santa-Fé & Quito entretiennent leur communication avec l'Europe: une autre attention du gouvernement a encore été d'établir dans le nouveau royaume des chemins sûrs d'une

Province, d'une ville à l'autre, de favoriſer la culture des grains au point de ſe paſſer non-ſeulement de ceux qu'on tiroit auparavant de l'Amérique ſeptentrionale, mais encore d'en fournir aux iſles Eſpagnoles. Il faut ſans doute beaucoup de temps pour établir l'ordre parmi des Sauvages, pour rappeller au travail une colonie énervée par la fainéantiſe & par le libertinage : cette révolution s'opérera difficilement dans le royaume de Grenade, où les habitans, plus généralement que les autres Eſpagnols Américains, vivent dans une oiſiveté dont rien ne les peut faire ſortir, dans une débauche qu'aucun motif ne peut interrompre. C'eſt ſur-tout dans la ville de Quito & dans ſon territoire le plus peuplé de tout le royaume, que ces mœurs ſe font remarquer : s'il ne s'y fait quelque heureux changement, il faudra qu'on ſe borne à l'exploitation des mines abondantes qui ſe trouvent dans la nouvelle Grenade. La paſſion, que de tout temps les Eſpagnols ont montré pour l'or, qui ſans aucun travail de leur part, ne leur coûte que la vie & le ſang de leurs eſclaves, fait préſumer que cette exploitation ſera pouſſée avec activité.

Santa-Fé de Bagata eſt la capitale de la vice-royauté de la nouvelle Grenade. Elle eſt ſituée auprès d'une haute montagne à l'entrée d'une vaſte & ſuperbe plaine. En 1774 elle avoit 1770

maisons, 3246 familles & 16233 habitans. La population doit y augmenter, puisqu'elle est le séjour du Vice-Roi, le siege du Gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies & l'entrepôt du Commerce. La ville de Quito est beaucoup plus grande & plus peuplée que Santa-Fé. Elle est très-agréablement bâtie sur le penchant de la célebre montagne de Pichenca, & compte environ 55 à 60 mille habitans, dont les Espagnols forment le plus petit nombre; le surplus est un assemblage de Métifs, d'Indiens & de Negres. Ce sont eux seuls qui exercent les arts & les métiers, qui font valoir les manufactures, qui cultivent les terres. Une profession, quelle qu'elle fût, aviliroit la dignité des Espagnols, qui consiste à n'être ni noirs, ni bruns, ni de couleur de cuivre, à être enorgueillis de leur noble existence.

LE PÉROU.

L'ANCIEN empire des malheureux Incas, le plus peuplé, le plus policé, le plus riche de toute l'Amérique, ne connoissoit d'autres bornes au nord que le golfe de Guayaquil & la côte de Tumbès, au midi le détroit de Magellan, au levant les régions voisines du Brésil, & au

touchant la mer du sud sur des côtes d'une étendue d'environ 1250 lieues Françoises.

Vers l'an 1527 deux aventuriers Espagnols, François Pizaro & Diégo d'Almagro, soldats de fortune dont on n'a jamais connu l'origine, eurent la témérité d'entreprendre la conquête d'un si vaste empire avec 250 fantassins, 60 cavaliers, & une douzaine de petits canons. De si foibles moyens ne devoient pas leur faire espérer de grands succès. Ils furent cependant prodigieux, les canons, les chevaux, les armes de fer des Espagnols firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains. On n'eut guere que la peine de tuer la multitude des indiens qui eurent le courage de défendre leur liberté & la gloire de l'empire. Leur Empereur, l'Inca Atabutiba, succomba avec eux; François Pizaro le fit prisonnier, & par une perfidie horrible, contre la foi donnée, contre le droit des gens, il lui arracha la vie avec son empire.

En détestant la scélératesse de ce barbare vainqueur, on a au moins ici la consolation de voir que le ciel se chargea de la vengeance de ses forfaits. Non-seulement lui, mais encore tous ses complices, chefs d'une conquête qui fut si avantageuse à l'Espagne, si funeste aux Indiens, périrent misérablement. Diégo Almagro eut la tête tranchée par ordre de François Pizaro son

ſon ami, le fils d'Almagro ſubit le même ſort. Leurs amis aſſaſſinerent François Pizaro dans ſon propre palais : ſon frere Ferdinand fut retenu pendant 23 ans priſonnier en Eſpagne & mourut dans la miſere ; ſon autre frere Gonzalès porta ſa tête ſur un échafaud où il fut puni comme traître à la patrie.

Des châtimens ſi bien mérités ne rendirent pas la vie à tant de milliers d'Indiens que ces brigands avoient maſſacrés, & ne ſauverent pas ceux qui leur ſurvécurent, de la dureté du gouvernement Eſpagnol qui en a fait périr dans les liens d'un affreux eſclavage, cent fois plus encore qu'on n'en avoit exterminé dans les combats. Un ſyſtême d'oppreſſion plus peſant, plus ſuivi au Pérou que dans tous les autres pays du nouveau monde ſoumis à la Couronne d'Eſpagne, a fait de l'Empire des Incas un vaſte déſert. Les naturels du pays, en grande partie dégoûtés de l'état ſocial, en rompant leurs fers, ſe ſont réfugiés dans les montagnes ; ceux qui ſont reſtés ſous le joug, tous ſans exception, vivent dans ce vil abrutiſſement, où la tyrannie plonge les hommes, & il a fallu toute la force de l'autorité pour les contraindre à labourer, à enſemencer les campagnes pour en tirer les denrées néceſſaires à leur ſubſiſtance & à celle de leurs maîtres trop pareſſeux pour partager avec eux ce travail.

Le vuide que laiſſerent parmi les habitans du Pérou, & les maſſacres qu'on en fit lors de la conquête, & l'oppreſſion deſtructive qui la ſuivit, n'a point été rempli par les Eſpagnols. A la vérité dans les premiers temps leurs émigrations furent fréquentes. La paſſion de s'enrichir rapidement en attira une grande quantité au Pérou; mais preſque tous retournerent en Eſpagne pour jouir de la fortune qu'ils avoient faite : ceux qui reſterent, ſéduits par la douceur du climat, par l'étonnante fertilité du ſol, vécurent dans la plus parfaite indolence; énervés par la chaleur du pays, par la débauche, ils multiplierent peu : ennemis du travail, qui ſeul pouvoit leur donner de l'activité & conſerver leurs forces, ils ſe livrerent à l'oiſiveté, & firent cultiver les terres qui leur tomberent en partage par des eſclaves Africains, ou par des Indiens réduits à porter les mêmes fers. Ce genre d'exploitation eſt encore celui qui ſubſiſte au Pérou.

Le terrain n'y eſt pas également fertile. Ses côtes immenſes connues ſous le nom de vallées, qui s'étendent depuis la mer juſqu'à 20 lieues plus ou moins dans l'intérieur des terres, ne ſont qu'un amas de ſables arides. Dans ce ſol ingrat regne une vaſte ſolitude & une continuelle ſtérilité; ce n'eſt qu'au-delà de ces vallées & juſqu'aux montagnes des Cordilieres, qui

ſe prolongent tout le long du Pérou & du Chili, qu'on trouve des plaines & des vallons d'une fécondité merveilleuſe. Elles offrent les fruits propres à ce climat, & la plupart de ceux de l'Europe. Aux anciennes cultures du pays, qui conſiſtent en maïs, en coton & en piment, on a joint celles du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du ſucre, de l'olivier, de la vigne; mais de toutes les productions que donnent ces différentes cultures, aucune ne paſſe dans le Commerce, elles ſe conſomment toutes ſur les lieux. On n'enſemence pas même au-delà de ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance des habitans. Tous les efforts de l'induſtrie ſe ſont tournés du côté des mines dont chacun a l'ambition de partager les richeſſes.

Elles ne ſont cependant plus ſi abondantes que dans les premiers temps de la conquête. Après que les étonnantes quantités d'or & d'argent, ſoit ouvragé, ſoit en maſſe, qui formoient les tréſors des Incas & de leurs ſujets, qui décoroient les temples & les édifices publics, eurent été pillées & partagées entre les vainqueurs, diſperſées & tranſportées en Europe; il fallut, pour obtenir de nouvelles richeſſes les, chercher dans les ſources d'où on avoit tiré les premieres, dans les mines; celles qui furent d'abord indiquées par les Péruviens, remplirent les deſirs

des Espagnols ; mais ni le Pérou, ni aucune contrée de l'univers n'offrit jamais à la cupidité humaine des mines aussi riches que celles d'argent du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enrégistré, de ce qui passa en fraude, depuis 1545, jusqu'en 1564 le quint du gouvernement monta à 36, 450, 000 liv. Alors chaque quintal de minéral donnoit cinquante livres d'argent ; aujourd'hui cinquante quintaux n'en produisent plus que deux livres, & le quint du Roi ne passe pas 1, 364, 682 liv. 12 s.

Pour peu que cette dégradation augmente, il faudra abandonner ces mines ; mais tandis que leur éclat s'éclipse, pendant que d'autres sont entiérement épuisées, ou dédaignées, ou noyées par les eaux qui les inondent sans cesse, on en découvre d'autres qui les remplacent. Les mines d'or qui ont toujours été exploitées avec succès, & regardées comme les plus riches, sont celles de Luxitoca, d'Araca, de Suches, de Caracava, de Fipoani & de Cachabamba. Entre les mines d'argent, de nos jours, celle de Huantajaha a le plus de réputation. Depuis cinquante ans qu'on l'exploite, elle ne s'est point démentie. En creusant cinq à six pieds en terre on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de sable & de gravier, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers

de leur poids. En 1759 on en envoya deux à la Cour d'Eſpagne dont l'une peſoit 375 livres, & l'autre 175.

Parmi les mines du Pérou, & ſinguliérement parmi celles du nouveau royaume de Grenade, outre l'or & l'argent pur, on a encore trouvé un autre métal qui tient le milieu entre l'or & l'argent, ou plutôt qui n'eſt qu'un compoſé de ces deux métaux qu'on ſépare aiſément par les opérations chimiques : les Eſpagnols l'ont appellé platine, ou petit argent ; ils en ſont ſeuls poſſeſſeurs, & il n'entre point encore dans le Commerce ; mais quand on en aura bien connu les propriétés, la valeur & l'utilité, il pourra un jour leur fournir d'autres richeſſes. Le Pérou offre encore des mines de cuivre & d'étain ; mais elles ſont, ou peu, ou négligemment exploitées. On a donné plus d'attention à la mine de mercure de Guanca-Vélica. Cette mine en fournit tous les ans 5241 quintaux qui ſont employés à l'exploitation des mines, où la conſommation du mercure en poids eſt égale à la quantité du métal qu'on en tire.

Toutes les mines du Pérou ſans exception ſont d'une exploitation très-diſpendieuſe ; la nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les ſoutiens de la vie, qu'il faut faire arriver à grands frais à travers

des déserts immenses. Ces difficultés font abandonner toutes les mines dont le produit n'est pas suffisant pour donner des profits proportionnés aux frais & aux dangers de l'exploitation.

Les métaux, sur-tout l'or & l'argent, sont donc les principaux objets qui entrent dans le Commerce du Pérou, & qu'avec quelques autres effets du pays il donne en échange des marchandises que l'Espagne lui envoie.

Depuis 1748 jusqu'en 1753 Lima ne reçut de la métropole pour tout le Pérou que dix navires, qui remporterent chaque année

En or.....	4, 594, 192 liv.
En argent.....	20, 673, 657
10, 850 quintaux de cuirs, vendus.....	810, 108
10,600 quintaux d'étain, vendus.....	915, 300
31000 quintaux de cacao, vendus.....	3, 240, 000
500 quintaux de quinquina, vendus.....	207, 360
470 quintaux de laine de vigogne, vendus....	324, 000
TOTAL.....	30, 764, 617 liv.

Dans l'or & l'argent, 1, 620, 000 liv. appar-

tenoient au Gouvernement ; 19, 423, 671, au Commerce, & 4, 225, 178 au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandiſes il y avoit 1,381,569 liv. pour la Couronne, & 4, 115, 199 liv. pour les négocians. Le temps a un peu changé l'état des choſes ; mais l'amélioration n'a pas été conſidérable, & ne le ſera jamais tant que les Eſpagnols ne donneront pas plus d'attention qu'ils n'ont fait juſqu'à préſent à leurs cultures & à la multiplication de leurs troupeaux. Ils devroient ſur-tout s'occuper de celle des vigognes & du Guanaco, dont les précieuſes laines trouvent un débouché ſi avantageux dans le Commerce. La laine de vigogne ſe vend en Eſpagne depuis 4 juſqu'à 9 francs la livre, ſelon ſa qualité.

Toutes les grandes affaires de Commerce du Pérou avec l'Europe, Cuſco, le Chili, ſe traitent à Lima, capitale du pays : c'eſt dans le port de Callao, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues, que ſe font les embarquemens, & que les vaiſſeaux venus d'Europe, dépoſent leurs cargaiſons.

Lima eſt une grande ville, opulente, peuplée d'environ 55 à 60000 ames, où le Vice-Roi, les Tribunaux ſupérieurs, les grands propriétaires & les principaux officiers militaires font leur ſéjour. La qualité de commerçant n'y eſt

point incompatible avec la nobleſſe : cet avantage y attire quantité d'Européens dont la plupart, charmés de la beauté du climat, s'y établiſſent : malgré cela les Métifs, les Mulâtres, les Negres, les Indiens libres font la plus grande partie des habitans de Lima; ce ſont eux qui exercent les arts & les métiers.

Deux fois Lima a été renverſé par des tremblemens de terre, en 1687 & 1746. Les ſecouſſes du dernier furent ſi violentes, que tous les édifices, grands & petits, s'écroulerent en trois minutes, ſous leurs décombres furent écraſées 1300 perſonnes. Le déſaſtre fut encore plus grand au port de Callao; il s'y trouvoit 23 vaiſſeaux, 19 furent engloutis, & les autres jetés par la mer bien avant dans les terres. Ces malheurs furent bientôt réparés : la néceſſité & le beſoin donnerent aux habitans de Lima une activité qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple auſſi pareſſeux & auſſi efféminé. Cette ville en très-peu de temps a été rébâtie, non en pierres, comme elle l'étoit auparavant, mais avec des matieres légeres, enduites de terre glaiſe, de façon que les maiſons qui ne ſont que d'un étage, ſe prêteront aiſément & ſans danger pour les habitans aux mouvemens qui leur ſeront communiqués par les tremblemens de terre.

Le port & la ville de Guayaquil ſont un autre

entrepôt de Commerce, célebre au Pérou. C'eſt-là que ſe fait celui du Mexique & de Panama avec Quito. Toutes les marchandiſes que ces contrées échangent, paſſent par les mains des négocians de Guayaquil. Ils font des fortunes rapides; mais les chaleurs du climat ſont ſi exceſſives, l'intempérie de l'air eſt ſi grande, les maladies y ſont ſi fréquentes & ſi meurtrieres, que peu s'y fixent. On n'y voit que ceux qui n'ont pu acquérir aſſez de bien pour aller ailleurs couler des jours heureux dans la molleſſe & dans l'oiſiveté.

LE CHILI.

LE Chili comprend cette partie de l'Amérique méridionale, qui s'étend depuis les frontieres du Pérou vers le pôle auſtral, juſqu'au détroit de Magellan, ce qui fait 530 lieues de côtes maritimes. Vers l'Orient, le Chili touche en partie au Paraguay, & en partie aux frontieres du gouvernement de Buenos-Airès : au couchant il s'étend en entier le long de la mer du ſud depuis le 27e. degré de latitude méridionale, juſqu'au cinquante-troiſieme 30 minutes.

Lorſque les Eſpagnols eurent conquis les prin-

cipales Provinces du Pérou, ils ſongerent à étendre leur domination dans le Chili. D'Almagro en commença la conquête qui fut interrompue par la guerre qu'il eut l'imprudence de déclarer à François Pizaro qui le fit priſonnier, & lui fit couper la tête. Valdivia reprit le projet de d'Almagro; mais les Indiens revenus de l'étonnement que leur cauſoient les armes & la diſcipline des Eſpagnols, défendirent courageuſement leur liberté, oſerent ſe meſurer en raſe campagne avec leurs ennemis; ayant ſurpris Valdivia dans un défilé, ils le maſſacrerent avec 150 cavaliers qui l'accompagnoient; & profitant de leur victoire, ils porterent le feu & la déſolation dans les établiſſemens Eſpagnols : ils auroient été tous détruits, ſi des forces conſidérables arrivées à propos du Pérou, n'euſſent mis les vaincus en état de défendre les poſtes qui leur reſtoient, & de recouvrer ceux qu'ils avoient perdus.

Ces hoſtilités meurtrieres ſe ſont ſans ceſſe renouvellées. Les combats, où les Eſpagnols n'ont pas toujours été vainqueurs, ont été ſanglans, & n'ont gueres été interrompus que par des trêves plus ou moins courtes : cependant on apprend que depuis 1771 la tranquillité n'a point été troublée.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de ces diſſenſions, la colonie du Chili n'a pas laiſſé de

ſe former. La guerre infeſtoit ſur-tout les pays voiſins des montagnes : les établiſſemens ſe ſont faits ſucceſſivement ſur les bords de l'Océan où les Eſpagnols ont bâti quelques villes aſſez importantes, telles que Coquimbo, Valparaïſo, Valdivia, la Conception & San-Yago la capitale de la colonie, le ſéjour du Gouverneur. Il eſt ſubordonné au Vice-Roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances & à la guerre ; mais il en eſt indépendant comme chef de la juſtice.

Il y a dans San-Yago environ 4000 familles, la moitié d'Eſpagnols, le reſte d'Indiens ou de Métifs, parmi leſquels on compte très-peu d'eſclaves Africains. En général les Eſpagnols du Chili, contre l'ordinaire des individus de cette nation, ſont laborieux & ne dédaignent pas de partager avec les colons Indiens la culture de leurs plantations. Ils y ſont encouragés par un ciel toujours pur & ſerein, par un climat tempéré, & ſur-tout par un ſol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuſe terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoiqu'aſſez négligemment préparées ſont quadruples de ce qu'on obtient en Europe : aucuns de ſes fruits n'y ont dégénéré : pluſieurs de ſes animaux s'y ſont perfectionnés. Les chevaux en particulier y ont acquis une vîteſſe & une fierté que

n'ont jamais eues les Andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs ; elle a prodigué à cette région les mines d'or, & d'un cuivre excellent très-recherché dans l'ancien & le nouveau monde.

Depuis son origine jusqu'à nos jours, sans qu'on puisse en pénétrer le motif, l'Espagne a toujours refusé à la colonie du Chili toute communication avec l'Europe : ce ne fut qu'en 1778 que la Cour de Madrid permit à tous les navigateurs de ses ports d'y faire à leur gré des expéditions. On ne sait pas encore quelle influence cette innovation, si conforme aux bons principes, a pu avoir sur le Commerce du Chili ; elle ne peut manquer de lui donner une extension très-favorable sans qu'il nuise à celui qu'il a toujours fait avec les Sauvages, avec le Pérou & le Paraguay. Il reçoit des Sauvages le puncho, c'est une espece de vêtement de laine très-commode pour le pays, dont tout le monde se sert au Chili, & qui coûte depuis 30 jusqu'à 1000 liv. suivant la finesse plus ou moins grande de son tissu, & principalement selon les bordures plus ou moins riches qu'on y ajoute. En échange, les Sauvages reçoivent des petits miroirs, des quincailleries & quelques objets de peu de valeur. On leur donnoit encore du vin & des eaux-de-vie ; mais l'Espagne en 1774

défendit ſagement de leur en porter, pour empêcher l'ivrognerie, & les excès de fureur auxquels ſe livroient ces Sauvages, lorſqu'ils étoient ivres. Souvent ils étoient l'occaſion de ſanglantes guerres entre eux & les Eſpagnols.

Le Chili fournit au Pérou, des cuirs, des fruits ſecs, des viandes ſalées, des chevaux, du chanvre, de l'or, du cuivre, & prend en échange du ſucre, du tabac, du cacao, de la faïance, pluſieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe, arrivés d'Europe. C'eſt dans le port de Valparaïſo qu'abordent les navires expédiés de Callao pour cette communication réciproquement utile.

Celle avec le Paraguay ſe fait par terre. On a jugé qu'il étoit plus sûr & moins diſpendieux de prendre cette voie, quoiqu'il y ait 164 lieues de San-Yago à Buenos-Airès, & qu'il en faille faire plus de cinquante dans les neiges & les précipices des Cordilieres. Les marchandiſes qui s'expédient par cette voie au Paraguay, ſont des vins, des eaux-de-vie, & ſur-tout de l'or. Il donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, de l'herbe du Paraguay, des eſclaves: mais ſi le Commerce du Chili avec le Paraguay, venoit à s'étendre, la voie de terre pour cette communication ne ſeroit plus praticable, il faudroit néceſſairement l'entretenir, ou par le

détroit de Magellan, ou par le cap Horn. Depuis septembre jusqu'en mars on iroit par le détroit, où l'on trouve quelques rafraîchissemens, mais dans toute autre saison, la longueur du trajet, la violence des vents dans le détroit, la rapidité des courans y occasionneroient un naufrage certain. Alors il faudroit préférer la mer ouverte, & par conséquent doubler le cap Horn.

LE PARAGUAY.

CE grand Gouvernement aujourd'hui décoré du titre de Vice-Royauté, est borné à l'occident par le Pérou & le Chili, à l'orient par le Brésil, au midi par l'Océan Atlantique. Il a plus de 350 lieues de largeur, sur une longueur beaucoup plus considérable à compter depuis l'embouchure de la riviere de la Plata, jusqu'au pays des Amazones qui lui sert de bornes du côté du nord. Cette vaste région est une des mieux arrosées qui soit sur le globe. Indépendamment d'une multitude infinie de petites rivieres qui coupent & parcourent les campagnes, on y trouve trois grands fleuves, le Parana, le Paraguay qui a donné son nom au pays, & l'Uraguay.

Tous trois réuniſſent leurs eaux pour former le fameux Rio de la Plata, la plus grande riviere qui ſoit dans le monde connu. On lui donne 60 lieues de large à ſon embouchure par laquelle il ſe jette majeſtueuſement dans la mer du nord.

Ce n'eſt pas ſans la plus opiniâtre réſiſtance de la part des Indiens que les Eſpagnols ſe ſont établis au Paraguay. Ceux qui y parurent les premiers, furent tous maſſacrés par les Sauvages, leurs implacables ennemis; mais enfin les Caſtillans s'étant multipliés dans le Paraguay, ils devinrent aſſez forts pour les ſacrifier à leur vengeance, ou au moins pour les contenir. Peu à peu quelques-unes de ces nations ſubirent le joug; celles qui tenoient le plus à leur liberté, ſe ſont retirées à meſure que leurs oppreſſeurs ont avancé leurs établiſſemens dans l'intérieur du pays. Ils ſe ſont accrus au point qu'ils forment trois grandes Provinces, le Tucuman, le Paraguay & Buenos-Airès.

Le Tucuman eſt une vaſte contrée, unie, bien arroſée & très-ſaine; on y cultive avec beaucoup de ſuccès le coton que peuvent conſommer les habitans qu'on fait monter à plus de cent mille Eſpagnols, Indiens ou Negres. Tout porte à croire que l'indigo & les autres productions de l'Amérique qui enrichiſſent le Commerce, y réuſſiroient. La partie de cette Province

qui eſt voiſine des montagnes, eſt abondante en cuivre & en or ; mais pour tirer parti de cet excellent pays, il faudroit des bras & il en manque abſolument ; auſſi le Tucuman ne fournit rien au Commerce. Toutes ſes denrées ſe conſomment ſur les lieux, & le produit de ſes nombreux beſtiaux, eſt conduit dans les marchés du Chili & du Pérou. Tous les ans on y envoie dix-huit mille bœufs, quatre mille chevaux élevés dans le pays, & environ ſoixante mille mulets de deux à trois ans, qui ſe tirent des environs de Buenos-Airès. Les habitans du Tucuman ſont réunis dans ſept bourgades dont San-Yago de l'Eſtéro eſt la principale, ou diſtribués ſur des domaines épars, dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue.

La Province ſpécialement appellée le Paraguay, eſt encore moins importante que le Tucuman : abſtraction faite des fameuſes miſſions du même nom qui ſont de ſon reſſort, on n'y compte que 56000 habitans ; 400 ſeulement peuplent la ville de l'Aſſomption qui en eſt la capitale. Deux autres bourgades qui portent auſſi le nom de villes, en ont encore moins. Quatorze peuplades conduites ſur le même plan que celles des miſſions, contiennent ſix millions d'Indiens. Tout le reſte vit dans les campagnes, y cultive du tabac, du coton, du ſucre, qui ſont

envoyés

envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Airès, d'où on tire, en échange, quelques marchandiſes arrivées d'Eſpagne. Ce qu'on appelle l'herbe du Paraguay eſt la feuille d'un arbre propre à ces contrées. On en fait le même uſage que du thé, & on lui attribue encore plus de vertus. Il n'en paſſe point en Europe ; l'Amérique méridionale la conſomme toute. On en porte tous les ans dans le Pérou & dans le Chili 18000 quintaux, qui ſont vendus 1, 800, 000 liv. Autrefois les Jéſuites touchoient preſque toute cette ſomme.

La partie la plus floriſſante du Paraguay, étoit ſans contredit celle des miſſions ; dès qu'elle n'offre rien qui puiſſe intéreſſer le Commerce, il n'entre pas dans notre projet d'en parler. Cependant on ne peut s'empêcher d'obſerver que les Jéſuites avec l'empire de la perſuaſion & de la douceur avoient fait, dans ces contrées, ce que les nations Européennes n'avoient pu obtenir dans le reſte de l'Amérique par la puiſſance de leurs armes. Ils avoient raſſemblé dans 47 bourgades trois cents mille familles de Sauvages à qui ils avoient ſu inſpirer le goût du travail & de la vie ſédentaire, qui y vivoient dans l'aiſance, dans l'union, dans la pratique de toutes les vertus ſociales, dans la plus parfaite obéiſſance aux loix qu'on avoit cru néceſ-

faires pour leur tranquillité & leur bonheur. Depuis que le pays des miſſions a paſſé ſous la domination de l'Eſpagne & du Portugal, depuis qu'on leur a enlevé leurs conducteurs, leurs bienfaiteurs, leurs bénits peres, qui paroiſſoient uniquement occupés du bien-être de leurs néophytes, ces peuples ſont-ils plus heureux, plus contens? Réſoudre cette queſtion, c'eſt juſtifier tout le bien ou tout le mal, que la partialité a dit de ces fameux établiſſemens; depuis qu'on a détruit les Jéſuites, rien n'a encore tranſpiré en Europe de l'état de leurs miſſions au Paraguay; mais il eſt facile de prévoir que paſſées ſous le joug des Eſpagnols & des Portugais, elles éprouvent déja le même mécontentement que ſouffrent les Indiens dans les autres colonies Eſpagnoles & Portugaiſes, & que pluſieurs auront préféré la liberté de leurs forêts, & de la vie ſauvage à ce nouveau Gouvernement.

Buenos-Airès la capitale de la troiſieme Province du Paraguay, eſt une aſſez belle ville, bâtie ſur la riviere de la Plata à 60 lieues de la mer, avec une population de 30000 ames, & une forteresſe gardée par ſix ou ſept cents hommes de troupes réglées. Le canal de la riviere lui ſert de port; les vaiſſeaux y ſont conduits par des pilotes du pays à travers quantité d'écueils, & s'arrêtent à trois lieues de la ville où ils débar-

quent leurs marchandises : ils sont ensuite obligés de s'aller radouber, & d'attendre leur cargaison pour le retour, à sept ou huit lieues plus bas dans un endroit qu'on appelle l'Incénada de Barragan. C'est un mauvais village, où on ne trouve ni magasins, ni subsistances, & qui n'est habité que par un petit nombre d'hommes paresseux & indolens, dont on ne peut se promettre aucun secours, ni aucun service.

L'insuffisance de cet asyle fit bâtir, en 1716, à 40 lieues au-dessous de Buenos-Airès, la ville de Monte-Vidéo sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, & des batteries judicieusement placées la protegent du côté du fleuve ; mais la baie de Monte-Vidéo ne peut recevoir que des navires marchands. Ce n'est pas qu'avec un peu de travail, on n'en pût faire un des plus beaux ports du monde, capable de fournir aux vaisseaux de guerre une station sûre & commode ; mais l'Espagne n'en a rien fait encore.

L'or, l'argent, la laine de vigogne, les cuirs en grande quantité, sont les seuls objets que Buenos-Airès fait passer dans le Commerce de l'Europe. Depuis 1753 jusqu'en 1758, l'Espagne reçut de cette colonie,

En or.....	1, 524, 705 liv.
En argent.....	3, 780, 000

Ci-contre.....	5, 304, 705 liv.
300 quintaux de laine de Vigogne, vendus...	207, 360
150, 000 cuirs, vendus	3, 240, 000
TOTAL.....	8, 752, 065 liv.

Tout dans ce produit étoit pour le Commerce, & rien pour le Gouvernement. Dans les objets qui le compoſent, l'or, l'argent, la laine de vigogne viennent du Pérou. Les nombreux troupeaux de bœufs qui ſont répandus dans les vaſtes plaines de Buenos-Airès fourniſſent les cuirs; ces animaux tranſportés d'Europe s'y ſont tellement multipliés, que perſonne ne daigne ſe les approprier, on ſe contente de les aſſommer pour en vendre la peau.

Depuis 1776, la Cour d'Eſpagne a établi un Vice-Roi à Buenos-Airès; outre le Paraguay & le Tucuman, elle a mis ſous ſa juriſdiction pluſieurs parties détachées de la Vice-Royauté du Pérou, ſavoir une partie du dioceſe de Cuſco, tout celui de la Paz, l'Archevêché de la Plata, les Provinces de Santa Crux, de la Sarra & de Cuyo.

En réſumant les objets que les poſſeſſions Eſpagnoles dans l'Amérique méridionale fourniſſent

au Commerce, on trouve que Carthagene & le nouveau royaume de Grenade y mettent

.....	14, 939, 769 liv.
Vénézuela & Caraque	6, 831, 734
Cumana.....	1, 000, 000
Le Pérou & le Chili	30, 764, 617
Le Paraguay.....	8, 752, 065
TOTAL.....	62, 288, 185 liv.

Dans cette ſomme plus des cinq ſixiemes ſont en métaux : ſi dans l'autre ſixieme on ôte la valeur du quinquina, de la laine de vigogne, des cuirs qui ne doivent rien à la culture des terres, on voit que les productions du ſol ne vont pas au-delà de ſept à huit millions. C'eſt tout l'effort que l'induſtrie des colons Eſpagnols a pu faire dans des contrées de douze cents lieues d'étendue, d'une largeur immenſe dans l'intérieur des terres, dont la majeure partie eſt d'une fertilité étonnante, tandis que la petite iſle de la Barbade qui n'a que ſept lieues de tour, cultivée par les Anglois, malgré la dégradation de ſon ſol, fournit encore au Commerce pour huit à neuf millions de ſes productions territoriales.

Mais l'Eſpagne ne peut guere eſpérer de voir proſpérer ſon Commerce de l'Amérique, tant

qu'elle ne donnera pas plus d'attention à la culture des terres ; tant que leurs productions seront dans les liens du monopole ; tant qu'elles seront chargées d'impôts excessifs ; tant que leur exportation sera assujettie à une multitude de formalités embarrassantes qui découragent les colons & les invitent au Commerce interlope ; tant que les ports des colonies Espagnoles ne seront pas indistinctement ouverts à tous les vaisseaux de la métropole ; tant que ses colonies seront fermées à tous les étrangers qui voudroient y porter leurs travaux, leur industrie & leurs capitaux ; tant que l'intolérance religieuse & le trop grand nombre de célibataires y arrêteront les progrès de leur population qu'il est d'autant plus important de favoriser dans les colonies Espagnoles, qu'elles manquent de bras, & que l'Espagne déjà trop dépeuplée n'est pas en état d'en fournir par elle-même. Que cette Couronne prenne enfin le parti de faire cesser tous les obstacles qui s'opposent si puissamment à la prospérité de ses colonies Américaines ; alors elle aura la satisfaction de voir que l'intérêt, ce mobile qui agit sur tous les hommes avec tant d'empire, fera cesser la paresse & l'indolence, y substituera l'activité & l'amour du travail, fera naître dans le Pérou, dans le Paraguay & dans la nouvelle Grenade, toutes les denrées qui enrichissent

actuellement les isles du nouveau monde. Leur consommation augmente tous les jours en Europe; après y avoir été long-temps des objets de luxe, elles commencent à être placées parmi les denrées d'une nécessité indispensable, même chez les gens de la plus basse condition.

LE BRÉSIL.

On donne ce nom à la partie la plus orientale de l'Amérique méridionale. Ce pays est borné au nord par la riviere de l'Amazone, jusqu'à son embouchure dans la mer Atlantique, & au midi par l'embouchure de la riviere de la Plata. Dans toute son étendue du nord au midi le Bréſil se trouve ainsi borné par les deux plus grands fleuves du monde connu. Au couchant ses limites sont le Pérou & le Paraguay.

En général le sol du Bréſil est extrémement fertile, & produisoit toutes les choses nécessaires à la subsistance, jusqu'aux temps où l'on découvrit les mines d'or. Leur exploitation, jointe à celles des plantations qui ne donnent que des denrées propres à passer dans le Commerce, a occupé une si grande quantité de bras, que l'agriculture a été négligée au point

que le Bréſil dépend aujourd'hui de l'Europe pour ſa ſubſiſtance journaliere. Du reſte, ce pays fournit au Commerce, les plus riches matieres, l'or, les diamans, le plus beau ſucre qui ſe faſſe dans l'univers, le tabac, les cuirs, le baume de Copaü, l'Ipécacuanha, & une grande quantité de bois de Bréſil qui a donné ſon nom au pays qui le produit.

Colomb dut la découverte de l'Amérique à une ſuite de réflexions qu'il fit ſur la figure du globe, mais un pur haſard procura aux Portugais la connoiſſance du Bréſil. Une flotte qu'ils envoyoient aux Indes orientales par le Cap de Bonne-Eſpérance, commandée par Pierre Alvare Cabral, ayant tenu la haute mer, pour éviter les calmes qui regnent ſur les côtes d'Afrique, prit tellement le large, qu'elle ſe trouva à la vue d'une terre inconnue ſituée à l'oueſt. Cabral y aborda dans un lieu qu'il appella Porto-Séguro, & en prit poſſeſſion au nom du Roi de Portugal.

Dès que la Cour de Lisbonne eut fait viſiter cette contrée, & ſe fut aſſurée qu'il n'y avoit ni or ni argent, elle la mépriſa ſi fort, qu'elle en fit un lieu d'exil où elle fit tranſporter tous les ſcélérats du Portugal; les terres furent diſtribuées entre quantité de Seigneurs de ce royaume, avec le pouvoir de traiter les peuples aſſujettis

ainſi qu'il les jugeroient à propos ; la Couronne ne ſe réſerva que le droit de vie & de mort, la fabrication des monnoies, & la dixme des productions. Ces premiers arrangemens pris, on travailla à donner quelque ſolidité à cette colonie. Un aſſez grand nombre d'Indiens s'étoient déja ſoumis, on leur envoya pour Gouverneur Thomas Souſa. Il bâtit en 1549 la ville de San-Salvador qui fut long-temps la capitale du Bréſil. En 1570 aux cultures du pays, on joignit celles des cannes à ſucre, à laquelle on employa des eſclaves qu'on fut chercher en Afrique. Cette denrée donna un commencement de proſpérité à cet établiſſement ; le ſucre juſqu'alors borné aux uſages de la médecine, étoit devenu de plus en plus, un objet de luxe, de volupté & de Commerce.

Les nations commerçantes de l'Europe ne virent pas ſans jalouſie les ſuccès des Portugais au Bréſil. Les François furent les premiers qui ſongerent à s'y établir ; mais après quelques tentatives qui les rébuterent, ils quitterent le pays. Les Hollandois furent plus conſtans & plus heureux. Accoutumés à vaincre les Portugais dans l'Inde, ils les pourſuivirent dans l'Amérique, & y attaquerent le Bréſil ; le Comte Maurice de Naſſau en acheva la conquête en 1636, dans un temps où le Portugal avoit paſſé ſous la domination des Rois d'Eſpagne.

La révolution qui mit la maiſon de Bragance ſur le trône de Portugal ne fut pas plus tôt arrivée, que Jean IV, que les Portugais reconnurent pour leur Roi, s'occupa à reconquérir le Bréſil. Il avoit paſſé ſous le monopole de la Compagnie occidentale Hollandoiſe qui par ſes rapines, par ſon avarice meſquine, par la tyrannie qu'elle exerça ſur les Indiens, avoit ſi fort révolté les eſprits, que peu s'en fallut que toute la nation ne fût maſſacrée dans une conſpiration qu'on forma contre elle.

Les Portugais n'eurent pas beaucoup de peine à chaſſer du pays des gens ſi généralement déteſtés. Les Hollandois firent de vains efforts pour s'y maintenir, il fallut l'abandonner. Par le traité de 1661, la propriété du Bréſil en entier fut aſſurée à la Couronne de Portugal. Ainſi ſortit des mains des Hollandois une conquête dans laquelle ils auroient pu former la plus riche & la plus importante de toutes les colonies, & donner à la République des Etats-Généraux une conſiſtance territoriale qu'elle n'a pas. Son établiſſement de Batavia n'eſt rien en comparaiſon de celui qu'elle auroit pu former au Bréſil, ſi elle eût été aſſez ſage pour le conſerver.

Les Portugais ne ſe virent pas plutôt délivrés, par une convention ſolide, d'un ennemi qui les avoit ſi ſouvent vaincus, ſi ſouvent humiliés

en Asie, qu'ils s'occuperent du soin de s'affermir dans leur conquête, & d'y multiplier les cultures. Ils y furent encouragés par la fertilité admirable du sol; ils y furent favorisés par quantité d'heureux événemens.

Nous avons vu quelle est la fécondité des terres du Brésil, les riches productions qu'il livre au Commerce: son climat est sain; les ports y sont multipliés; ses côtes sont d'un accès facile; l'intérieur du pays est coupé par un grand nombre de rivieres navigables qui procurent la facilité des transports; on y est encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves. Le Brésil est plus près de l'Afrique que les autres contrées de l'Amérique; le grand établissement que les Portugais ont dans le royaume d'Angola, leur procure la facilité d'y acheter le nombre considérable d'esclaves dont ils ont besoin, à un prix bien plus avantageux que les autres colonies. La nature a joint à tous ces avantages l'or & les diamans. Ce ne fut qu'en 1728 que le hasard fit découvrir la derniere de ces richesses dans la Province de Minas-Géraès. Les diamans du Brésil ne sont point tirés des entrailles des rochers; la plupart se trouvent épars dans les sables des rivieres où on les ramasse. On les a jugés aussi beaux que ceux de Golconde. Le Roi seul en

fait le Commerce, & tous les ans il y en jette soixante mille karats qu'il livre à un seul négociant pour la somme de 3, 120, 000 liv. L'Angleterre & la Hollande achetent ces diamans bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Le Brésil renferme quantités de mines d'or; mais les plus riches, celles qu'on exploite par préférence, sont les mines de la Province de Minas-Géraès, découvertes par hasard, en 1699; celles de la Province de Goyas qui le furent en 1726 & celles de la Province de Matto Grosso, qu'on ne commença à exploiter qu'en 1735. Dans ces pays la recherche de l'or n'est ni dangereuse, ni fort pénible. Quelquefois il se trouve à la superficie du sol, & c'est le plus pur: souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, & rarement au-delà. Le Roi a le quint du produit des mines, qui joint à son droit de fabrication de l'or en especes, à une autre imposition qu'il perçoit pour le transport que font ses vaisseaux, de tout l'or qui appartient au Commerce, lui donne un revenu de 7, 203, 000 liv. Tout le produit des mines du Brésil ne s'éleve pas à plus de 25, 312, 500 liv. On fait monter à plus de vingt millions les métaux qui circulent habituellement dans le pays; il en entre un peu davantage dans le Commerce. Depuis 1770 jusqu'en 1775, les

richeſſes que cette vaſte contrée du nouveau monde fit paſſer dans le Portugal, furent de la valeur de . . . . . 56, 949, 290 liv.

On compte que l'or & les diamans entrent dans cette ſomme pour environ 28 millions, & que le ſurplus eſt le prix de 58, 500 quintaux de tabac, de 443, 000 quintaux de ſucre, de 4500 quintaux de coton, de 20, 000 quintaux de bois de teinture, de 114, 420 cuirs, & de quelques autres objets moins importans.

Le Bréſil eſt payé avec des marchandiſes qui n'ont pas originairement coûté plus de 15 à 16 millions. Les droits que s'eſt réſervés le Souverain, divers monopoles, les taxes exorbitantes, la cherté du frêt, le bénéfice du marchand, abſorbent le reſte. Il eſt ſenſible que le Bréſil à qui rien ne manque pour avoir un Commerce des plus floriſſans, ne l'obtiendra pas, tant qu'il ſera chargé de cette multitude d'impôts, de cette foule de traitans qui l'oppriment, tant que le monopole enchaînera l'activité des colons, tant que le prix des marchandiſes qu'on leur porte, ſera doublé par les taxes dont on les accable.

Les productions du Portugal ne ſuffiſent pas pour fournir la moitié de ce qu'il eſt obligé d'envoyer au Bréſil; il achete le ſurplus de l'étranger, avec ce qui lui manque pour ſa propre conſommation. Tous les ans il lui en coûte plus

de ſoixante millions pour payer les marchandiſes qu'il reçoit des différentes contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont priſe à ce Commerce. Aujourd'hui l'Angleterre en a quatorze portions; l'Italie huit; la Hollande ſept; Hambourg ſix; la France cinq; la Suede quatre; le Danemarck quatre; l'Eſpagne deux, & la Ruſſie une.

Outre les liaiſons que le Bréſil entretient avec ſa métropole, il en a encore d'autres avec diverſes contrées du globe. Sur les côtes occidentales de l'Afrique, il achete tous les ans 16,000 eſclaves qui, à 312 livres l'un dans l'autre, lui coûtent environ 5,200,000 liv. Cette ſomme eſt payée avec de l'or, du tabac, des eaux-de-vie, du ſucre, des toiles de coton fabriquées au Bréſil, de la verroterie, des miroirs, des bonnets rouges, des rubans & diverſes quincailleries arrivées d'Europe. Le Bréſil recoit encore de Madere & des Açores, pour environ 200,000 liv. de vins, de vinaigre, d'eau-de-vie, de toiles de lin, de viandes ſalées, de farines. Les agens de ce Commerce ſe chargent en retour des productions du Bréſil dont la métropole ne s'eſt pas réſervée la propriété excluſive. Ces différentes branches de Commerce réunies, n'emportent chaque année des denrées de la colonie que pour 2,271,000 liv.

Le Bréſil eſt partagé en neuf grands Gouvernemens, dont ſix, ſavoir le Para, Maragnon, Fernambouc, Bahia, Riojaneïro & Saint Paul, ſont ſitués ſur les côtes. Les trois autres qu'on appelle le pays des mines, ſont Minas-Géraès, Goyas & Matto-Groſſo ; ils ſont placés dans l'intérieur des terres. On compte dans ces neuf Gouvernemens 175, 987 Blancs, 247, 858 eſclaves, & 281, 516 Indiens libres, en tout 703, 361 habitans.

Autrefois San-Salvador étoit la capitale de cette importante colonie. Aujourd'hui c'eſt Riojaneïro qui jouit de cet avantage. Son havre eſt un des plus beaux que l'on connoiſſe. Etroit à ſon embouchure, il s'élargit inſenſiblement: les vaiſſeaux y entrent avec facilité, depuis dix heures ou midi juſqu'au ſoir, pouſſés par un vent de mer modéré & régulier. Il eſt vaſte, sûr & commode, avec un fond excellent de vaſe portant cinq à ſix braſſes d'eau.

C'eſt de ce port que partent toutes les richeſſes qui ſortent du Bréſil pour le Portugal, & où abordent les flottes deſtinées à l'approviſionnement de cette colonie. Sans compter les tréſors qu'y doit verſer cette circulation continuelle, il y reſte tous les ans trois millions pour les dépenſes du Gouvernement, & beaucoup davantage lorſque le Miniſtere de Portugal juge à

propos d'y faire construire des vaisseaux de guerre. Rio-janeïro est une ville passablement bien bâtie, régulièrement fortifiée, très-peuplée & le séjour du Vice-Roi. La corruption des mœurs y passe tout ce qu'on peut exprimer; les excès en tout genre y sont excessifs. Les trahisons, les vengeances, les vols, les assassinats y sont plus fréquens, plus impunis que dans aucune autre ville du Brésil & même de tout le nouveau monde.

LA GUIANE.

On donne le nom de Guiane à une vaste contrée qui s'étend au levant, sur quatre cents lieues de côtes, le long de la mer du nord: elle est bornée au midi par la riviere de l'Amazone, au nord par celle de l'Orénoque, & au couchant par Rio-Negro qui réunit ces deux grands fleuves & semble faire de la Guiane, une grande isle.

Dans l'intérieur des terres, le sol de celles qu'on appelle terres hautes, c'est-à dire, de celles qui ne sont pas submergées ou marécageuses, est ingrat. Ce n'est le plus souvent qu'un mélange confus de glaise, de craie, où ne peuvent croître que le manioc, les ignames, les patates & quelques autres plantes semblables, encore pourrissent-elles communément dans la saison des pluies.

Les

Les terres baſſes, c'eſt-à-dire, celles qui s'étendent le long du rivage, préſentent d'abord une multitude de grands arbres connus ſous le nom de Palétuviers, qui occupent tout l'eſpace où le flux ſe fait ſentir. Ils y forment de vaſtes forêts couvertes de quatre à cinq pieds d'eau durant le flux, & après qu'il s'eſt retiré, d'une vaſe molle & inacceſſible. Derriere ces forêts qui préſentent une eſpece de rideau, à quatre ou cinq cents pas plus loin, ſont des plaines noyées par les eaux pluviales qui n'ont point d'écoulement. Ces plaines n'étoient toutes que des marais, & ne furent peuplées que de reptiles, juſqu'au moment où les Européens entreprirent de former des établiſſemens de Commerce dans un pays ſi mal-ſain, continuellement inondé, où tout ſembloit repouſſer leur induſtrie & ſe refuſer à leurs travaux. Aujourd'hui cette contrée ſinguliere eſt partagée entre les Hollandois & les François. Voyons laquelle de ces deux nations, a mieux ſurmonté les obſtacles que lui oppoſoit la nature.

LA GUIANE HOLLANDOISE.

LES Hollandois, après la perte du Bréſil, ſongerent à s'établir dans la Guiane. Ils y atta-

querent en 1667, une petite colonie Angloiſe qui près des rives du Surinam y avoit quelques ſucreries; ils s'en emparerent, & furent maintenus dans leur conquête par le traité de Bréda.

La Hollande, en paiſible poſſeſſion de cette partie de la Guiane, qu'on appelle la côte de Surinam, laquelle s'étend depuis la rive méridionale de l'Orénoque, juſqu'à la riviere Maroni, qui la ſépare de la Guiane Françoiſe, livra cet immenſe pays au monopole de la Compagnie occidentale; celle-ci ſe trouvant hors d'état de faire les dépenſes néceſſaires pour mettre un ſi mauvais terrain en valeur, céda en 1672 ſon privilege à de riches négocians d'Amſterdam qui formerent la ſociété de Surinam. Malgré ſes pertes, malgré les événemens les plus fâcheux, cette ſociété rendit ſon Commerce, & la colonie beaucoup plus floriſſante qu'on ne l'auroit jamais dû eſpérer. Elle fut redevable de ſa proſpérité à ſa conſtance, à ſon intelligence, à ſon économie.

Les premiers travaux de la colonie ſe firent d'abord ſur les hauteurs; mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'elles étoient ſtériles, que les ſels qui en étoient détachés par les pluies, & les torrens alloient féconder les terres baſſes. Cette obſervation judicieuſe détermina à y établir les plantations: mais l'entrepriſe n'étoit pas

aiſée dans de vaſtes plaines inondées preſque toute l'année, & qui n'offroient par-tout qu'un pays extrêmement marécageux.

Les Hollandois firent à Surinam ce qu'ils avoient fait en Hollande. Avec un travail, & une patience qu'on a peine à concevoir, ils n'épargnerent ni ſoins ni dépenſes pour rendre les terrains habitables & propres à la culture. Ils oppoſerent de fortes digues aux torrens & à l'impétuoſité des eaux; ils creuſerent de larges & de profonds foſſés pour en procurer l'écoulement, & deſſécher les marais; ils défricherent les terrains, les exhauſſerent, donnerent le temps aux terres nouvellement remuées de s'égoutter & de s'ameublir. Tant de travaux ont été couronnés des ſuccès qu'ils méritoient. Ce n'eſt pas ſans admiration qu'aujourd'hui, dans un pays où on ne voyoit, il n'y a pas un ſiecle, que des bourbiers dégoûtans & mal-ſains, on compte 430 ſucreries & autant d'habitations, où l'on trouve des agrémens & des commodités qu'on ne rencontre point dans les poſſeſſions Angloiſes ou Françoiſes les plus floriſſantes. Ce ſont par-tout des bâtimens ſpacieux & bien diſpoſés, des terraſſes parfaitement alignées, des potagers d'une propreté exquiſe, des vergers délicieux, des allées plantées avec ſymétrie. Ici l'utile n'a point été ſacrifié à l'agréable. Les cultures ont été pouſſées avec

la plus grande activité sur un sol rendu fécond & abondant; les fonds n'ont jamais manqué aux colons; ils ont toujours eu des esclaves en nombre suffisant pour les travaux; les productions ont été proportionnées à tant de moyens si sagement économisés. En 1775, la colonie envoya à sa métropole pour 19, 917, 747 liv. de marchandises qui consistoient en 28, 320, 000 liv. pesant de sucre brut, vendus 8, 333, 400 liv.; en 15, 387, 000 livres pesant de café, vendus 8, 580, 934 liv.; en 970, 000 livres pesant de coton, vendus 2, 372, 255 liv.; en 790, 854 livres pesant de cacao, vendus 616, 370 liv.; & en bois de teinture pour 14788 liv.

Outre ces marchandises, la colonie envoie 560, 000 gallons de sirop, & 160, 000 gallons de rum dans l'Amérique septentrionale. On espere encore beaucoup de la culture du tabac dont on s'occupe actuellement. La population de la colonie monte à 2880 maîtres qui emploient 60000 esclaves.

Paramaribo, chef-lieu de cette colonie, est une petite ville agréablement située. Les maisons y sont jolies, commodes. Son port, éloigné de la mer de cinq lieues, laisse peu de chose à desirer. Il reçoit tous les navires expédiés de la métropole, pour l'approvisionnement de la colonie, & pour l'importation des marchandises qu'elle prend en retour.

De la dépendance de Surinam ſont les deux petites colonies de la Berbice & d'Eſſequébo, qui y verſent leurs productions. La premiere, par les malheurs qui lui ſont arrivés, eſt dans une décadence qui ne lui permettra guere de ſe relever. Celle d'Eſſequébo a été un peu plus heureuſe : avec tous les ſecours qu'on lui a donnés, ce n'eſt qu'en 1769 qu'elle a commencé à former ſur les rives de la riviere de Démérari 130 habitations. Probablement depuis cette époque le nombre s'en eſt accrû ; on ignore quel en a été le produit. On ſait ſeulement qu'on y cultive le ſucre, le coton & le café. Ces trois cultures peuvent promettre de grands ſuccès, ſi elles ſont pouſſées avec l'activité & l'intelligence qui en ce genre de travail ſont propres aux Hollandois.

LA GUIANE FRANÇOISE.

Les limites de la Guiane Françoiſe ſont encore incertaines. Du côté du midi, la riviere de l'Amazone fut ſans contredit la borne des poſſeſſions Françoiſes, puiſque, par une convention du 4 mars 1700, les Portugais s'obligerent à démolir les forts qu'ils avoient élevés ſur cette fameuſe riviere. A la paix d'Utrecht, la Franco

qui recevoit la loi, fut forcée d'en céder la navigation, avec les terres qui s'étendent jusqu'à la riviere de Vincent Pinçon ou de l'Oyapock, dit le traité. Lorsqu'il fut question de l'exécuter, il se trouva que ces deux noms employés comme synonymes, désignoient dans le pays, ainsi que sur les anciennes cartes, deux rivieres éloignées l'une de l'autre de trente lieues. Chacune des deux cours voulut tourner cet erreur à son avantage; celle de Lisbonne s'étend jusqu'à l'Oyapock, & celle de Versailles jusqu'à Vincent Pinçon. On ne put convenir de rien, sinon que les Plénipotentiaires étoient de mauvais géographes, & les terres qui sont entre l'Amazone & l'Oyapock, sont demeurées incultes. Celles qui sont restées à la France depuis cette derniere riviere jusqu'à celle de Maroni qui la sépare au nord des possessions Hollandoises, ne sont guere mieux cultivées. Tout languit sur un pays de 100 lieues d'étendue, de même nature que la Guiane Hollandoise. On vient de voir que ses colons ont tout fait pour forcer la nature à leur prodiguer les richesses dont ils jouissent. Dans la Guiane Françoise, tout est à faire.

Après la paix de 1763 qui fit du Canada une possession Angloise, la France crut pouvoir réparer cette perte, en établissant dans la Guiane une puissante colonie capable de résister par elle-

même aux attaques étrangeres, & propre à voler dans l'occaſion au ſecours de ſes autres colonies. On deſtina 25,000,000 liv. à la réuſſite du projet; il étoit ſagement conçu; mais il fut très-mal exécuté.

On s'égara d'abord ſur le choix des colons qu'on deſtina pour la Guiane. On s'imagina que quinze mille Allemands qui quittoient un climat ſain & tempéré, pourroient ſoutenir les travaux des défrichemens ſous une région brûlée par la zone torride, reſpirer ſans danger l'air humide & pluvieux des tropiques. On tenta leur cupidité par des promeſſes vagues & équivoques: comme ſi on les eût voués à une perte certaine, on prit de ſi fauſſes meſures, qu'ils arriverent à leur funeſte deſtination dans la ſaiſon des pluies. Au lieu de les placer dans l'iſle de Cayenne, de leur préparer des logemens, des rafraîchiſſemens, des ſubſiſtances, on les jeta dans les déſerts marécageux de la Guiane, ſous de mauvais hangars: c'eſt-là que, condamnés à l'inaction pendant la longue ſaiſon des pluies, à l'ennui, à la privation des premiers beſoins, aux maladies contagieuſes qu'enfante l'intempérie de l'air & la mauvaiſe qualité des ſubſiſtances, la mort les dévora preſque tous. Il n'en réchappa que deux mille des plus robuſtes, qui retournerent en Europe, la remplirent de

toutes les clameurs, de toutes les imprécations qu'arrache le déſeſpoir, criant vengeance contre les auteurs d'un projet qui avoit cauſé leur ruine, & donné la plus cruelle mort à treize mille de leurs compatriotes.

Depuis, la France ſemble avoir perdu de vue ſa miſérable colonie qui ſubſiſte encore dans le continent de la Guiane. Elle ne conſiſte qu'en 1300 perſonnes libres & huit mille eſclaves, qui, diſperſés ſur 100 lieues de côtes, y vivent ſans loix, ſans police, ſans émulation : auſſi leurs productions ſont elles-mêmes au-deſſous de leurs foibles moyens. En 1774, les denrées qu'emporterent de ce pays les bâtimens venus de l'Amérique ſeptentrionale, de la Martinique, de la Guadaloupe, ne s'éleverent pas à 100, 000 liv. & celles que la métropole reçut, ne paſſerent pas 488, 598 liv.

La colonie de l'iſle de Cayenne, quoiqu'un peu mieux réglée, eſt encore moins riche.

Depuis 1752 il n'en eſt ſorti que de très-petites quantités de ſucre, de roucou, de coton, de café, de cacao. On n'y compte que 90 familles Françoiſes, 128 Indiens libres, & 1500 eſclaves. Dans toute l'iſle qui peut avoir 14 à 15 lieues de circonférence, on ne trouve qu'un ſeul bourg formé par un amas de baraques, entaſſées ſans ordre, ſans aucune commodité, & où regnent pendant

l'été d'assez fréquentes fievres. Il est défendu par un chemin couvert, un large fossé, un rempart de terre, & par cinq bastions. Au milieu du bourg, est une hutte assez élevée, dont on a fait une redoute appellée le fort, où 40 hommes pourroient encore capituler après la prise de la place. L'entrée du port n'a guere que 13 pieds d'eau; les navires pourroient toucher à quatorze; mais heureusement la vase est molle, & on peut la labourer sans danger.

Les malheurs qu'a essuyés l'isle de Cayenne, ont dû retarder, même empêcher son accroissement. Ses premiers habitans s'attachoient à faire valoir leurs plantations, y cultivoient avec un commencement de prospérité le sucre, le coton & le roucou. Le profit qu'ils faisoient sur le produit de ces cultures, excita la jalousie des Hollandois qui étoient en possession de nous vendre les mêmes denrées. Ils envoyerent des vaisseaux pour attaquer l'isle dont ils s'emparerent. Une escadre commandée par M. d'Estrées les en chassa, & les François y rentrerent en plus grand nombre qu'ils n'étoient auparavant. Les anciennes cultures furent reprises avec ardeur : les Flibustiers y apporterent une partie des richesses qu'ils avoient enlevées dans les mers du sud : enfin cette colonie devenoit riche & florissante, lorsqu'elle s'avisa de se joindre aux Flibustiers

pour aller surprendre & piller Surinam. Cette entreprise leur réussit mal. Une partie des Cayennois y périt sous le fer des Hollandois; les autres faits prisonniers, furent transportés aux Antilles, où l'espérance d'une meilleure fortune les fixa. La colonie ne s'est jamais remise de cette perte & l'injustice commise contre Surinam la poursuit encore.

En résumant la valeur des marchandises & effets que l'Amérique méridionale fournit à l'Europe, elle se trouve monter

à.....	139, 643, 818 liv.
Joignez-y le produit des Antilles qui s'éleve à	267, 293, 171
Celui de l'Amérique septentrionale estimé...	149, 429, 606
Le prix des marchandises qu'on tire des Indes orientales.....	149, 548, 454
Le Commerce d'Afrique qu'on peut évaluer.	80, 000, 000
TOTAL.....	785, 915, 049 liv.

D'après ces calculs, vous aurez un état général de la valeur de toutes les marchandises & effets que l'Europe tire annuellement des trois autres parties du monde. Les négocians Européens ob-

tiennent cette immenſe quantité de denrées avec celles que fourniſſent leur induſtrie, leurs manufactures & les productions de leur ſol, mais d'un prix bien inférieur à celles qu'ils achetent. C'eſt ſur le profit qu'ils font, qu'eſt fondée leur fortune. Chacun y a une plus grande ou une plus petite portion ſelon les fonds qu'il hazarde, ſelon ſon activité, ſon économie, & la juſteſſe de ſes ſpéculations.

Il m'eſt tombé deux Lettres entre les mains, l'une ſur les voyages autour du monde; l'autre ſur la recherche d'un paſſage d'Europe aux Indes orientales, ou par le nord-eſt des mers ſeptentrionales de l'Europe, ou par le nord-oueſt de l'Amérique ſeptentrionale : j'ai cru que ces deux écrits pouvoient trouver leur place à la ſuite de cet extrait du Tableau général du Commerce.

LETTRE
SUR LES VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

AVANT la découverte du nouveau monde, & même quelque temps après, l'existence des Antipodes étoit regardée comme une opinion qu'on condamnoit même comme une erreur. Les fréquens voyages autour du monde ont prouvé que la terre avoit une figure sphérique, qu'elle étoit par-tout habitée, à l'exception des parties les plus voisines des poles; que de ses habitans, les uns avoient le jour, quand les autres avoient la nuit: il a donc fallu reconnoître qu'il y avoit des Antipodes; & ce qui passoit autrefois pour une erreur, est aujourd'hui une vérité démontrée.

Fernand Magellan est le premier qui en fait la preuve, & le premier qui ait entrepris un voyage autour du monde. Ce grand homme,

mécontent du Roi de Portugal, passa au service de celui de Castille. Il lui fit agréer le projet d'aller aux Moluques par un autre chemin que par celui du Cap de Bonne-Espérance. Pour y réussir, il falloit trouver un passage à l'ouest de la mer du nord, dans un autre Océan. Magellan conjectura qu'il pourroit le découvrir à l'extrémité du grand continent de l'Amérique méridionale; on ignoroit jusqu'où s'étendoit cette extrémité, & ce fut avec beaucoup de peine que le Conseil d'Espagne se détermina à faire la recherche que lui proposoit Magellan : on n'adopta son projet que dans l'espérance, s'il réussissoit, d'enlever aux Portugais les Moluques & le riche Commerce des épiceries.

Le Roi d'Espagne fit équiper cinq vaisseaux dont il donna le commandement à Magellan. Ce navigateur s'embarqua à Séville au mois d'Août 1519. Il côtoya le Brésil, & continua sa route le long de la Pentagonie jusqu'au 52e. degré de latitude méridionale. Ce fut à cette hauteur entre la côte des Pentagons, & une terre, ou plutôt une longue suite d'isles, qu'on appelle la Terre de Feu, qu'il trouva le détroit auquel par la suite on donna son nom. Lorsque Magellan l'eut passé après bien des dangers, & des contradictions de la part de ceux qui l'accompagnoient, & quand il se vit un chemin ouvert,

pour entrer dans une mer opposée à celle du nord, il versa des larmes de joie, & il donna le nom de Cap desiré, à la pointe de terre où il découvrit pour la premiere fois la mer du sud.

Magellan n'eut pas moins besoin de tout son courage pour traverser la nouvelle mer dans laquelle il venoit d'entrer, qu'il lui en avoit fallu pour la trouver. A la vérité, pendant près de quatre mille lieues que les Espagnols parcoururent sur cet Océan, ils n'y essuyerent aucune tempête; à peine remarquerent-ils quelque agitation dans les eaux, ce qui lui fit donner le nom de mer Pacifique : mais pendant une si longue route, leurs provisions furent consommées; ils souffrirent toutes les extrémités de la faim & de la soif, au point qu'ils furent forcés de manger de vieux cuirs, & de boire leur urine. Telle étoit leur affreuse situation, lorsqu'il aborderent aux isles des Larrons, appellées depuis les isles Mariannes. Après s'y être rafraîchi, Magellan continua sa navigation, & parvint aux isles Philippines, situées à l'extrémité orientale de l'Asie; mais ayant débarqué à l'isle de Mathan, il y fut tué dans une querelle où il prit parti mal-à-propos contre un des Princes du pays. Après sa mort, Sébastien Cuno monta son vaisseau nommé la Victoire; & Jean Serrano, avec Edouard Barbosa, furent choisis pour commander

à sa place. Ces navigateurs ne perdirent point de temps pour aller chercher les Moluques. Ils y arrivèrent le 7 septembre 1521 ; & après y avoir fait les observations nécessaires pour instruire le Conseil de Madrid de la situation de ces isles ; de leur nombre, de leurs précieuses productions ; de leur Commerce avec les Portugais, ils prirent le chemin de l'Europe par le Cap de Bonne-espérance ; & après avoir perdu la plus grande partie de leurs équipages, ils arrivèrent enfin en Espagne, & ils débarquèrent dans le port de San-Lucar, près Séville, le 7 septembre 1522. Le total du voyage, suivant l'estimation des Castillans, fut de quatorze mille quatre cents soixante lieues d'Orient en Occident. Ils remarquèrent avec une très-grande surprise que le jour de leur arrivée, qu'ils croyoient être le 6 septembre, étoit réellement le 7. C'est la premiere fois qu'on a eu lieu de faire cette observation, si souvent réitérée depuis ; qu'en naviguant autour du monde, suivant le cours du soleil, on gagne un jour en trois ans, comme on en perd un, si on fait la route en sens contraire. Ce n'est que par cette navigation qu'on a commencé d'être parfaitement certain de la sphéricité de la terre, & de l'existence des Antipodes. Le détroit découvert dans ce premier voyage autour du monde, fut d'abord appellé de la Victoire, du nom

nom du vaisseau qui le premier y étoit entré ; mais depuis on lui a donné avec plus de justice le nom célebre de Magellan. Ce navigateur a été plus heureux que Christophe Colomb qui fit la découverte de l'Amérique, & ne lui a pas laissé son nom.

C'étoit sans doute beaucoup d'avoir trouvé le détroit de Magellan pour faciliter la communication entre l'ancien & le nouveau monde : mais le passage est également long & dangereux. Ce détroit s'étend sur environ cent onze lieues sur deux côtes stériles, hérissées de montagnes affreuses, couvertes de glaces & de neiges éternelles. Ses rivages en général n'offrent ni abri sûr, ni endroits commodes pour relâcher. Les Espagnols tenterent d'y former un établissement dans un lieu qui leur parut le plus habitable ; mais après avoir reconnu que le pays ne produisoit rien d'utile pour les vaisseaux & pour le Commerce, ils ont négligé, & enfin abandonné leur projet. Une région si pauvre ne devoit pas tenter les possesseurs du Pérou & du Mexique : cependant, malgré toutes les incommodités & les dangers du détroit de Magellan, les navigateurs qui depuis 1522 jusqu'en 1617 ont fait le voyage autour du monde, n'ont point connu d'autre passage pour entrer de la mer du nord dans celle du sud ;

ce fut par cette route que navigerent Drake, Cavendish & Spilbergen.

Vers le commencement du dix-septieme siecle une circonstance singuliere fit trouver au-dessous du détroit de Magellan un passage pour entrer dans la mer du sud, beaucoup plus court & beaucoup plus commode.

Une charte exclusive accordée par les Etats de Hollande, à la Compagnie des Indes orientales, défendoit le Commerce de l'Inde par d'autres routes que celle du Cap de Bonne-Espérance, du côté de l'Orient, & de celle du détroit de Magellan, du côté de l'Occident. Plusieurs riches marchands Hollandois qui négocioient pour leur compte, sans être de la Compagnie, furent très-mécontens du privilege qu'elle venoit d'obtenir. Ils projeterent de chercher une route aux Indes orientales, autre que celles permises par la charte des Etats-Généraux. Isaac le Maire & Guillaume Schouten imaginerent qu'ils la trouveroient en tirant droit au midi au-delà du détroit de Magellan & de la Terre de Feu, entre laquelle & la pointe méridionale de l'Amérique s'étend le détroit. Ils penserent qu'en naviguant depuis 54 jusqu'à 60 degrés de latitude méridionale, ils auroient ou la mer libre, ou un continent entre lequel & la Terre de Feu, ils pourroient se frayer un passage de la mer du

nord dans celle du ſud. Occupés de ces idées, ſans aucune eſpérance d'un ſuccès certain, ſur de ſimples conjectures, ces hardis navigateurs équiperent à leurs frais quelques vaiſſeaux, dont le commandement fut donné à Guillaume Schouten & à Jacques le Maire, fils d'Iſaac, marins également inſtruits & expérimentés. Ils tinrent le plus grand ſecret ſur l'objet de leur voyage, & partirent de Hollande le 14 juin 1615. Après différentes courſes pour déguiſer leur marche, ils arriverent le 18 janvier 1616 aux iſles Sébaldes, peu éloignées du détroit de Magellan qu'ils reconnurent : alors ils ſe porterent à la partie la plus méridionale de la Terre de Feu, & là leurs conjectures ſe trouverent vérifiées. Ils remarquerent qu'à la latitude méridionale de 54 degrés 46 minutes, il s'étendoit une terre vis-à-vis de celle de Feu, & qu'entre ces deux terres il ſe préſentoit un canal. Ils riſquerent de l'emboucher, & le paſſerent du 24 au 25 janvier 1616, en moins de vingt-quatre heures. Au bout de ce canal à l'oueſt, Schouten & le Maire ſe trouverent dans la mer du ſud. Ils appellerent terre des Etats celle qui s'étend le long du canal vis-à-vis la Terre de Feu, & le canal fut appellé le détroit de le Maire, nom qu'il a conſervé.

Nos navigateurs ſe trouverent au comble de leurs vœux ; le paſſage à la mer du ſud qu'ils

venoient de découvrir, étoit infiniment plus court & plus commode que le détroit de Magellan. Persuadés qu'ils n'avoient point contrevenu à la charte accordée à la Compagnie des Indes orientales, ils dirigerent leur course par la mer du sud, & arriverent à Batavia le 28 octobre 1616; mais le 1er. novembre suivant, le Président de la Compagnie les fit arrêter prisonniers, & confisqua leurs vaisseaux, sous prétexte que, contre la prohibition portée par la charte, ils étoient entrés aux Indes orientales par la route du détroit de Magellan. Schouten & le Maire se plaignirent inutilement de la violence qu'on exerçoit contre eux. Ils protesterent en vain qu'ils n'étoient point venus aux Indes orientales par aucun des passages exprimés par la charte, & notamment par le détroit de Magellan, mais par un autre passage qu'ils avoient eux-mêmes découvert, & qui par la suite seroit très-avantageux au Commerce de leurs compatriotes, & de tous les négocians en général. On n'écouta point des malheureux qu'on avoit intérêt de perdre. On leur répondit froidement que les brillantes découvertes dont ils se vantoient, n'étoient qu'un tissu d'impostures, & on les renvoya en Hollande pour y être jugés. Le Maire ne survécut pas long-temps à son malheur. Il mourut de chagrin en route près de l'isle Maurice, le 22 jan-

vier 1617. Ses compagnons d'infortune arriverent en Hollande le 1er. juillet ſuivant. Ce voyage autour du monde fut le plus court de tous ceux qui avoient été faits auparavant ; il ſe termina en deux ans & dix jours : celui de Cavendish qu'on a regardé comme un des plus heureux, avoit duré deux ans & deux mois ; Magellan avoit employé trois ans & quelques jours au ſien. C'eſt le temps qu'on met ordinairement à ces ſortes de voyages.

La poſtérité & les Hollandois eux-mêmes ont été obligés de rendre à le Maire toute la juſtice que méritoit une découverte auſſi importante & auſſi utile que celle qu'il a faite. Tous les navigateurs qui depuis ont voulu entrer de la mer du nord dans celle du ſud, ont abandonné le détroit de Magellan, & ont toujours paſſé par celui de le Maire, comme beaucoup plus court & moins périlleux ; il n'eſt cependant pas ſans danger. En ſortant du canal, lorſqu'on veut doubler le Cap Horn, ſouvent on ſe trouve expoſé à de violens ouragans & aux plus furieuſes tempêtes. Elles détruiſirent en 1740 une eſcadre que les Eſpagnols avoient envoyée à la ſuite de l'Amiral Anſon, & l'Amiral Anſon lui-même ne ſe ſauva qu'après avoir lutté pendant trois mois contre les vents & les orages, qui le réduiſirent aux dernieres extrémités. Malgré ces inconvéniens, on continuera probablement de ſuivre cette route, juſqu'à ce que quel-

que heureux navigateur, en doublant toutes les terres & en s'avançant au ſud, trouve la pleine mer où on pourroit éviter les dangers auxquels on eſt expoſé en doublant le Cap Horn.

Les voyages autour du monde les plus célebres, faits depuis le Maire & par le détroit auquel il a donné ſon nom, ſont ceux de Dampier, de Rogers, de l'Amiral Anſon, de Bougainville, du capitaine Cook, & de quantité d'autres moins remarquables. Gemelli a fait auſſi un voyage autour du monde; mais il a cette ſingularité, que ce voyageur l'a fait en grande partie par terre, ſans paſſer ni par le Cap de Bonne-Eſpérance, ni par le détroit de le Maire. Il s'embarqua à Naples le 10 juin 1693, alla à Malthe, en Egypte qu'il parcourut par terre. Il reprit la mer à Alexandrie pour ſe rendre à Conſtantinople. Après avoir viſité les cours du Grand-Seigneur, du Sophi de Perſe, du Mogol & de l'Empereur de la Chine, il s'embarqua à Manille pour le Mexique; il parcourut cet Empire par terre depuis Acapulco juſqu'à Véra-Cruz, d'où il partit pour l'Eſpagne, & rentra enfin dans Naples le 3 décembre 1698. Ce voyage dura environ cinq ans, cinq mois & vingt jours.

Je ne puis finir cette lettre ſans vous faire part d'une réflexion très-judicieuſe d'un auteur

moderne. Tous ces célebres navigateurs, dit-il, qui ont travaillé à la découverte du nouveau monde, & à ouvrir la communication de deux hémiſpheres, ont acquis une gloire plus pure & bien ſupérieure à celle des conquérans ordinaires. Sans ravager des Etats, & ſans tourmenter les peuples, ils ont découvert plus de pays, qu'Alexandre n'en a dévaſtés, & ont enrichi l'ancien monde de toutes les productions naturelles, & de tous les uſages utiles du nouveau. Heureuſe l'Amérique, ſi tous ceux qui l'ont conquiſe euſſent penſé & agi comme ces paiſibles voyageurs!

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c. 13 décembre 1784.

LETTRE

Sur la recherche du passage aux Indes orientales par le nord-est des mers septentrionales de l'Europe, ou par le nord-oueſt de l'Amérique ſeptentrionale.

LES Indes orientales, & tous les pays de l'un & l'autre hémiſphere ſitués à l'Orient, produiſent en or, en argent, en diamans & autres pierres précieuſes, en marchandiſes rares & de luxe, tout ce qui peut exciter & flatter la cupidité des hommes; mais la longueur & les dépenſes exceſſives des voyages d'Europe aux Indes orientales, par la route du Cap de Bonne-Eſpérance, ou par celle des détroits de Magellan & de le Maire, ont engagé toutes les nations commerçantes, & ſur-tout les Anglois & les Hollandois, à chercher s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver un chemin plus court & plus sûr, & on a formé pluſieurs projets pour y parvenir.

Le premier a été de couper l'iſthme de Suès en Egypte, & d'ouvrir un canal qui donne-

roit passage à la Méditerranée dans la mer Rouge, & de celle-ci dans l'Océan indien par le détroit de Babel-Mandel. Les anciens l'ont entrepris plusieurs fois; mais l'expérience a enfin convaincu qu'ils avoient commencé un ouvrage impossible; & quand il ne l'auroit pas été, il auroit produit l'entiere submersion de l'Egypte, attendu que la Méditerranée a beaucoup plus d'élévation que la mer Rouge.

Quand ce projet fut reconnu impraticable, soit par l'impossibilité de couper l'isthme, soit par les malheurs qui en résulteroient, il fut proposé de se procurer un autre passage par l'isthme Darien, qui joint les deux continens de l'Amérique septentrionale & de l'Amérique méridionale, & qui auroit ouvert la communication de la mer du nord avec la mer du sud. On vit bientôt que ce nouveau projet n'étoit pas moins chimérique que le premier, qu'il étoit d'une difficulté insurmontable par la hauteur étonnante des montagnes qu'il auroit fallu abattre, & qui couvroient en largeur un espace de 25 à 30 lieues de pays. A cet obstacle naturel, & à quantité d'autres se joignoit le nombre prodigieux d'hommes, les siecles qu'il auroit fallu employer à cette entreprise: de plus, on remarqua que la distance de l'Europe, & sur-tout de l'Angleterre & de la Hollande à la côte de Coromandel, au

golfe de Bengale, à Java & à toutes les Indes orientales, étoit beaucoup plus grande en traverſant l'iſthme Darien, qu'en faiſant la route ordinaire du Cap de Bonne-Eſpérance : enfin il n'auroit pas été poſſible de revenir par ce nouveau paſſage des Indes orientales en temps convenable, à cauſe des vents aliſés contre leſquels il auroit fallu faire cours pendant la plus grande partie du voyage.

Quand on eut abandonné tous ces projets, on chercha, ſi dans l'étendue du globe, la nature elle-même n'avoit pas ouvert un paſſage par lequel les Européens puſſent faire le voyage des Indes orientales en moins de temps & avec moins de difficulté. On ne pouvoit le chercher que dans deux différentes parties du globe : l'une au nord-oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, & l'autre au nord-eſt par les mers ſeptentrionales de l'Europe & de l'Aſie. Les tentatives faites par les Anglois & les Hollandois, nations principalement intéreſſées à cette recherche, ont été juſqu'à préſent infructueuſes. La rigueur du froid dans ces climats affreux, les maſſes énormes, les iſles de glace qui flottent continuellement dans ces mers, rendroient probablement ces paſſages inutiles, en ſuppoſant même qu'ils fuſſent poſſibles, & que la diſtance du chemin fût moins grande que par la route ordinaire. L'expérience

n'a que trop fait éprouver les dangers, & les malheurs qui accompagnent les longs voyages dans les mers du nord, où indépendamment des autres obſtacles, la maladie du ſcorbut fait les plus terribles ravages ſur les hommes qui, pendant la plus grande partie du voyage, n'ont d'autre nourriture que des viandes ſalées, & quelquefois des alimens encore plus mal-ſains.

Les premiers qui eurent le courage de s'expoſer à ces dangereuſes recherches, furent deux Anglois, Sir Hugues Willougbi & Richard Chancellor. Le Gouvernement leur donna en 1606 trois vaiſſeaux, avec ordre de chercher, & de trouver, s'il étoit poſſible, un paſſage au nord-eſt, qui par la mer de Tartarie conduiroit aux Indes orientales. Cette entrepriſe étoit alors d'autant plus difficile, qu'on n'avoit que très-peu de connoiſſance des mers du nord. A peine ſavoit-on que les Ruſſes exiſtaſſent. A la vérité, les Hollandois, dix ou douze ans auparavant, en naviguant par la pleine mer du midi au nord, avoient découvert le Spidsberg qui s'étend depuis 76 juſqu'à 80 degrés de latitude ſeptentrionale; mais uniquement occupés du profit que leur procuroit la pêche de la baleine, ils s'embarraſſerent fort peu de s'inſtruire de la poſition des lieux même les plus voiſins; de ſorte que lorſque Willougbi & Chancellor partirent

en 1606 d'Angleterre pour leur expédition, on n'avoit que des connoissances très-imparfaites sur le Groëland, la nouvelle Zemble, la Laponie, la Sibérie : aussi, faute d'avoir des notions exactes sur ces différens pays, l'entreprise eut la plus funeste issue.

Dès le commencement, les mauvais temps séparerent Chancellor de son compagnon de voyage, & il ne le rejoignit plus. Jeté sur les côtes de la Russie, il arriva par hasard dans la baie de Saint-Nicolas, qu'il apprit appartenir au Czar, & qui n'étoit nullement connue en Angleterre. Il se fit conduire à la Cour de ce Prince, avec lequel il eut le bonheur de conclure un traité de Commerce ; ensuite, désespérant de ne pouvoir retrouver Willougbi, il retourna dans sa patrie pour faire part à ses compatriotes de ses découvertes & de son heureuse négociation.

A l'égard de Sir Hugues Willougbi, son sort fut des plus funestes ; après avoir erré pendant quelque temps pour chercher Chancellor, à l'approche de l'hiver il se trouva à 72 degrés de latitude septentrionale dans un port de Laponie qui lui étoit inconnu. Le pays lui parut même inhabité, parce qu'au commencement de la saison des neiges & des glaces, les habitans se retirent dans l'intérieur des terres, où le froid

eſt moins vif que ſur les côtes de la mer qu'ils ne fréquentent ordinairement que pendant l'été. Willougbi fut forcé de paſſer l'hiver dans une ſi fâcheuſe poſition. L'année ſuivante quelques Anglois qui alloient à la pêche de la baleine, aborderent par haſard au même endroit. Ils reconnurent les deux vaiſſeaux de Willougbi; mais lui & les hommes de ſon équipage, au nombre de 71, étoient morts de froid. Ils trouverent auſſi ſon journal qui contenoit le récit de ſa malheureuſe expédition pendant le temps qu'il avoit pu écrire. On porta le corps de Willougbi en Angleterre, où le Gouvernement lui fit faire des funérailles honorables.

Le déſaſtre de Willougbi & de quelques autres infortunés que les Hollandois laiſſerent en 1634 au Groëland & au Spidsberg, pour y paſſer l'hiver, & qu'on y trouva tous morts l'année ſuivante, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que, depuis, perſonne, Anglois ou Hollandois, n'a oſé continuer la recherche d'un paſſage aux Indes orientales par la mer Glaciale. On connoît cependant aujourd'hui beaucoup mieux qu'en 1634 les côtes du Groëland, de la nouvelle Zemble, de la Sibérie, de la Tartarie: cela pourroit enhardir à quelque tentative; mais ces climats affreux offrent tant de dangers & tant d'obſtacles, que les plus intrépides navigateurs

ne veulent plus s'expoſer. D'ailleurs on paroît convaincu que le voyage à la Chine & aux Indes orientales par la mer Glaciale, ſuppoſé qu'il fût poſſible, ſeroit beaucoup plus long & plus dangereux que celui qu'on a coutume de faire par la route ordinaire du Cap de Bonne-Eſpérance.

Ceux qui s'opiniâtrent à ſoutenir que ce voyage eſt poſſible, diſent que juſqu'à préſent s'il n'a pas réuſſi, c'eſt qu'on a toujours craint de s'éloigner des terres & de s'approcher du pole; qu'on a mal-à-propos été effrayé par la quantité prodigieuſe de glaces, dont on ſuppoſe que les mers ſeptentrionales ſont couvertes; pour les éviter, ajoute-t-on, il faudroit d'abord ſe porter au Cap nord en Norwege, & delà diriger ſa route droit au pole, à la hauteur de 85 degrés, où il eſt probable qu'on trouve la pleine mer, dans laquelle il n'y a point ou peu de glaces: à travers cette mer on gagneroit les côtes de Tartarie, d'où par le Kamchatſcha la route au Japon & à la Chine eſt connue. On calcule qu'en partant du Cap nord en Norwege, vers le milieu de mai, même vers le commencement du mois de juin, on auroit le temps de doubler le fameux Cap de Schalaginskoi, s'il en étoit beſoin, & d'arriver au Kamchatſcha, ou dans quelques ports voiſins, avant la fin d'août.

Ce voyage fait dans le cabinet, ſur des cartes

dont les placemens ne ſont pas encore certains, ce voyage qui n'a jamais été entrepris, & qui probablement ne le ſera jamais, eſt ſuſceptible de quantité d'objections.

1°. Si au Spidsberg qui s'étend depuis 76 juſqu'à 80 degrés de latitude nord, le froid y eſt ſi exceſſif, qu'aucun homme n'y peut ſubſiſter, & que le pays eſt inhabité, que ſera-ce à 85 degrés de latitude, à 5 degrés du pole? Le froid ne ſera-t-il pas ſi vif, ſi pénétrant, qu'il rendra la mer impraticable même au mois de juillet, pendant lequel on ne navige pas ſans danger ſur les côtes du Spidsberg, du Groëland & de la nouvelle Zemble?

2°. Arrivés à 85 degrés de latitude nord, eſt-on bien sûr de trouver la mer libre, ſans aucunes glaces, telle qu'on la ſuppoſe? n'y trouvera-t-on aucunes iſles, aucun continent? S'il s'en trouvoit, les glaces énormes qui s'y rencontreroient, ne boucheroient-elles pas les paſſages? n'arrêteroient-elles pas la navigation qu'on ne prétend poſſible dans les plus hautes mers du nord, que parce qu'on les ſuppoſe dégagées de tout embarras que pourroient apporter les glaces? Pourroit-on même eſpérer de n'y trouver, que des glaçons flottans qu'il ſeroit facile d'écarter avec de longs & forts bâtons armés de fer, ainſi qu'en ſemblable circonſtance l'a fait M. Ellis dans la baie d'Hudſon.

3°. Eſt-il bien vrai qu'à 85 degrés de latitude nord, on ne trouveroit point d'obſtacle du côté des glaces ? Tout ce qu'on ſait à cet égard, c'eſt que le Capitaine Cook, arrivé à 71 degrés de latitude auſtrale, ne rencontra plus devant lui qu'une vaſte mer pleine de glaces couvertes de neige, qui ne lui permirent pas de pénétrer plus avant. N'y auroit-il pas lieu de craindre le même obſtacle à 5 degrés du pole boréal ? Obſervez que M. Cook, à 71 degrés du pole auſtral étoit en pleine mer, fort éloigné des continens, qu'il ne manquoit ni de courage, ni de hardieſſe, ni d'expérience pour aller plus loin, s'il l'eût pu; qu'enfin ſon voyage contredit ce que dit M. de Buffon, que les glaces ſe forment auprès des terres, & jamais en pleine mer.

4°. Si vers la fin de juillet, ou le milieu d'août, arrivé dans cette haute & vaſte mer qu'on ſuppoſe à 85 degrés de latitude boréale, & dégagée de toutes glaces, on ſe trouvoit cependant embarraſſé par celles formées entre les iſles & les continens qu'on pourroit rencontrer, ſi on perdoit beaucoup de temps à écarter les glaçons; ſi le froid vif & pénétrant qu'on eſſuieroit à certains jours, retardoit la navigation, de façon qu'on ne pût plus arriver, au temps donné, dans les ports de la Tartarie, ou retourner au Cap nord en Norwege, alors le

vaiſſeau

vaiſſeau arrêté dans ſa courſe, ſeroit forcé de paſſer l'hiver dans cette vaſte mer, & ſeroit perdu ſans reſſource.

5°. On ſuppoſe que, ſans aucun obſtacle, on puiſſe traverſer la haute mer à 85 degrés de latitude boréale, & qu'on arrive dans les ports de Tartarie, même au Kamchatſcha ſur la fin du mois d'août, il faudra donc y paſſer l'hiver, & ce ne ſera que l'année ſuivante qu'on pourra arriver à la grande iſle de Nyphon; mais tout le monde ſait que les mers qui environnent cette iſle ſont fort orageuſes; qu'il eſt très-difficile de prendre terre ſur les côtes hériſſées de rochers inabordables; que d'ailleurs le peu de ports qui s'y rencontrent ſont fermés pour toujours à toutes nations Européennes. S'il eſt permis aux Hollandois d'y commercer, ils ne peuvent le faire que par le port de Nagaſacki, où on leur fait ſouffrir des humiliations, que les Hollandois ſeuls peuvent ſupporter : ainſi tous les autres négocians de l'Europe ne doivent point eſpérer d'entrer au Japon. Il faudra donc qu'avec mille difficultés, à travers des mers inconnues, & ſouvent agitées par les plus violentes tempêtes, ils aillent en Chine gagner le port de Canton, le ſeul qui ſoit ouvert dans ce vaſte empire aux nations étrangeres. Après y avoir réglé leurs affaires, ils ne pourront retourner en Europe que l'année

3°. Eſt-il bien vrai qu'à 85 degrés de latitude nord, on ne trouveroit point d'obſtacle du côté des glaces ? Tout ce qu'on ſait à cet égard, c'eſt que le Capitaine Cook, arrivé à 71 degrés de latitude auſtrale, ne rencontra plus devant lui qu'une vaſte mer pleine de glaces couvertes de neige, qui ne lui permirent pas de pénétrer plus avant. N'y auroit-il pas lieu de craindre le même obſtacle à 5 degrés du pole boréal ? Obſervez que M. Cook, à 71 degrés du pole auſtral étoit en pleine mer, fort éloigné des continens, qu'il ne manquoit ni de courage, ni de hardieſſe, ni d'expérience pour aller plus loin, s'il l'eût pu; qu'enfin ſon voyage contredit ce que dit M. de Buffon, que les glaces ſe forment auprès des terres, & jamais en pleine mer.

4°. Si vers la fin de juillet, ou le milieu d'août, arrivé dans cette haute & vaſte mer qu'on ſuppoſe à 85 degrés de latitude boréale, & dégagée de toutes glaces, on ſe trouvoit cependant embarraſſé par celles formées entre les iſles & les continens qu'on pourroit rencontrer, ſi on perdoit beaucoup de temps à écarter les glaçons; ſi le froid vif & pénétrant qu'on eſſuieroit à certains jours, retardoit la navigation, de façon qu'on ne pût plus arriver, au temps donné, dans les ports de la Tartarie, ou retourner au Cap nord en Norwege, alors le vaiſſeau

vaiſſeau arrêté dans ſa courſe, ſeroit forcé de paſſer l'hiver dans cette vaſte mer, & ſeroit perdu ſans reſſource.

5°. On ſuppoſe que, ſans aucun obſtacle, on puiſſe traverſer la haute mer à 85 degrés de latitude boréale, & qu'on arrive dans les ports de Tartarie, même au Kamchatſcha ſur la fin du mois d'août, il faudra donc y paſſer l'hiver, & ce ne ſera que l'année ſuivante qu'on pourra arriver à la grande iſle de Nyphon; mais tout le monde ſait que les mers qui environnent cette iſle ſont fort orageuſes; qu'il eſt très-difficile de prendre terre ſur les côtes hériſſées de rochers inabordables; que d'ailleurs le peu de ports qui s'y rencontrent ſont fermés pour toujours à toutes nations Européennes. S'il eſt permis aux Hollandois d'y commercer, ils ne peuvent le faire que par le port de Nagaſacki, où on leur fait ſouffrir des humiliations, que les Hollandois ſeuls peuvent ſupporter: ainſi tous les autres négocians de l'Europe ne doivent point eſpérer d'entrer au Japon. Il faudra donc qu'avec mille difficultés, à travers des mers inconnues, & ſouvent agitées par les plus violentes tempêtes, ils aillent en Chine gagner le port de Canton, le ſeul qui ſoit ouvert dans ce vaſte empire aux nations étrangeres. Après y avoir réglé leurs affaires, ils ne pourront retourner en Europe que l'année

ſuivante. Le feront-ils par les mers du nord qu'ils auront parcourues, en le ſuppoſant poſſible ? le voyage ſera de quatre ans. Prendront-ils la route du Cap de Bonne-Eſpérance ? il ſera de trois ans & demi. Ainſi le voyage d'Europe à la Chine, & aux Indes orientales par les mers du nord, étant plus long & beaucoup plus dangereux que par la route ordinaire, on préférera toujours celle-ci. On ne ſera jamais tenté de haſarder des vaiſſeaux richement chargés ſur des mers qu'on ne connoît point, & ſur leſquelles on ne peut prévoir que les plus affreux malheurs, joints à l'incertitude de trouver le paſſage qu'on cherche, & que probablement on ne trouvera jamais. Le voyage dont il s'agit ne peut être utilement entrepris que par les Ruſſes. En partant de leur port de Tartarie ou du Kamchatſcha, ils peuvent aller en très-peu de temps à la Chine qui les confine, & avec laquelle ils ont des traités de Commerce. Les autres nations Européennes n'ont pas les mêmes facilités. Elles pourroient peut-être tenter l'entrepriſe, ſi le détroit de Weïgats leur ouvroit un paſſage libre dans la mer glaciale ; mais tout le monde ſait que l'Oby, le Jéniſéa qui tombent dans le détroit & au-deſſus, entraînent des glaces qui le rendent inabordable, & bouchent toute l'année l'entrée dans la mer. Il faut donc conclure que de tous côtés le

voyage d'Europe à la Chine & aux Indes orientales, par la mer du nord, eſt abſolument impraticable, & que, quand même il ſeroit poſſible, il deviendroit inutile par les dangers & les longueurs de l'allée & du retour. Voyons maintenant ce qu'on peut eſpérer, à cet égard, en dirigeant la courſe par les mers ſeptentrionales de l'Amérique.

La baie d'Hudſon a été long-temps regardée comme la route la plus courte pour paſſer de l'Océan Atlantique dans la mer du ſud, & pour aller d'Europe aux Indes orientales. Ce fut Cabot qui eut la premiere idée de ce paſſage & qui entreprit de le chercher; mais ſes découvertes n'allerent pas au-delà de l'iſle de Terre-Neuve. Thomas James fut envoyé en 1631 par des négocians de Briſtol, pour continuer la recherche de Cabot; il pénétra juſque dans la baie d'Hudſon, y paſſa l'hiver, & après un long voyage où lui & ſon vaiſſeau furent ſouvent expoſés aux plus grands dangers, il retourna en Angleterre ſans aucun ſuccès. Le ſentiment du Capitaine James, quand il rendit compte de ſa malheureuſe expédition, fut qu'il n'y avoit abſolument aucune eſpérance de trouver le paſſage qu'on cherchoit au nord-oueſt de l'Amérique; que quand même il exiſteroit, on n'en retireroit jamais aucune utilité, parce que la prodigieuſe quan-

tité de glaces, les bas-fonds qu'on trouve dans ces parages, le froid exceſſif qu'on y eſſuie, ne permettroient point d'expoſer de riches cargaiſons ſur des vaiſſeaux qui prendroient cette route. Il ajouta que par celle du Cap de Bonne-Eſpérance ou du détroit de Magellan, on parcouroit plus promptement & avec moins de danger un eſpace de mille lieues, qu'un de cent, dans les mers ſeptentrionales; que dans des trajets ordinaires, on trouvoit des relâches commodes & des moyens de ſoulager les malades; au lieu que dans les mers du nord, on ne pouvoit leur donner aucun rafraîchiſſement, & qu'enfin il n'y avoit que de la peine & de la fatigue à y eſſuyer, ſans pouvoir eſpérer d'y trouver aucun avantage pour le Commerce. Depuis James, beaucoup d'autres navigateurs ont fait de nouvelles tentatives; aucun d'eux n'a réuſſi à trouver ce paſſage deſiré, & leurs journaux contiennent une liſte ſi effrayante des calamités & des miſeres qu'ils ont ſouffertes dans le détroit & dans la baie d'Hudſon, qu'après la publication de leurs voyages, on ne penſa plus à ces ſortes de projets qui pendant très-long-temps reſterent abandonnés.

Ni le ſentiment de navigateurs auſſi expérimentés & auſſi intelligens que Thomas James, & ceux qui l'avoient imité, ni leur peu de ſuccès,

ni leurs disgraces, n'ont pu faire perdre aux Anglois l'idée de chercher ce passage qu'ils regardent comme une découverte de la plus grande importance pour le Commerce de la Grande-Bretagne. Ces idées se renouvellerent en 1746 plus vivement que jamais. Quelques riches négocians de Londres se réunirent pour cette entreprise, & ouvrirent, pour l'exécuter, une souscription qui produisit bientôt une somme de dix mille livres sterling. Deux bâtimens destinés à cette expédition, à laquelle le Gouvernement s'intéressa, furent munis de tout ce qui pouvoit être utile & nécessaire pour un voyage de long cours dans les mers du nord : on en destina le commencement à MM. Williams Moore & François Smith dont on connoissoit la capacité & l'expérience : on leur donna les plus amples instructions : on assigna de gros gages à tous ceux qui voulurent s'engager avec eux, & on promit, en cas de succès, une récompense de cinq cents livres sterlings à chacun des Capitaines, deux cents livres aux contre-maîtres, & à chaque Officier une somme proportionnée au rang qu'il tenoit dans l'armement. M. Ellis fut choisi pour dessiner exactement tous les pays dont on feroit la découverte, marquer les sondes, examiner la salure de la mer, les variations du compas, & faire toutes les observations que pourroient sug-

gérer la position des lieux & leur histoire naturelle : enfin on n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès d'une entreprise qui avoit fixé l'attention de toutes les puissances maritimes de l'Europe ; mais quelle en fut la suite ? Les vaisseaux destinés pour cette expédition partirent d'Angleterre le 31 mai 1746, & y rentrerent le 25 octobre 1747, après avoir essuyé dans le voyage tous les dangers & toutes les calamités, dont avoient été accablés ceux qui les avoient précédés dans cette recherche. Malgré les travaux les plus pénibles, les observations les plus exactes dans toutes les parties de la baie d'Hudson, ils vérifierent de plus en plus que cette baie n'est qu'un golfe formé par la mer Atlantique, & qu'elle n'offre aucun passage à la mer du sud.

Ceux qui s'entêtent encore de ce passage par l'ouest de la baie d'Hudson, prétendent qu'il faut le chercher dans le Welcome & dans les parties les plus occidentales de la baie ; M. Ellis l'a déja fait & avec la plus grande exactitude, sans y trouver aucun passage. Tous les Sauvages de ces contrées parlent de pays immenses qui s'étendent à l'ouest & au sud-ouest de la baie d'Hudson jusqu'à mille lieues ; ce qui détruit toute probalité d'un détroit qui communique de cette baie à la mer du sud. Il y a plus : tous les Anglois qui habitent les forts & les établis-

ſemens de Commerce qu'ils ont dans la baie d'Hudſon, ſavent que les Sauvages de ces contrées viennent de quatre cents lieues de loin, à pied ſec, au fort de Bourbon; mais ces Sauvages qui vont par terre, qui traverſent un ſi grand eſpace à pied ſec, n'ont jamais témoigné avoir la moindre connoiſſance ni d'un détroit, ni d'aucun Océan voiſin. Il eſt donc contre toute vraiſemblance qu'à travers cette étendue immenſe de continens dont les naturels du pays parlent avec tant de certitude, il puiſſe ſe trouver un détroit qui établiſſe une communication de la mer du nord avec celle du ſud. Les Anglois paroiſſent aujourd'hui ſi convaincus de cette vérité, que depuis la malheureuſe expédition de 1746, dont M. Ellis a donné la relation, ils n'ont plus fait aucune tentative pour chercher ce fameux paſſage à l'oueſt de l'Amérique par la baie d'Hudſon. Mais pour avoir une entiere certitude ſur l'exiſtence ou la non-exiſtence de ce paſſage, ils ont entrepris de reconnoître l'intérieur des terres depuis la baie d'Hudſon juſqu'à la mer du ſud, tandis que d'un autre côté leurs vaiſſeaux iront à la découverte des côtes occidentales de l'Amérique ſeptentrionale, en les parcourant depuis la Californie juſqu'à 60 degrés de latitude boréale, hauteur à laquelle ſe trouve ſituée la baie d'Hudſon : aujourd'hui (en 1785) l'Ami-

rauté d'Angleterre a fait armer deux frégates pour cette expédition, dont la conduite a été confiée au Capitaine Gore, l'un des compagnons du célebre Cook. On ne peut s'empêcher de former les vœux les plus ardens pour la réuſſite de ces deux opérations : quand même elles n'auroient pas celle qu'on en eſpere, elles ne peuvent manquer de procurer de grandes lumieres ſur cette partie de la géographie qui regarde l'Amérique ſeptentrionale, & ſur ſon étendue à l'oueſt de la baie d'Hudſon juſqu'à la mer du ſud. Ces pays ſont abſolument inconnus.

Si les Anglois employés à ces découvertes n'y réuſſiſſent pas aujourd'hui, on peut conjecturer que les Anglo-Américains les continueront quelque jour avec ſuccès. Ils auront plus de facilité que les nations Européennes pour pénétrer dans l'intérieur des terres les plus ſeptentrionales de l'Amérique. La liberté qu'ils viennent d'acquérir, attirera chez eux une multitude d'étrangers qui augmenteront leur population ; on verra probablement avant un demi ſiecle les vaſtes ſolitudes, où l'Ohïo & le Miſſiſſipi prennent leurs ſources, ſe peupler d'hommes laborieux, ſe couvrir de villes & d'habitations. Ces nouveaux habitans pénétreront de proche en proche dans les terres les plus ſeptentrionales de l'Amérique ; du moins dans celles qui pourront être habitées : ils

auront plus qu'aucun autre peuple, les moyens de reconnoître les pays qui s'étendent entre la baie d'Hudſon & la mer du ſud, & de ſe frayer par-là un chemin au Mexique & aux Indes orientales : enfin tout préſage au ſiecle qui va ſuivre, de grandes lumieres ſur cette partie de la géographie. La révolution qui vient d'arriver en Amérique, doit être regardée comme un des plus grands événemens de ces derniers ſiecles depuis la découverte de l'Amérique ; indépendamment de la liberté que cette révolution ſi peu attendue vient de procurer au Commerce des nations Européennes, il faut eſpérer que les Anglo-Américains, devenus libres, vont prendre cette énergie, concevoir ces grands deſſeins qui ſignalent les commencemens des républiques. Les ſciences & les arts qu'ils cultivent déja avec ſuccès, ſe répandront dans le nord de l'Amérique ; les découvertes qu'ils feront, fourniront de nouvelles lumieres à la géographie & à l'hiſtoire naturelle, donneront de nouvelles richeſſes au Commerce, & porteront l'inſtruction, les loix, les aiſances de la vie civile chez les nations les plus barbares.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c. ce 15 ſeptembre 1785.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.

AFRIQUE. Pag.	1
Côtes ſeptentrionales de l'Afrique.	6
Egypte.	7
Etats Barbareſques. Tripoli.	11
Tunis.	18
Alger.	19
Maroc.	21
Côtes orientales de l'Afrique.	26
L'Abiſſinie.	28
Côtes d'Adel & d'Ajan.	32
Côtes de Zanguebar, Mélinde, Mombaſe, Monſia & Quillo.	34
Mozambique.	37
Iſles Comore.	39
Côte de Sofala.	40
Madagaſcar.	42
Iſles de Bourbon & de France.	44
Cap de Bonne-Eſpérance.	46
Côtes occidentales de l'Afrique.	49
Portendic & Arguin.	52
Le Niger.	43

La Riviere de Gambie. 56
Isles du Cap verd. 57
Riviere de Casamance. 58
Sierra Léona. ibid.
Côte d'Ivoire. 59
Cap Apollonie. 60
Côtes d'Or. ibid.
Juda. 62
Bénin. 63
Le Gabon. 64
Angola. 66
Isles de Sainte-Hélene. 68

ASIE. 71
L'Arabie. 73
Golfe Persique. 77
Côtes du Malabar. Diu. 81
Surate. 83
Salcete & Bombay. 87
Goa. 89
Calicut. 91
Cochin. 92
Travencor. 93
Les Maldives. 94
Ceylan. 96
Côtes de Coromandel. 100
Négapatnam. 102
Tranquebar. 103

Pondichéry. 104
Sadraſpatnan. 111
Fort-David. ibid.
San-Thomé. 112
Madras. 113
Paliacate. 116
Mazulipatnam. 117
Le Bengale. ibid.
Chandernagor. 123
Le Thibet. 124
Arakan & Azem. ibid.
Pégu & Ava. 126
Malaca. 127
Siam. 119
Le Tonquin & la Cochinchine. 131
La Chine. 133
Formoſe. 139
Le Japon. 140
Les Philippines. 144
Les Moluques. 148
Timor. 152
Célebes. 152
Bornéo. 154
Balambangan. 157
Sumatra. 158
Java. 160

AMÉRIQUE. 170
Amérique ſeptentrionale. Baie d'Hudſon. 175

Le Canada. 178
L'Acadie. 182
Isles de Saint-Jean. 186
Isles de Saint-Pierre & des deux Miquelons. 187
Isle & Banc de Terre-Neuve. 189
Nouvelle Angleterre. 196
Massachusset, Hampshire, Rhod-Island, Connecticut. 198
New-Yorck. 202
Les Jerseys. 206
La Pensylvanie. 207
Le Maryland. 213
La Virginie. 215
La Caroline septentrionale. 217
Caroline méridionale. 219
La Géorgie. 221
La Floride. 225
Les Lucayes. 227
La Louisiane. 229
Le Mexique. 230
La Californie. 239
Les Antilles. 244
Isles Espagnoles. San-Domingue. 249
Cuba. 252
Porto-Rico. 255
Isles Françoises. Saint-Domingue. 258
La Martinique. 266
La Guadeloupe. 270

Sainte-Lucie. 274
Tabago. 276
Saint-Martin. 278
Iſles Angloiſes. La Jamaïque. 282
La Grenade. 287
La Barbade. 290
Antigoa. 293
Saint-Chriſtophe. 294
Saint-Vincent. 296
Montſerrat. 297
Niéves. 298
La Barboude. 299
L'Anguille & les Vierges. ibid.
La Dominique. 300
Iſles Hollandoiſes. 304
Curaçao. 305
Saint-Euſtache. 307
Saba. 309
Saint-Martin. 310
Iſles Danoiſes. Saint-Thomas, Saint-Jean, Sainte-Croix. ibid.
Amérique méridionale. 316
Le Darien. 320
Carthagene. 321
Sainte-Marthe. 324
Vénézuela. 325
Cumana. 330
Le nouveau Royaume de Grenade. 332

77-145
Corneilles
Dec. 196

Le Pérou. 335
Le Chili. 345
Le Paraguay. 350
Le Bréſil. 359
La Guiane. 368
La Guiane Hollandoiſe. 369
La Guiane Françoiſe. 370
Lettre ſur les Voyages autour du monde. 379
Lettre ſur la recherche du paſſage aux Indes orientales par le nord-eſt des mers ſeptentrionales de l'Europe, ou par le nord-oueſt de l'Amérique ſeptentrionale. 392

Fin de la Table.

E787
R274t